

ESQUISSES PHILOSOPHIQUES I ET II

(1978-1987)

Ahmet Soysal



Istanbul
2013

ESQUISSES PHILOSOPHIQUES I

(JETS, RETOURS)

AVANT-PROPOS DE 2009

Le présent écrit est un recueil de notes philosophiques écrites, à part la “Présentation” (de 1983), laquelle a d’ailleurs été condensée récemment, entre 1978 et 1982. Elles composent un ouvrage fragmentaire, de caractère général, qui se veut l’ébauche voire l’amorce d’un traité philosophique. Cette première série de fragments a été suivie, entre 1983 et les années 90, de deux autres séries. Les domaines abordés dans les trois séries s’étendent de l’ontologie à la philosophie sociale (elle-même pouvant valoir comme une sorte d’ontologie sociale), d’une philosophie du désir à une philosophie de l’écriture, en passant par l’éthique et l’art. C’est dire l’étendue que couvrent des fragments parfois lapidaires, jetés souvent dans le texte sans suite, ou parfois, au contraire, organisés en paragraphes. La composition de l’ouvrage a été établie en fait en 1983, à partir d’une masse de fragments dont beaucoup en ont alors été écartés. À ce moment a donc été rédigée une “Présentation”, qui porte les marques d’un style un peu prétentieux dans ses affirmations “à la Mallarmé” et que pour cette raison nous avons finalement jugé bon de “condenser”.

Nous verrons au fil des pages s’affirmer des approches, plus ou moins articulées entre elles, à caractère “théorique”, entrecoupées de ces jets lapidaires, parfois “aphorismatiques”. L’ambition d’une approche totale ou générale est à peine voilée, mais le caractère volontiers “dérivant” de certaines notations contribue néanmoins, selon nous, à l’atténuer. Jusqu’à aujourd’hui, leur titre d’origine avait été gardé: *Jets, Retours*.

Nous en faisons à présent le sous-titre du livre, en lui préférant celui, plus “neutre”, d’*Esquisses Philosophiques I* (auxquelles ont succédé *Esquisses Philosophiques II*, publiées ici-même, et *Esquisses Philosophiques III*, qui seront publiées plus tard).

Si ces textes ont quelque valeur, il faut la chercher dans le fait que s’y énoncent pour la première fois des notions qui ont été par la suite redéployées surtout dans les textes turcs des années 1980 (comme celle de *régulateur*, par exemple), et pour certaines d’entre elles (comme celle de *vœu*), jusque dans le second ouvrage français d’ordre général, les *Nouvelles Méditations* de 1993-1994. Mais très récemment encore quelques-unes de ces notions ont fait retour dans nos écrits (cf. notre *Mini-Ethique* de 2009, en turc).

Une révision du texte initial a été effectuée en mai 2005, qui a surtout consisté en un remaniement terminologique assez limité. L’essentiel figure tel quel. Bizarre, sans doute impubliable, qu’une certaine fidélité à *ce que nous fûmes*, dans une lointaine époque de jeunesse, livré à nous-même, sauvage, libre, nous appropriant diverses inspirations pour les remodeler à notre gré, nous fait retranscrire aujourd’hui pour rien que les conserver – pour quelques autres, aussi, des inconnus du futur.

Le 8 août 2009

Note d’août 2013: Au moment de livrer, par voie informatique, ces écrits au lecteur, je tiens à remercier Ayşe Orhun Gültekin et les éditions Norgunk pour leur précieuse aide technique.

A.S.

“PRÉSENTATION”

1

Ce que je “présente” ici est un bloc, ou un agrégat, “mis en ordre”.

Soit l’événement qui est l’injonction de rendre compte. Cet événement, dans le bouleversement auquel il équivaut, est relation, aussi, c’est-à-dire: devenir de la rencontre pour la pensée.

Je peux “présenter” gratuitement, laisser s’écrire légèrement l’exigence de la question (ici l’injonction) qui bouleverse la paix (relative) dans le champ de “ma” pensée. Et alors ce n’est plus présenter, c’est perdre de plus en plus le *titre* de l’événement.

Ou bien je peux présenter d’une autre façon: “parler” afin de présenter, parler pour présenter pour finir, penser pour apaiser, satisfaire etc... Et alors le travail d’instance débute. Il s’agit de réaction à l’événement. Ça se suit, ça peine, la pensée fait mal, se supporte, s’indique, se suit, se sait, se présente et présente.

Il faut se méfier des présentations. De présenter. Il vaut mieux faire sortir qu’introduire. Perdre que présenter. Rayer que préfacer.

Que se passe-t-il (?). Il faut que je rende compte. Ça ne veut pas dire que je dois me rendre compte ou qu’un autre doit se rendre compte. Il se passe ceci qu’il faut que je rende compte; et je le fais sans introduire, laissant s’inscrire, devenir, bouleverser sans mal, immédiatement cette rencontre pour “ma” pensée, la *donnant*.

Rédemption?

Est-ce que j'essaie de racheter ce qu'il y a eu, inévitablement, de présentation, de travail de suite, d'instance, *dans ce qui viendra après?* Oui peut-être. Don qui est rachat, don d'oubli qui rachète toute lourdeur à venir passée.

Ce que je "présente" ici, je ne sais pas très bien ce que c'est et c'est tant mieux.

2

Je "présente". Je "reconnais". Qu'il s'est passé quelque chose. Je parle de l'événement. L'événement est rencontre, immédiateté. Il est premier. Et il y a des choses qui ne sont pas des rencontres. Ces choses-là sont secondes. Il n'y a pas un seul type d'événement. Les événements sont significations premières. Significations: signifient *pour* des niveaux plus ou moins établis, des "fondements".

Les niveaux en question sont les niveaux de la "signifiante" en général.

L'événement *en premier* "touche" trois niveaux, au moins l'un des trois niveaux suivants: le désir, la pensée, le besoin.

Les deux premiers niveaux s'interpénètrent sans se confondre. Le désir et la pensée sont d'une certaine manière "liés". Le désirant pense. Le pensant désire. Mais ce n'est pas la même chose. L'événement qui fait penser, la rencontre pour la pensée, et l'événement qui fait désirer, la rencontre pour le désir, dans leur différence radicale, ont des sorts un peu analogues: ou bien ils sont "pris en charge", travaillés par un processus *suivi* de mal (ou encore, du moins pour le désir, si la rencontre "n'est pas importante", la réaction n'y est que l'avènement d'une seule "face" du vœu, face négative ou positive, cf. plus loin), ou bien ils continuent de se passer sans suite, dans leur qualité événementielle (écritures "gratuites", d'oubli, fragmentées... relations désirantes, immédiates, intenses, légères...).

Les "travailleurs" de l'événement sont précisément les niveaux que l'événement "touche" en second, "touche" de "toucher" *en premier* au moins l'un des deux niveaux dont on a parlé (le désir, la pensée).

Pour, en premier, le désir, le travail (en tant que processus dans lequel alternent euphorie et dépression) est celui du vœu (et il se fixe en "amour"). Et au vœu, de la pensée est toujours liée.

Pour, en premier, la pensée, le travail est celui du langage et du temps "superposés" en tant qu'instances et ne "fonctionnant" pas sans *du vœu...* (Travail de l'instance de pensée ou de la pensée d'instance...)

Vœu, langage et temps. Ces niveaux-là, seconds, sont les niveaux réactifs – réagissant à l'événement (pour le désir ou la pensée).

La réaction à l'événement, voilà ce "contre quoi" je me dresse, naïvement ou non, si l'on peut parler de dimension "critique" de ce que je fais.

Car je vois dans ces instances l'origine d'un certain mal – en tant que "mésinterprétation intéressée" de l'événement (le présentant justement comme mal!).

Le troisième niveau que l'événement peut atteindre *en premier* est celui du besoin.

L'événement "touchant" le niveau du besoin, "touche" directement le corps organique propre, et non les instances de celui-ci. (Une blessure, une faim, une soif, une maladie... des *coups* – au niveau du besoin l'événement est mauvaise rencontre.)

La détermination pratique est la détermination rationnelle du niveau du besoin, de façon qu'il y ait le moins possible de *coups*. A cette nécessité répond l'organisation institutionnelle. Non seulement celle-ci doit être rationnellement juste mais, de plus, il lui faut être dépouillée dans sa "pensée" des "vices" de la pensée d'instance, laquelle, même si l'événement n'est pas pour elle, dès qu'il faut penser – soit, ici, pour des raisons pratiques – risque d'infecter ce qu'on pense et par là ce qu'on fait.

Quels sont les fondements – se "reformulant" dès qu'il y a événement – de la pensée, du désir?

Pensée. Les “éléments” du langage, de la culture, et la dimension temporelle, en dehors de l’ordre auquel ils appartiennent ailleurs.

Désir. Le fondement pulsionnel, fantasmatique, “originaire” du désir, en dehors de toute structuration établie, de tout lien de structure établi une fois pour toutes.

Le fondement est *mobile, glissant*. C’est pour un tel fondement qu’il y a signification première.

Le fondement reçoit l’événement sous le mode de la “création” d’un “improprement corps”, soit de désir, soit de pensée, dès lors accompagnateur du passage de l’événement.

3

Sur les niveaux de signifiance et le corps.

Ce qui arrive, arrive au corps. Au niveau “premier”, arrivant au corps, ça crée un corps impropre, de l’“improprement corps”. L’“improprement corps” du désir n’est pas identique à l’“improprement corps” de la pensée (l’“improprement” de la pensée est un “improprement corps” – de la pensée –, celui-ci étant l’effet d’un événement nouveau pour le niveau de la pensée – lequel événement est, en fait, nous le verrons, quelque chose comme le “supplément immédiat” d’un événement qui, avant, *comme en passant*, touche le “fondement” du désir: mais ceci ne nous empêche pas d’affirmer que cet événement a touché “en premier” la pensée – un événement pour la pensée – puisque c’est là qu’il a abouti et accompli son effet).

Soit l’“improprement corps” du désir.

Que peut faire la pensée du désir, de ce qui ne la concerne pas, de ce qui se suffit dans son immédiateté? Question à laquelle il faut répondre en disant qu’il y a nécessité de soutenir (et de maintenir) le niveau de la rencontre immédiate de désir *par* quelque chose, qui lui est extérieure: une *pensée* pragmatique, qui précisément pense le “savoir désirer” en tant

que savoir qui doit “enrayer” le travail du vœu, et le niveau de la relation de désir comme niveau pragmatique: cette pensée nécessaire est sagesse.

Les instances sont celles du corps propre. Le corps propre, c’est l’institution organique du corps, c’est le corps qui a des besoins “organiques”. Mais il s’est “doublé”, chez l’homme, d’instances – de sa propre formulation –, et c’était sans doute pour des raisons pratiques, dans le but de se formuler ses propres besoins pour pouvoir durer... Or, il ne s’agit pas ou plus de cela seul. Les instances “produisent du mal”, se sont en quelque sorte rendues indépendantes de leur fonction pratique, sont devenues instances à part.

4

Autant d’“improprement corps”, de corps singuliers, partiels, que d’événements pour le désir et la pensée. Corps *passant* avec l’événement, “accompagnant” l’événement, le “vivant”. Corps qui ont la durée de l’événement, qui sont dans l’espace de l’événement. Corps de rencontres. Passages, passants. Corps qui fuient. Jets de corps. Retour du corps en tant qu’“improprement corps” (corps d’une manière non-propre, corps qui n’est pas le corps propre; improprement: devenir-impropre; impropre qui est corps; et encore: corps d’une manière qui n’est pas proprement – seulement – corporelle, corps *par* désir, pénétré de pensée; “improprement corps” de la pensée, c’est-à-dire pensée portant la marque du corps).

(1983)

PREMIÈRE PARTIE

1

/ Deux niveaux de la “signifiante” (quant à un événement donné).
Le niveau du fondement premier (ou re-formulable), où l'événement

a:

- a une valeur *pour* le désir; valeur qui s'énonce;
- engendre une question *pour* la pensée; question qui s'écrit.

Le niveau du fondement second (ou de la formulation fondamentale, ou encore du fondement de la formulation), où l'événement a:

- une signification *pour* le langage;
- une signification *pour* le temps;
- une signification en tant qu'il provoque un processus fixé (ou non)

de vœu.

Le deuxième niveau comprend les instances réactives dont la fonction est d'accaparer l'événement pour le signifier en le reliant (l'intégrant) au fil signifiant qui le caractérise.

Y ajouter un troisième niveau, où l'événement est:

– un *coup pour* le besoin (en tant qu'il trouble la paix relative – ou le compromis – dans laquelle les besoins se trouvent réglés, et ceci en réveillant un ou plusieurs de ces besoins en attirant alors l'”attention” sur eux).

2.1

/ Rien comme événement n'arrive directement à la pensée.

Est question pour la pensée, ce qui au-delà de la rencontre signifiant pour le désir, *reste* ("immédiatement") comme ce qui continue d'exercer une action trouble, ce qui est arrivé qui ne part pas, ce qui est arrivé qui n'arrive pas à partir – pas jusqu'à partir –, l'arrivé trouble, qui fait question, est en question... (ce qui n'arrive pas à arriver dans la lumière qui l'éclairerait directement, en son présent d'arrivée).

Les deux sorts de la pensée.

Le premier sort: réaction (à la rencontre de pensée – la question) de l'instance (ou des instances) "langage *et* temps – vœu" du niveau de la formulation fondamentale du corps propre. Ce qui arrive ("en premier") à la pensée, par *supplément* ("immédiat") de ce qui arrive au désir, *devient* le *choc* que la "pensée d'instance" prend en charge. C'est alors un parcours de suite.

Le second sort: pas de réaction à la rencontre; exigence gratuite; écriture sans suite (sans vœu, sans souffrance).

2.2

/ Référencer-différer.

Que serait un tissu (textuel) sans fil conducteur (fil référentiel, référence conductrice)?

Un corps philosophique sans questions?

– La "pénétration".

/ La pensée s'écarte de moi; elle me retrouve lorsque s'annonce ma "retraite". Laquelle présuppose une foi en la pensée, en la suite, en une vie transformée en vie de la pensée, subordonnée à la pensée qui se recherche, réduite à la maison (à défaut du sentier) où règne le calme

philosophique. Foi en quelque chose (la pensée) qui est aventure: est-ce possible?

...Ce qui détruit la philosophie est la pensée. La philosophie ne semble se soutenir que de sa propre possibilité (illusoire): soit un domaine suivi (selon l'espace, le temps, les résultats, la valeur) ou d'élévation-élevage de la pensée.

Mais la pensée est sans domaine, sans livre; aussi bien sans résultats, sans valeur.

Peut-être ne faut-il pas trop la dire.

Celui qui en dit trop c'est justement le philosophe entraîné dans et par le courant de son vœu.

/ Le style cassé – jusqu'à décourager la pensée (quelle pensée) par ce qu'il sacrifie (du fait de s'arrêter "prématurément", sans poursuivre dans ce qu'il a ouvert comme possibilité pour – la philosophie). Cela *tient* à s'interrompre, à ne consister qu'en tant que morceau parmi d'autres, selon une cassure *manifeste*. Suprême irrespect, insolence, et *équivoque* désintéressement.

Rythmer cela même? Le corps? Mais quel corps? (Le sérialisme – en musique – , quelle en fut la réalisation?)

/ La rareté occasionnée. Ce qui prévaut "ici": rareté factice, produite dans un geste hâtif et de précision.

Une sorte de mystique de la différence lâchée (jetée, crachée comme du sang): *ma* fragmentation, *ma* pensée en fragments, *mon* écriture...

/ La suite du temps.

Le temps compréhensif.

Il y a suite *par avance* (coïncidence ici des deux acceptions de l'expression); cela ne veut pas dire que son aboutissement est connu.

/ Une continuité sans suite, un continuer sans poursuivre. (Articulation?)

/ Comment durer sans suivre?

/ Chronicité de la suite, de la suite en tant que mal. (Dictionnaire: Chronique – se dit (par opposition à aigu) des maladies qui évoluent lentement et se prolongent; par ext.: qui dure longtemps.)

/ Des mensonges pour parler.

Je parle comme un mensonge.

Puis vient l'effort du langage pour "se retrouver": pré-ligne du langage. C'est de la sorte que le langage prépare l'écrire (celui-ci ne se pouvant qu'au bout de cette pré-ligne).

– La ligne ou l'identité du langage.

/ On ne peut parler d'une façon simple, précise, efficace, si on n'a pas auparavant remué tout un continent de parler difficile, pénible, embrouillé.

/ S'émouvoir au temps de l'écrit, de la vie masturbée. S'il y a joie: cela se nomme pouvoir.

Telle, la "réalité" de la masturbation.

/ "Je définirai, de manière générale, l'hétérophonie comme la superposition à une structure première, de la même structure changée *d'aspect*; on ne saurait la confondre avec la polyphonie, qui rend une structure *responsable* d'une nouvelle structure. En l'hétérophonie, coïncident plusieurs aspects d'une formulation fondamentale (les exemples se trouvent surtout dans la musique d'Extrême-Orient, où il arrive qu'une mélodie instrumentale très ornée est hétérophone d'une ligne vocale-modèle, d'une beaucoup plus grande sobriété); elle s'ordonne en épaisseur, selon diverses couches, un peu comme si l'on superposait plusieurs plaques de verre, où se trouverait dessiné le même schéma varié. La dimension de base allant de l'horizontale à la verticale (succession de

figures à une dimension, répartition de structures complexes), ce mode de combinaison déduit une collectivité de structures à partir d'un modèle individuel." (Pierre Boulez, *Penser la musique aujourd'hui*, éd. Gonthier, 1963, pp. 135-136.)

Langage comme suite de mots reliés par et pour la signification.

Temps comme suite de présences que forme la perception¹.

Les deux ordres se superposeraient comme dans une hétérophonie, en tant que deux aspects d'une formulation fondamentale (celle du corps organique propre)².

Le "moteur" de la suite ne fonctionnerait pas, cependant, sans ce qui en constitue une pièce essentielle: le vœu. Par le vœu, la parole est liée à une certaine économie de torture: parole amoureuse, parole imaginaire.

Courses imaginaires (ou instances de la suite dans le conscient).

Le bonheur, la satisfaction – à venir...

Le comprendre – à venir...

Suivre de n'être heureux – sur le fil du bonheur (sur le fil signifiant du bonheur court le malheureux).

Suivre de ne comprendre – sur le fil du comprendre.

1 Le temps est suite en tant qu'il est l'expérience du "Présent Vivant". Sans le centre que constitue la présence, il n'est pas, ou du moins il n'est pas suite. Le Présent est un centre, et c'est au regard d'un tel centre qu'il y a du futur et du passé en tant qu'esquisses de présents (à venir ou révolus) qui prennent place dans la suite-réseau (ce serait une naïveté que de s'imaginer la suite comme une simple ligne – cf. ce que dit Lyotard: "Le temps n'est pas une ligne, mais un réseau d'intentionnalités", dans *La Phénoménologie*, P.U.F., p. 97) de la temporalité – une et totale en tant que l'expérience du Présent Vivant (ouvert) ("La temporalité se temporalise comme avenir qui va au passé en venant au présent", Heidegger, dans *Sein und Zeit*, cité par Merleau-Ponty, dans *Phénoménologie de la perception*, p. 481, et par Lyotard, *ibid.*, p. 100).

2 Le corps organique propre est le corps qui a des besoins (qui est en proie à une "suite naturelle de besoins"). Or, cet organisme ne peut se conserver que s'il se signifie à lui-même en invoquant – créant – le langage et le temps, que s'il se double, pour ainsi dire, d'un "esprit".

/ Nous sommes temps, mais en tant qu'il y a pour nous signification en cours, en tant que régis par la signifiante, et c'est ainsi que le temps pour nous a un sens; "... en cours": "nous n'avons pas de signification assignable une fois pour toutes", et ainsi nous sommes "libres" (Lyotard, *ibid.*, pp. 100-101); ainsi, encore, la liberté elle-même ne se peut concevoir hors du cours signifiant, elle appartient à l'ordre de la détermination signifiante en tant que son indétermination essentielle.

2.3

/ La sagesse qui commence dès que je n'imagine plus que j'écris. Dès que, écrivant, je ne suis plus celui qui écrit et celui qui écrira. La sagesse de l'écrire après. Suite d'après-suite. Ne cherchant pas à se (faire) reconnaître. S'ignorant comme suite, déportant son vœu. Écrivant, ne croyant pas écrire, pas accomplir. Discontinu libéré.

Cela, pour vivre, cela pour libérer de l'illusion de la mort, de la vie des illusions.

/ La vie gratuite de l'"aventure de l'esprit" (où nulle "conquête" n'a de valeur, où seul vaut le devenir).

/ ... Ne plus avoir de pensées et désirer. Et désirer et ne plus avoir d'illusions. Qu'est-ce que ça devient? Et dire toujours sans croire dire et penser...

/ Chaque position est une virtuelle question.

/ L'impatience contredit. Mais ce n'est pas écrire que cela contredit. Cela contredit un certain état d'esprit "requis", une sorte de "temps propre" de l'écrire.

L'impatience et l'indifférence (désœuvrée). L'impatience veut dire

avant tout vouloir-dire propre; l'indifférence ne veut rien dire de propre (elle en est incapable), mais elle peut "toujours dire" n'importe quoi...

3.1

Le vœu.

– Dans la réaction à la rencontre de désir, de pensée, toujours joint au langage-temps.

– *D'après une évaluation* de la rencontre ("*cela* – que je rencontre – est de *première importance* pour moi"), le travail s'instaure: c'est le processus fixé de vœu ("l'amour", "la parole de pensée").

Le processus de vœu est un "processus répétitif bipolaire". Pôle positif: pseudo-réalisation (ou satisfaction, etc.) Pôle négatif: échec. Alternance des deux moments. Le "bon moment" comporte toujours un manque, il est toujours moment de vœu, on n'y cesse pas de poursuivre la réalisation illusoire.

(Si la rencontre – pour le désir – n'est pas jugée être d'importance, il n'y a pas de processus fixé: il n'y a que l'un des "pôles" du vœu...)

3.2

/ Un genre d'oubli: en entrant dans ma chambre, je voulais voir cela (tel livre), j'ai regardé ceci (le pantalon qui fut sali, maintenant lavé, couché sur le lit).

/ Essayer de se souvenir d'un désir: souvenir de morceaux, car souvenir de regards et de sensations (impossibles à réajuster en vue d'une représentation de la scène totale, proprement visible).

/ On oublie toujours, après un certain temps, que le dehors est

peuplé de rencontres. Que le dehors est au dehors.

/ Le préalable-supplément (cf. Derrida: *Hors-Livre*, la préface-supplément) *conscient* à la jouissance: “se dire” *je jouis* ou *je vais jouir*.

/ La jouissance, préjugé conscient.

/ Le désir que j'affirme reste désir.
Pessimisme quant à la satisfaction.
Pessimisme d'affirmation.

/ Je sais que je ne supporte pas de me voir désirant (de me savoir désirant, si, par contre...).

/ Il y a une question du bonheur, qu'il ne faut pas écarter.

La joie sans raison, la jouissance imprévisible: si ce sont là, parmi d'autres, deux désignations du bonheur, alors il faut considérer celui-ci comme ce qui nous visite par intermittence, ce qui vient et qui s'en va d'une manière jamais conforme à ce que peut réaliser notre vouloir – comme l'effet d'une rencontre.

Pour rencontrer, il faut le pouvoir, il faut le vouloir. Je ne veux donc pas dire que le vouloir soit inutile quant au bonheur, mais je fais appel à un vouloir qui ne torture plus sur le fil du bonheur, vouloir qui soit affirmation de la rencontre qui le justifie, du bonheur qui survient.

Autrement dit, un vouloir qui ne veuille pas “le bonheur”, mais “des bonheurs”, un indéfini pluriel d'intensités.

/ Au désir: Tu regardes ce que tu vas “manger”. Tu vas regarder ce que tu “manges”.

/ Il n'y a pas seulement les événements qu'on subit, il y a aussi ceux qu'on (se) crée...

La question est: comment (se) créer la rencontre qui n'est rencontre que de survenir là où on ne l'attend pas?

/ La communication comme coïncidence désirante.

/ Peut-on comprendre une lettre de qui on aime?

/ “Il ne s'était rien passé”.

On le dit après – rien, justement. Seulement, l'après-rien suppose que quelque chose aurait pu survenir dans le mode de l'événement; aurait pu, et n'est pas survenu; une possibilité morte, mais telle que, étant inconnue, elle n'est pas oubliée.

/ Fatigue qui simplifie; en mettant hors de fonction certains processus imaginaires; concision de la fatigue...

Résurrections dans la fatigue.

/ ...Heureux *entre des projets*, dans la rencontre euphorique de nos illusions.

/ J'aime le rêve de notre rencontre.

/ ...Fuyant l'illusion qui culmine dans celle de la mort, avec l'émotion qui naît de presque rien, à même les mots les plus rudes, n'est-ce pas encore cela, l'illusion, que je retrouve?

3.3

/ Trois modes d'institution.

L'institution sociale.

Les institutions – instances de la formulation du corps propre.

Le corps organique (propre) institué. L'institution du corps organique. L'institution organique.

Le corps autre.

Coup pour lui: *coup* pour un certain besoin.

Le besoin du corps autre.

Le “langage temps / vœu” en tant qu’institution, instance (de la formulation du corps propre), dans son “travail”, sa contrainte instituée, est *coup* pour lui chaque fois qu’il est “rencontré” (par lui).

Encore *coup* pour lui: la “rencontre” avec l’institution sociale.

Quels sont les “autres” pour le corps seul (autre que le corps propre)? Les “institutions” qui le contraignent dans des “rencontres”: l’institution de la formulation³, l’institution sociale⁴.

Quel rapport entre le besoin du corps propre et le besoin du corps autre, du corps seul?

Le besoin “naturel” du corps propre est le besoin de l’institution organique, soit un besoin suscité par un coup qui frappe directement le corps (organique propre).

Le corps autre est ce qui souffre de ce dont ne souffre pas le corps propre dans le corps étant. Cela dont ne souffre pas le corps propre, alors que le corps autre en souffre, dans des “rencontres”, est soit la formulation (le “langage temps / vœu”) du corps propre, soit la détermination pragmatique injuste (le social “mauvais”) du niveau des besoins du même corps, en tant que deux modes d’institution. Ce n’est que parce qu’il y a l’expérience d’une *souffrance autre* que la souffrance proprement

3 Il y a choc pour le corps autre, seul, lorsque le langage le force à (le) suivre, et lorsque le temps le somme de se présenter et de présenter..

4 Des besoins du corps propre, de cela, encore, n’arrive-t-il pas au corps autre de souffrir? Par exemple du fait qu’il y a la faim. Et pas, bien sûr, dans le sens de vouloir l’assouvir. Souffrir de la faim est alors souffrir d’avoir à l’assouvir.

organique – et qui pourtant se situe aussi au niveau du besoin – que nous pouvons parler d’un corps *autre* que le corps propre.

Le corps autre est sans établissement, sans fondement, il est “ce quelque chose d’autre” qui est contraint, attaqué dans certaines “rencontres”; il ne vaut qu’en tant qu’il y a de telles contraintes, comme volonté de ne plus souffrir.

Ne valant “d’une manière sensible” que lors de “rencontres”, le corps autre, seul, cependant *est une seule pensée...*⁵

L’institution sociale est une détermination pragmatique nécessaire du niveau des besoins de l’institution organique.

Or, l’institution sociale un peu partout depuis presque toujours est *mauvaise*, elle *attaque*, comme le fait aussi l’institution de la formulation, le corps autre, seul.

Cependant, plutôt que de la nier en tant qu’institution, il faut essayer de déterminer plus “rationnellement” le niveau des besoins de l’institution organique indéniable.

4

/ Le temps et le refus.

Le refus ne peut pas refuser le temps. Le refus n’a pas prise sur le temps. Il est refus-dans-le temps. Alors qu’il *devrait*, qu’il *voudrait* le refuser – pour pouvoir *s’affirmer* comme refus. Et c’est le temps qui le refuse.

5 Il faut aussi noter comment cette pensée tend à confondre les uns avec les autres les coups des trois différents modes d’institution.

Il faut encore souligner que le corps autre n’est pas ce qu’on a désigné comme l’“improprement corps”; bien que ces deux modes corporels se définissent en opposition au corps propre, le premier indique un plan corporel caractérisé par une *souffrance autre* se situant au niveau du besoin, tandis que le second le plan corporel pluriel dont il s’agit dans le désir et la pensée.

Je songe ici au refus qui est la situation – choisie – de solitude.

Il y a une fascination de la solitude – volontaire – et des possibilités de création qu'elle semble offrir.

/ Outre la distraction, n'importe quel travail aliène l'état de création – je ne dis pas la créativité – du refus inactif.

/ S'engager dans l'inconnu de la solitude.

/ Ce qui fait que "l'enfermement" se surcharge – jusqu'à devenir insupportable, c'est le temps.

Solitude ouverte, aventure de "l'enfermement". Comme si l'on s'enfermait dehors.

Le temps de l'être nie toute création autre.

/ *Quand* la joie visite ma solitude oublieuse.

/ Pourrais-tu comprendre *ma* création? Ma création, en quoi t'intéresse-t-elle?

/ "Naître sans être né" (Beckett, *Watt*, p. 301.)

Créer: faire-naître.

Faire naître un fait.

(Se) faire naître soi-même, naître-autre, se métamorphoser.

Faire-naître un fait qui ne naît pas réellement.

(Se) faire naître soi-même sans que soi-même naisse (renaisse) réellement.

Faire n'être, faire que mon être(té) soit nié – sans qu'il soit annihilé – dans et par une nouvelle consistance.

(Faire que le niable – ou supprimable – de l'être(té) soit nié – ou supprimé – , sans pouvoir toucher à l'autre "partie" restante de l'être?)

Le rapport entre les deux créer, celui du fait, celui de soi-même. (Ne coïncident-ils pas?)

5

/ Le cri de la fable. Vite.

/ J'en retiens – une lecture. (Mallarmé.)

/ Beauté qui me donne l'impossible réalisation.

/ L'attribution imaginaire d'une certaine omnipotence au regard...

/ À la découverte du désastre apathique.
(Des actes superflus, et d'autres étonnants.)

/ La joie à partir de rien est possible, car la joie est premièrement la joie.

/ Mon visage menacé de devenir lignes mouvantes, lignes des joues, des lèvres... qui se mettent à glisser, à vouloir glisser, partir, selon le mouvement du désir, sa fuite incontrôlable, et c'est à *mes yeux* de suspendre ce mouvement en se détournant, en glissant eux-mêmes, mais à *côté*, dans le vide (on se détourne pour ne pas *être détourné*, pour conserver l'intégrité et le pouvoir regardant: étrange connivence ici entre le corps propre et le désir).

/ Le moment du discours où la fragmentation libérée devient possible. On a déjà tout dit dans toutes les directions. C'est ce qu'on croit et c'est efficace. Alors, ça peut repartir de tous côtés sans crainte. Jusqu'à ce que de nouveau le "tout dit" s'oublie, s'efface: dés-accumulation.

/ Celui qui ne serait jamais dupe de son histoire: la primitive suivie.

/ Aller loin dans la sublimation?

/ La pensée: ré-affirmation d'une affirmation première.

/ Le courage aussi est force théorique.

/ *Où ai-je dit: oubli du signe de la question?*

/ Conscience qui ne tient qu'à un fil.

/ La vie menacée. Pas par la mort. Par elle-même. L'écriture vient à la rescousse. A condition qu'elle en fasse abstraction. Qu'elle retrouve les vivre(s) du mot.

/ Désœuvrement aussi quand des événements sont devant nous, quand des rendez-vous sont fixés.

/ Et si la montagne était sans sommet?

/ L'événement passé qui dépasse le présent et va vers le futur. L'événement futur qui va vers le passé en traversant le présent.

/ Ô paradoxe, c'est finalement ma pensée qui me conserve.

/ Que penser revienne à penser, et par là renforce la vie.

/ Penser pour réunir, penser pour réussir. Que cet enfantillage ne soit plus.

/ Avec cette joie issue de rien, comme soudain je suis loin de ce que

j'étais, de ce que je suivais "tant bien que mal"! Comme soudain, quand elle est passée, je reviens de loin – de si loin que je l'oublie...

/ La pensée qui serait joie...

/ Le fragment en tant que jet, jeté, retour... est "avant tout" *première différence*, quoi qu'il dise...

/ Le "finir par avoir raison" de (ce) qui ne s'était pas soucié d'avoir raison.

DEUXIÈME PARTIE

SECTION I

LA RELATION, LA SAGESSE

La relation de désir. Et la relation à cette relation.

L'effet de cette relation (de désir) dépend de l'attitude adoptée devant elle. Autant dire que le "sujet" n'est pas toujours au fort de cette relation. Au reste, il ne l'est jamais exclusivement. Il y a toujours en "lui", plus ou moins grande, cette part qui reçoit un certain effet de la relation. Dire qu'une certaine action de la volonté peut sur-déterminer cet effet, c'est reposer la question de la sagesse. Tel est le propos des lignes qui – tant bien que mal – vont suivre. Propos amplifié, ou coupé, par de multiples digressions autour de thèmes adjacents.

*

1

La relation comme le réel immédiat, comme le labyrinthe originel. Soit la rencontre érotique. D'emblée, ce ne sont point *deux*

corps qui se retrouvent, mais une multiplicité qui ne cesse de se créer, en lignes, figures, volumes, rythmes – lyrisme ou expressionnisme abstrait, dirait-on – ; le réel de cette rencontre est un réel fuyant, labyrinthique, multiplement immédiat, immédiatement multiple – et ne se maintenant comme rencontre qu'à se créer, se transformer, se transrythmer.

La relation comme vérité *prioritaire*.

2

La relation, c'est le devenir incertain d'un investissement désirant multiple, toujours déjà "affecté" par le vœu. A ce stade, il s'agit bien toujours du réel immédiat, mais de celui-ci en tant que rapporté, sous un certain effet, à la part qui dans le "sujet" constitue un centre du vœu. Ce stade n'est rendu possible que par l'absence d'une grande intensité (comme la rencontre érotique, par exemple).

Nous vivons cette "proximité" de la relation et de la part qui en reçoit l'effet, à savoir le centre du vœu.

3

Supprimer, sinon réduire l'élément douloureux de l'effet de la relation, telle est une tâche, actuelle pour nous, et propre aussi à ranimer l'antique question de la sagesse, quelque peu oubliée, semble-t-il, aujourd'hui, tandis que les souffrances morales n'ont de cesse.

Jadis on parlait du sage, nous en reparlons dans cet écrit. Or, il s'avère que la situation du sage est remplie de paradoxes. La réflexion, ici, y a trouvé de quoi s'alimenter.

4

Il n'est de raison sans l'hypothèse d'un bien, d'un bien-être. Le sage est l'homme raisonnable; par la raison, il se définit lui-même; définissant le sage, il finalise le bien.

Ce n'est pas à dire qu'il se trouve désormais établi dans une sorte de paix de la raison. Il n'en existe pas pour qui pense. En tant qu'il pense, le sage suit, n'abandonne pas le fil (ou plutôt c'est le fil qui ne l'abandonne pas).

La définition qui est acte de clôture est dans le même temps acte d'ouverture, de commencement, car elle indique une tâche (toujours le bien). Il y aura dès lors répétition, ou mouvement des principes: tout est décidé, cependant la voix fuit, indécidable.

5

Le bonheur du sage n'est pas de vœu accompli (chose impossible), il n'est pas non plus le pôle positif d'un vœu.

S'il pense toujours, il le fait *comme* s'il n'avait pas à penser. Et il est heureux *comme* s'il n'avait pas à être heureux.

(Le bonheur de vœu, en tant que le pôle positif du vœu, est le bonheur "troublant" que le sage ne saurait que repousser.)

6

On n'a pas à être sage. On l'est dès le début (qui correspond au moment de la définition). Ce sont les autres qui ont à l'être. La sagesse que "recherche" le sage est la sagesse de l'autre. (Celui-ci, pour le sage, n'est pas seulement l'autre "tel qu'en lui-même il se trouble", mais une possibilité de sagesse.) La sagesse est une pensée peut-être pas si égoïste que cela.

7

Dans tout ce que nous pensons, il y a part de la relation. La relation influe toujours, plus ou moins, sur la pensée. Celle-ci, autrement dit, est toujours en rapport avec celle-là, quoi que l'on pense.

Seul (pensant), on est en relation avec la relation.

“Dans la relation, le vœu a le champ libre.”

Ensuite, il faut que la pensée (la philosophie) *re-pose*.

8

La question timide de la médiation: “puis-je (vous) désirer?” (Elle réglerait les échanges dans la relation – on pourrait dire: “de groupe assujetti”.)

La médiation, c'est pour ne pas se rencontrer. Ou c'est le détour de la rencontre.

C'est aussi pour *reposer* la rencontre.

Elle (la médiation) est sans cesse méconnue par le désir. Elle *s'interpose* entre les “sujets” de la rencontre, elle est *langue*. Ce qui *s'interpose*, repose. Mais “finalement” le repos est un travail plus pénible que le devenir d'une rencontre, son non-détour, son retour sans médiation.

S'il y a vérité, elle est avant tout dans le désir. Si le sage l'ignore, il s'expose. “Dire non” au désir, c'est de la “bêtise philosophique”...

“Dire non” au désir, c'est s'exposer au mal de la médiation interminable (autant que le désir), c'est trahir le désir dans la rencontre. C'est du même coup s'exposer aux “provocations” de ce désir – on ne peut vivre réduit d'une part de sa vérité – , lesquelles seraient à situer du côté de la “question de la médiation” (dès lors aussi la question du “faux sage”): “puis-je (vous) désirer?”

“Dois-je advenir” (*soll Ich werden*). “Puis-je désirer?”

L'ordre et la timide question vont ensemble. “Tu demandes ça” pour

détourner le désir (ça), pour advenir dans ton repos reflété, alors que “là” tu souffriras davantage, d'être plus *toi* (celui à qui on donne – et qui est fait pour recevoir – des ordres).

9

L'obstacle, c'est la médiation.

La médiation comme travail. “L'efficacité médiata”.

Je m'arrête: j'essaie de voir; sinon je vais – mais nulle part, semble-t-il; je m'arrête pour que ça aille mieux; il faut que je délimite la situation si je veux la déterminer: que se passe-t-il? que puis-je? – il est question d'interprétation et de pouvoir: interpréter pour pouvoir.

Il n'y aurait pas comme la nécessité d'un tel travail si une situation – un rapport – était libre d'une référence à un “modèle d'entente”.

La médiation se fait avec des outils, et ceux-ci ne sont pas n'importe lesquels; ce sont des concepts et des façons de voir, susceptibles d'intervenir conformément aux “données” de la situation.

Le “modèle d'entente” est “donné”, indiqué plutôt, comme le *possible nécessaire* auquel mènera un travail – il est résultat logique possible, vœu réalisable, donc pas un vœu au sens où d'habitude nous l'entendons.

Il peut en résulter ceci: le “rapport” actuel, en son passage – n'allant nulle part – est un rapport de médiation manquante; il est illogique; contingent; et même impossible!

Question: que crée-t-on par travail de médiation?

La “création artistique” semble ne pas procéder de la sorte. Il s'agit, dans son cas, peut-être, de ceci: “il n'y a rien à savoir (dans le sens de savoir pour pouvoir) dans et de la situation qui m'émeut et par là me pousse à faire; il y a à créer, à partir d'elle, une autre situation”.

But réaliste. Vœu imaginaire. “Savoir” les ignorer tous deux.

10

Le “réalisme” de la médiation. “Que puis-je (que peut-on) faire?”

La médiation vise un possible – elle est “pragmatique”, en ce sens.

Il faut de la rencontre pour qu’il y ait travail de médiation.

Le possible de la médiation n’est pas la possibilité de rencontrer de nouveau, c’est-à-dire de désirer. Elle a un but “réaliste”, mais celui-ci n’est pas le réel où le désir est immédiatement possible.

Il y a donc deux “pragmatiques”: celle du réel comme rencontre désirante; celle du “réalisme” en tant qu’un but y est visé à partir de la rencontre; ce but peut être dit “réaliste” dans la mesure où il fait partie du champ clos de possibilités des “conditions objectives” – enclave de réalité.

La médiation concerne le langage. Le langage en tant que médiation est “réaliste”.

Le champs (clos) de possibilités est délimité par une logique que “permettent” les “conditions objectives”. (Comment sait-on ce qui est logiquement “réaliste”? Par quelle sorte d’enracinement dans l’être de ces “conditions objectives”? Par quelle sorte d’habitude, d’expérience?)

Le “savoir logique” de la seconde “pragmatique” (celle du “réalisme”). Le “savoir logique” du langage.

Le travail de la médiation ne vise pas l’immédiat – en tant que le désir, le réel. Peut-il dès lors cesser? Atteignant son but, cesser? Non, car le désir qui l’a déclenché et qui n’est pas son but continue d’agir, et par là de le maintenir en tant qu’une réaction “réaliste” à son réel. Atteindre le but n’est pas la fin de la médiation qui vise *des* buts, *du* but. La médiation, “savoir logique”, est aussi *pouvoir*. Pouvoir sans effet final, sans fin.

“L’interminable de la médiation”.

(Qu’entendre par: “conditions objectives”?)

Le vœu et la médiation.

a) Il faut de la rencontre pour qu’il y ait vœu et médiation.

b) Le vœu dans le langage est le langage en tant que destin (toujours le même) d’une voix, aventure, etc.; le vœu est un moteur du langage.

La médiation dans le langage est le langage en tant qu’utilisation, outil, communication, fonctionnalisme, etc.

c) Ils sont tous deux interminables.

Explicitons un peu. Le vœu est imaginaire. Le but est “réaliste”. Dès le départ en commun, leurs mouvements se séparent, semble-t-il. Ils ne se concernent pas. On peut être “heureux” dans le vœu et en même temps loin du possible but réaliste. Ou bien atteindre un but et être “malheureux”. Etc. Le vœu fonctionne selon sa manière particulière. La médiation est le “fonctionnement réaliste” visant *du* but, l’optimum possible quant à une situation donnée. L’exigence du vœu se laisse comprendre à partir de la rencontre, mais point encore celle de la médiation, quoique l’on saisisse le fait qu’elle-même soit suscitée *par* rencontre, et soit, semble-t-il, une *réaction* à la rencontre. Là, réaction d’un “sujet”, d’une voix, etc.; – ici? S’agirait-il d’une réaction au réel qui ne serait pas provoquée par une “angoisse” devant ce réel? Peut-être. – Une sorte de réaction apathique, voire impersonnelle, a-subjective; pourtant le fait de quelqu’un. Séparés, vœu et médiation; cependant un même individu en supporte les exigences simultanées.

11

L’intensité, la fuite, du réel immédiat.

Le réel non-représentable.

Il n’est pas à comprendre.

Quelle attitude devant le réel?

Ce qui fuit, *passé sur moi* (*me* balaye, *me* terrifie).

Ne pas *idéaler* la rencontre.

L'angoisse" qui provoque la souffrance. La fuite qui ne fait plus peur; passages du réel; labyrinthes de l'immédiat; on est plusieurs – et c'est cela, le réel.

12

La relation, "problème" de la médiation, est toujours question virtuelle pour la pensée: une décision arbitraire de celle-ci peut l'actualiser.

L'immédiat, ce n'est pas ce que *veulent dire* les paroles.

L'énigme du sage (et partant de la sagesse), c'est aussi un peu celle de la raison.

SECTION II

LA MÉDIATION

PARENTHÈSES

1 – Être-là commun, sans passion: série continue de rencontres communes.

2 – À cette série "répond" la série de la médiation.

3 – Rappel: les instances de la formulation fondamentale: issues des exigences du corps propre, ont acquis une certaine indépendance, effectuent le travail du mal.

4 – La médiation, travail de langage; or, la médiation, en tant que réaction non-passionnelle, ne constitue pas un travail identique à celui du vœu, réaction passionnelle; – peut-on dire que la vœu est réaction à une forte rencontre, et la médiation à des faibles? Plus précisément, il faudrait dire que la médiation, et elle seule, *nécessairement*, vaut en toutes sortes de rencontres, qu'elle est travail de langage à part: celui du langage commun, de communication.

5 – Or, la médiation, différente du vœu, travail du langage

commun, en dehors cependant de la fonction de mal – contrainte de suite – de l’instance, fait elle aussi mal, constitue elle aussi une réaction à la rencontre immédiate, dans les cas où celle-ci n’est pas banale, est rencontre pour le désir (où, par conséquent, il est “raisonnablement” nécessaire de la maintenir dans son immédiateté).

6 – Médiation – Communication.

Opérateurs de communication: les régulateurs institutionnels, répondant à la nécessité pure du corps propre.

7 – La médiation en ses régulateurs constitués; – la médiation en ses travaux singuliers, minimes, évanescents, quotidiens: deux faces d’une même vérité.

8 – La médiation ne serait mal qu’en tant qu’intervenant dans la rencontre de désir, alors que son lieu “pur”, sans mal, serait le niveau du besoin.

9 – Le but réaliste du travail de médiation est la communication réussie en tant que s’accordant à tel ou tel régulateur communément admis.

10 – Il y a une poussée communicationnelle, qui n’est pas à confondre avec le vœu (de communication = de réalisation).

11 – Chaque rencontre, suivant son intensité, est appréhension (dans les deux sens de crainte et de saisie) de distance plus ou moins grande, distance dès lors à combler doublement: par le travail du vœu, par celui de la médiation.

12 – Or, la distance, ici, c’est l’intensité. La distance à combler, l’intensité à annuler.

13 – Le travail de la médiation fait mal: il contourne la distance immédiate, ouverture de rencontre.

...Là où la fonction communicationnelle du langage, la médiation, fait mal, du fait de réagir à la rencontre immédiate, en contournant sa distance intense.

14 – Nous nous trouvons dans la médiation du langage; lieux...

*

PARAGRAPHES

1 – Langage-médiation: parcours intersubjectif de besoin, en œuvre dans l’“ordre” de la pensée et dans la rencontre de désir (suivant l’intensité de celle-ci), en corrélation avec les institutions.

Langage-médiation en œuvre dans l’“ordre” de la pensée: présence permanente dans le rapport avec les choses, aussi; cette présence est-elle même parcours intersubjectif.

2 – La nécessité institutionnelle est nécessité intersubjective, “entre” des sujets humains, mais elle n’est telle que parce que le rapport d’un sujet est d’abord avec un objet de besoin. C’est en corrélation avec le langage-médiation que sont créées les institutions-médiation, de par une même nécessité de communication dans la pratique et dans la “pensée”.

Or, le langage-médiation, s’établissant comme présence permanente, “être” en quelque sorte, vaut d’une manière immédiate dans le rapport sans passion avec les choses, et sous forme de procès, travail, comme médiation temporelle, médiante, etc., dans la rencontre de désir... Dans

la pensée réactive de suite, il vaut comme outillage utilisé d'une manière non-réaliste ou imaginaire.

3 – Régulateurs de moyens, régulateurs de buts: régulateurs d'action, moteurs régulateurs de la pensée d'action, ou encore: régulateurs de pouvoir.

Il y a aussi ceux de la "pensée": les régulateurs de savoir.

4 – Un désir qui est pouvoir sans régulateur, qui ne parle pas le langage-médiation.

Une pensée qui est savoir sans régulateur ou non-réglé, ne parlant pas non plus le langage-médiation.

5 – Nécessité intersubjective de besoin, ça met le travail (distance de non-distance) entre les sujets, travail de la médiation qui est celui du langage, qui est aussi celui de la production: le rapport intersubjectif de besoin est aussi le rapport de production.

Langage, institution, production; les institutions, aussi, comme ce qui "légitime" les rapports de production: trois formes de travail, découlant "logiquement" du corps organique propre, ayant entre elles un lien logique qui reste à préciser.

6 – Le désir peut-il être pris en charge, sans cesser d'être désir, par une régulation institutionnelle déterminée par le niveau de besoin?

7 – La révolution n'est-elle que la modification du système des régulateurs institutionnels (en rapport, bien sûr, avec la transformation de l'ordre de la production)?

8 – Le *fondement second pur* de la pensée (cf. plus loin) comprend les instances du langage et du temps, "superposés"; les comprend en tant qu'injonction et en tant que système de moteurs régulateurs de la pensée

et de l'action, et ces moteurs sont des *régulateurs*.

Le fondement de la formulation: cf. paragraphes 17 et 24.

Ce n'est que ce fondement-là qui a droit à la présence.

La médiation travaille dans le présent, et elle travaille déjà du fait seul qu'il y a de l'étant et rapport à de l'étant.

Toujours, dans le fondement de la formulation, la médiation travaille (contre des événements) – toujours, car même le rapport (de la pensée "du" propre) aux étants les plus "anodins", c'est-à-dire les moins "intenses", est événement (pour cette pensée qui doit par conséquent y réagir – accomplir une médiation).

La "pensée de suite" n'est pas l'"ordre", mais elle travaille pour un ordre imaginaire et selon les instances du fondement et le vœu. Elle est réaction imaginaire.

La médiation travaille (suite de la médiation) dans ou pour un ordre réaliste, selon aussi les instances du fondement, mais sans le vœu. Elle est réaction réaliste.

9 – Il y a deux *suites* dans le fondement: celle du vœu ou de la "pensée de suite", et celle de la médiation, qui sont deux réactions à l'événement: imaginaire et réaliste, travaillant toutes les deux de façon autonome dans la rencontre de désir, alors que dans la rencontre intense de pensée, c'est la réaction imaginaire qui meut les régulateurs de savoir de la culture.

Dans l'être-là commun, en tant que série de rencontres communes, c'est la réaction du langage-médiation ou suite de la médiation qui travaille.

10 – (Rappels.)

Régulateurs de pouvoir, régulateurs de savoir.

Langage et temps: système de régulateurs de la pensée et de l'action – régulateurs de savoir et régulateurs de pouvoir.

Régulateurs de pouvoir: régulateurs de moyens, régulateurs de buts.

11 – Dès le début, l’institutionnel est requis comme le “complément” indispensable du langage pour assurer la communication sociale en général qu’exige le corps organique propre pour se maintenir.

Il y a une “poussée” à partir du langage vers l’institutionnel. Celui-ci est une “conséquence” de cette “poussée”...

Dans le même temps, une autre nécessité pour le corps propre, à savoir la production, est déterminée par le langage...

(Il n’y a donc pas un premier temps “abstrait”, a-historique et pré-historique, du langage, puis un passage au niveau institutionnel par quoi l’histoire en tant que telle adviendrait – et auquel correspondrait une “séparation” des régulateurs de savoir culturels et des régulateurs institutionnels – ...mais il y a, dès le “commencement” de l’homme, du langage “réel” – de l’échange de paroles –, un devenir-institutionnel “en corrélation” avec ce langage, des rapports de production qui, déterminés par l’exigence du corps propre – comme le sont le langage et les institutions –, sont, de plus, – ainsi que les institutions – surdéterminés par le langage – lequel, de la sorte, joue un rôle prioritaire dans cette “simultanéité de nécessités”).

Il faut ajouter ici que l’institutionnel, non moins que la conséquence d’une “poussée communicationnelle”, est ce qui répond à l’exigence des propriétaires des moyens de production de “légitimer” les rapports de production existants. Cela veut dire qu’une double exigence crée les institutions. Cela indique, d’autre part, leur “position” de pouvoir: elles ne sont pas neutres.

La “séparation des régulateurs”.

Les régulateurs de savoir et de pouvoir institutionnels sont premiers par rapport aux régulateurs de savoir culturels. Ce n’est qu’à une certaine étape du procès institutionnel que l’avènement des régulateurs de savoir culturels séparés des régulateurs institutionnels devient possible.

Rapport langage-institutionnel.

1ère détermination: le langage détermine l’institutionnel.

2nde détermination: l’institutionnel détermine le langage.

12 – *Qui fait les lois? Qui institue?*

13 – Régulateurs de pouvoir et régulateurs *du* pouvoir.

La communication inégale.

(La monnaie. La valeur d’échange.)

14 – La nécessité logique institutionnelle, ce sont des hommes qui sont chargés de l’accomplir, des hommes qui ne sont pas logiciens!

Des hommes qui sont dans des rapports de pouvoir avec les autres hommes. En tant qu’ils sont “affectés” par le point de vue des rapports de production.

Les régulateurs *de* pouvoir – de la médiation –, du fait d’être *institué*s par des “sujets” affectés par les rapports de production, deviennent régulateurs *du* pouvoir.

La médiation, *institué*e, devient communication inégale.

15 – Les *institutions* sont les lois fondamentales qui régissent les rapports entre les individus, et entre les individus et les choses, dans une société donnée, et sont en même temps les organisations sociales dans lesquelles ces lois se réfléchissent et qui dépendent de ces lois.

16 – *Sexe et pouvoir* (éléments pour une enquête).

– La régulation du sexe, du désir.

– Les “organes” du sexe; le sexe et le corps organique; le sexe et les organisations (institutions) du corps propre.

– Le sexe, le génital (ce qui est relatif à la reproduction), le besoin.

– Le génital-régulateur (dans la régulation du sexe, du désir).

– Sexe et désir.

– Le sexe dans le fondement second (celui des régulateurs): dogmes d’origine.

– “Critique de l’organe (sexuel) pur.”

– La médiation sexuelle: régulateurs du rapport sexuel (répartition des

“rôles”, hétéro/homo-sexualité, clivage ou délimitation des perversions, le rapport génital comme régulateur majeur, le dogme de la “puissance” comme “pouvoir”).

– Le régulateur sexuel, régulateur de pouvoir et régulateur *du* pouvoir.

– “Le langage interprète déjà le désir comme médiation sexuelle.”

– “Le fondement second comme fondement total, totalitaire, dont les régulateurs englobent dans la volonté de médiation la totalité de l’expérience humaine. Et pourtant on a dit que c’était le fondement second “de la pensée”. Il faut donc ajouter: aussi bien du désir et du besoin.”

– “Au niveau du fondement second, les données naturelles, et parmi elles, le sexuel, “parlent” le langage de la médiation, “on les parle” selon les régulateurs de (et du) pouvoir (et de savoir.”

17 – Le fondement second, l’appeler le fondement de la formulation, fondement homogénéisé, réactif.

La formulation fondamentale du corps propre est la formulation du corps propre en tant que corps fondamental, qui est formulation *de* fondement (pour la totalité de l’expérience humaine).

Le fondement de la formulation est unique, unificateur, total, totalisateur: il ne se re-formule pas, lors d’un événement, dans le sens de se modifier.

Le fondement de la formulation est l’appareil qui non seulement permet au corps propre de se formuler ses besoins, mais aussi, d’une manière générale, celui qui lui permet de se conserver. Homogénéisé, dans le sens de régulé, il ne cesse de travailler réactivement dans le présent de l’expérience humaine, avec ses instances, ses deux suites.

C’est un centre fondamental réactif (en tant que procédant de l’exigence du corps propre), décidant la réaction aux événements survenant de toutes parts (c’est-à-dire survenant au désir, à la pensée, au besoin).

18 – *Sexe et pouvoir* (éléments pour une enquête, suite).

– Quelle est la régulation à propos du désir, la régulation sexuelle?

– Les régulateurs sexuels: régulateurs de buts (relatifs à la vie sexuelle) “réels” que la médiation poursuit avec ses régulateurs de moyens et ses régulateurs de savoir, lors de rencontres de désir et contre ces rencontres...

– Définir le fondement du désir.

– Quels sont les régulateurs sexuels?

– Les “organes de la reproduction” ou “forces reproductives”; “rapports de reproduction”. L’économie sexuelle. Le sexe comme besoin (d’organe).

Rapports de production et rapports de reproduction.

– Le “sexuel à réguler” (selon l’exigence du corps propre, exigence “humaine”). Pas de société du pur désir.

– Le sexuel régulé par (et dans) le langage: – les régulateurs (de pouvoir) sexuels: régulateurs de buts en tant que communications, régulateurs de moyens (relatifs à la vie sexuelle); – les régulateurs (de savoir) sexuels: régulateurs de la “pensée” du sexe (– s’agit-il là d’une interprétation marquant un parti pris du “fondement” du désir que je suppose, comme celui de la pensée, mobile, à formulation potentiellement multiple, “inconscient”...?).

19 – La “pensée du sexe”.

– Qu’est-ce que le sexe selon le fondement de la formulation? Les conditions de la “pensée” du sexe – selon le fondement. Les régulateurs (de savoir) sexuels. Que sait-on du sexe dans et par le langage? – Que c’est une puissance qui est un pouvoir; que c’est un rapport *au* pouvoir et un rapport *de* pouvoir; que c’est un rapport entre deux sexes (hétéro-sexualité) ou un rapport homo-sexuel; que cette puissance s’origine dans les organes sexuels; que cela peut constituer un objet de pouvoir; – à partir de là on peut déterminer les pulsions, les fantasmes, les stades, etc.: travail de la psychanalyse sur l’originaire sexuel, le sexe comme “originé”, qui est un travail de délimitation.

20 – Régulateur de la pensée: régulateur de savoir; régulateur de l'action: régulateur de pouvoir. Les régulateurs font partie du fondement (de la formulation). Les régulateurs de savoir sont les conditions de savoir.

– Comment, au sein du fondement (qui comprend les instances langage et temps), les régulateurs de savoir et les régulateurs de pouvoir se séparent-ils?

– Régulateurs: unités de fonctionnement de la pensée et de l'action; unités en tant que signifiés...

(Les signifiés comme unités variables: procès de la culture.)

– Quelle est la pensée qui ne pense pas (à) pouvoir?

– La séparation entre les deux ordres de régulateurs.

21 – ... Il y a, d'une part, l'ordre où savoir "se limite à savoir": ordre *de* langage qui est celui des régulateurs de savoir – en tant que régulateurs-"formes" et régulateurs-"valeurs" – séparés des régulateurs "institutionnels", et qui sont en proie au devenir.

Et, d'autre part, l'ordre proprement "institutionnel": celui où les régulateurs de pouvoir (qui sont eux-mêmes des "expressions" de langage) sont "dominants", mais où, aussi, leur sont "subordonnés" des régulateurs de savoir d'un type spécial: ceux dits "institutionnels", lesquels sont en dehors des régulateurs de savoir "culturels"...

Le langage est donc (pour tous) celui des régulateurs de pouvoir *et* des régulateurs de savoir qui leur sont subordonnés – constituant une sous-culture ou une culture commune – , et il est (pour une minorité) celui des régulateurs de savoir culturels (séparés des régulateurs de pouvoir et de savoir institutionnels).

(Sur l'"institution" des régulateurs de savoir culturels.

– Les rapports entre les institutions et "la" culture paraissent complexes. D'une part, en tant qu'un ordre de régulateurs, la culture (quoique séparée des régulateurs de pouvoir) est elle-même un

mécanisme "abstrait" de pouvoir, n'est donc pas étrangère au pouvoir. D'autre part, ce que nous appelons culture étant une sorte de plan général virtuel qui comprendrait "toutes" les "étapes" (jusqu'au présent) du devenir des régulateurs de savoir "séparés", il est certain qu'une partie seulement des productions culturelles de ce plan est accueillie, ou valorisée – tandis qu'une autre est rejetée, dépréciée, déniée, etc... – par une institution d'enseignement ou d'art ou de science déterminée; autrement dit, la culture est "sélectionnée", "limitée" par le pouvoir, c'est-à-dire par les institutions qui sont chargées de la transmettre. Il faut noter enfin qu'outre la transmission "savante" de la culture, il y a le plan de sa vulgarisation – plan en quelque sorte intermédiaire entre le culturel et l'institutionnel mais qu'il semble plus juste de situer dans l'institutionnel, vu que ce sont des institutions comme l'école primaire et secondaire, la famille, les médias qui en ont la charge. Cf. plus loin, les *Deux Notes* au *Supplément 2*.)

22 – Les régulateurs sexuels (de pouvoir).

Régulateurs de pouvoir de moyen; régulateurs de pouvoir de but. Soit tels actes sexuels comme moyens et tels autres (actes ou attitudes) comme buts. Les moyens sont volonté de communication, les buts communications en tant que telles. C'est la communication des actes et des pensées dans les actes que cherche la médiation (selon la nécessité intersubjective de besoin). Or, ce sont là des actes ayant trait au besoin et au désir.

C'est l'exigence du besoin (du corps propre) qui domine dans le fondement, qui le constitue, mais il est incontestable que ce fondement ne peut pas escamoter la donnée naturelle du sexe – il s'en servira même pour y limiter une autre donnée, celle-là plus dangereuse pour le corps propre, celle du fondement du désir en tant que fondement premier, événementiel.

Les régulateurs sexuels (de pouvoir) déterminent les actes ayant trait au désir limité en sexe par les régulateurs de savoir du fondement et plus

précisément par un certain nombre de régulateurs – “unités signifiées” – (à propos du sexe) parmi les régulateurs de savoir.

... Régulateurs de savoir sexuels séparés, en tant que le résultat d’une activité culturelle-scientifique concernant la vie sexuelle, du “sexe d’action” de la vie commune (dominée par l’exigence du besoin) qui utilise les régulateurs de savoir sexuels d’une “culture commune” en tant que régulateurs liés strictement aux régulateurs (sexuels) de pouvoir de moyen et de but, et qui les utilise en même temps que d’autres régulateurs de savoir communs.

Ce qu’on sait du sexe dans et par le langage: régulateurs de savoir communs, régulateurs de pouvoir, et régulateurs de savoir constituant une culture sexuelle.

23 – La possibilité de la “communication sociale” découle du langage.

Langage (rapport d’égalité) – production (rapport d’inégalité) – institutions (rapport de pseudo-égalité).

24 – Fondement second de la pensée ou l’appareil du fondement de la formulation du corps propre.

Ses instances. Ses deux suites.

Ses régulateurs aussi. Régulateurs de savoir subordonnés aux régulateurs de pouvoir institutionnels. Régulateurs de savoir de la culture. Régulateurs de pouvoir institutionnels. Institutions.

Fondement second comme fondement historique.

Conditions de la révolution du fondement de la formulation.

“Procès” (ou processus).

Culture comme procès. Production comme procès. Institutions comme procès.

Travail de la culture; travail des régulateurs de savoir de la culture.

Le changement de la “conduite institutionnelle” dépend du

changement des institutions. Si l’on considère que la “conduite institutionnelle” est nécessaire vu que le niveau du besoin est indéniable ou incontournable, alors on aura admis que vouloir la destruction pure et simple des institutions, revenant à vouloir annihiler toute “conduite institutionnelle”, c’est-à-dire en fin de compte “l’homme du besoin”, serait une absurdité.

Qu’est-ce que les “institutions”? – Ce sont les *organisations* sociales “instituées”, en un sens, d’elles-mêmes, et non par la décision abstraite de lois – soit la police, l’administration des postes et télécommunications, l’école, l’hôpital, etc..., agencements de pouvoir dont les rapports mutuels et l’autonomie respective restent à déterminer; *et les lois* qui n’en sont ni l’origine, ni le simple reflet et qui ne s’y identifient surtout pas, et dont le rapport complexe avec les organisations reste lui aussi à déterminer.

Une institution – en tant qu’organisation sociale – se définit par le fonctionnement d’un ensemble de régulateurs (ou de “formes”) composant un système local. Parmi ces régulateurs, il en est des “marginaux”: soit, par exemple, celui de la torture, etc... Ces régulateurs sont les “références” de ce que nous appelons ici proprement les “régulateurs institutionnels”. Ceux-ci sont les “moteurs institutionnels” de la pensée et de l’action (et ici les moteurs de la pensée – soit les régulateurs institutionnels de savoir – sont subordonnés aux régulateurs de pouvoir, régulateurs concernant l’action), ce sont les régulateurs de savoir et de pouvoir, en tant qu’ils ont pour *référence* (quoique à des degrés différents) les régulateurs qui déterminent les institutions. (Il faut distinguer donc entre, d’une part, les régulateurs-références, et d’autre part les “régulateurs institutionnels” qui se réfèrent aux premiers.)

La majorité des régulateurs institutionnels “affirme” les institutions – en tant qu’institutions existantes – , mais il y a également des régulateurs institutionnels qui les “nient”. Ces régulateurs-là sont précisément ceux

qui se réfèrent aux régulateurs-références “marginiaux”. (Cela veut dire qu’ils se forment, eux aussi, à partir du “modèle” des institutions: ils ne seraient rien d’autre qu’une reproduction déterminée d’une “forme marginale” – toujours virtuelle et parfois actuelle – d’une institution.) De tels régulateurs n’opèrent qu’en tant qu’outillage à partir d’une position pratique avec ou sans une position “théorique” correspondante, ou seulement à partir d’une position “théorique”.

La *conduite régulière* (“légale” ou “illégale” selon qu’elle se conforme ou non aux lois en vigueur) est *usage* de régulateurs de savoir et de pouvoir “institutionnels”, qui est particulier au sujet de cet usage.

*

DIGRESSION 1: LES “FONDEMENTS” (DÉSIR, PENSÉE)

L’espace (inconscient) ou le “fondement” (premier, événementiel) du désir est fait d’éléments à valeur corporelle qui sont des *signes*.

– Signes sans système de valeurs corporelles primitives, sans hiérarchie, sans “totalitarisme”. Comment se seraient-ils formés?

Il semble que la constitution de l’espace du désir ait lieu dans le même temps que l’expérience initiale du langage en tant que système: l’espace du désir se constituerait par le *détournement* de signes du langage au moment même où ceux-ci sont “connus”. Les signes du langage seraient détournés pour inscrire des valeurs corporelles primitives – les inscrivant non pas sous forme d’unités linguistiques comme le mot, la phrase, etc., mais sous celle d’assemblages (ou “collages”) de “morceaux” de langage, illisibles, “figuraux”...

L’événement arrive au corps.

– Soit une “rencontre” (un choc initial) qui “tombe” dans un

espace dont tous les éléments ont valeur corporelle (espace du désir); et pas n’importe où dans cet espace: précisément sur des éléments qui lui *correspondent*. Ce que nous nommons rencontre de désir est cette “chute” d’un choc initial sur des signes correspondants. Elle est, ensuite, le prolongement de cette “chute” en une “pratique”, un “jeu” où sont “utilisés” d’autres signes de l’espace.

– La “rencontre” ayant lieu, “tombant” dans l’espace du désir: tout cela est immédiat. Ayant lieu, “tombant”: création d’un “improprement corps”.

L’“improprement corps” comme activité inconsciente est com-posé de signes de cet espace, vit son devenir dans et par une com-position “singulière” de signes.

Les signes sans système du désir sont les “outils” du désir.

Dans la rencontre de désir en tant que “chute” et en tant que “pratique”, sont vécues (revécues) les valeurs corporelles des signes “touchés” ou “utilisés”.

Le langage en tant que système de signes répond à la nécessité du corps organique propre. Le système de signes est une hiérarchie totalitaire des signes.

Or, l’espace de signes du désir n’est ni hiérarchique, ni totalitaire.

La com-position des signes de cet espace a un caractère singulier, et éphémère, passager.

Les signes des valeurs corporelles primitives ne valent qu’en tant que l’outillage de la *pratique événementielle* actuelle (outillage dont l’utilisation – et ceci est à souligner – se fait directement, sans hésitation, “violemment”, inconsciemment, sans “penser qu’on pense”) – et pas du tout comme son origine, quelque chose qui se fait suivre.

*

Constitution du langage, du temps, de la culture.

L'espace de la pensée, aussi, comme "fondement" premier, événementiel, se distinguant du langage, du temps, de la culture, constitués en système dans un "fondement" second, – second du fait d'être fermé à (et de "fermer") tout événement direct.

L'espace de la pensée: un espace ouvert à l'événement (pour la pensée).

Il y a donc aussi de la *chute* (de "rencontre") sur cet espace-là.

Dans ce cas, la "rencontre", *tombant* sur le désir, immédiatement *tombe*, encore, sur l'espace de la pensée, ou son "fondement" premier.

Quels sont les éléments (ou signes) de cet espace?

Il semble qu'ils proviennent d'un "désastre" qui accompagnerait l'expérience initiale du langage en tant que système, et l'expérience de la culture. Les signes échapperaient à l'"ordre" en même temps que l'expérience de la connaissance de leur fonction (ou "rôle") dans cet "ordre". Un signe serait toujours davantage et moins que son "rôle" dans un "ordre"...

L'espace de la pensée serait constitué de ces signes en rupture d'"ordre", sans système.

Les signes de l'espace de la pensée et les signes de l'espace du désir se distinguent en ceci que les premiers, tout en étant des signes à valeur corporelle, ne sont pas comme les seconds les signes de valeurs corporelles primitives, ne sont que le "désastre" des signes de l'"ordre"...

– L'ouvert à l'événement, l'espace de la pensée, en tant que constitué d'éléments ou signes ayant échappé à l'"ordre" des signes, et dotés de valeur corporelle. – D'où leur vient cette valeur?

Un signe de l'espace de la pensée – soit un "mot" – n'aurait une valeur corporelle qu'en tant qu'il serait sous l'"attraction" d'un ou de signes de valeurs corporelles primitives.

(Ce serait un reste en lui gardé – comme une trace neutre, ou une figuration sommaire – de la signification du même mot – en tant que doté de signification dans l'ordre – qui le mettrait sous une telle attraction: étant précisément attiré par le ou les signes de l'espace du désir qui sont

les plus "rapprochés" du "reste" qu'il garde.

Ainsi, un signe de l'espace de la pensée, quoique insignifiant, ne serait pas totalement délivré de la signification.)

La *chute* de la "rencontre" dans l'espace de la pensée: les signes (de la pensée) qui reçoivent la chute sont justement ceux qui sont sous l'"attraction" des signes du désir que l'événement pour ainsi dire "traverse".

Note additionnelle à propos de l'espace de la pensée.

La réponse: elle est la "transcription immédiate" d'*autre chose* qui se passe parmi les "signes a-signes", illisibles, de l'espace de la pensée (*autre chose* déclenchée par "chute" d'une question dans cet espace).

Cela s'"énonce" bien, la pensée événementielle, mais cela n'est "énoncé" qu'en tant que la "transcription immédiate" d'*autre chose*: n'est donc jamais, en tant qu'énoncée, "pure", mais est *figure* (verbe) de l'illisible...

Le signe de l'espace de la pensée serait le même que celui de l'ordre dont il est le "désastre": le même en tant que rendu *insignifiant, illisible*.

La "transcription" de ce signe dans l'écriture serait à la fois différente de ce signe et du "même" signe en tant que dans l'ordre.

*

DIGRESSION 2: "LE VŒU POSITIF"

Pour une sagesse qui soit savoir-rencontrer.

"Savoir-rencontrer": que l'événement ne puisse toucher la pensée d'instance.

Le défaut de savoir (rencontrer) dans la rencontre.

Le niveau moral fort est ce qui affirme la rencontre... Il est part de sagesse dans la pensée.

La perspective événementielle du corps – le niveau moral fort. La perspective réactive du corps propre – le niveau moral faible...

Une rencontre, un événement: “vœu positif” (à distinguer du vœu du niveau moral faible, qui est celui dont on a parlé jusqu’à présent)...

(De nouveau, la question du bonheur.)

Il y a de quoi être heureux. C’est la raison. C’est une évidence: le bonheur est immanent. Or, on ne sait quoi en faire.

Dans un premier temps, la rencontre de désir et le vœu positif se confondent. Il y a un bonheur du désir, bonheur immanent...

Enrayer non pas le vœu positif, mais le “travail” du vœu...

Etre assez sage pour être fidèle au bonheur immanent.

Le monde *est* de quoi être heureux. Il n’est pas seulement cela, mais il est au moins cela.

“Savoir-être-heureux” fait un avec “savoir-être”. Il convient de ne pas passer trop de le temps à rechercher ce qui est déjà: le bonheur. D’autres buts s’imposent à l’homme, buts collectifs.

Pourquoi embarrasse-t-il donc, le bonheur, et qui? – Le sujet du niveau moral faible...

*SUPPLEMENT 1: LANGAGE, INSTITUTION, PRODUCTION*⁶

1

Nous avons à définir le lien logique qui existe entre langage, institution et production.

On a dit qu’ils répondaient à l’exigence du corps organique propre, en découlaient “logiquement”.

Le fait social est une détermination du corps en tant que celui-ci veut se conserver tel qu’il est organisé, en tant qu’il doit organiser cette conservation (appropriation infinie, sans relâche). Langage, institution, production sont des faits sociaux, sont les trois déterminations originelles du corps organique propre.

Dire que le besoin hors du langage est premier par rapport au langage et à toute forme d’institution n’est vrai que si l’on ajoute aussitôt que la production en tant qu’organisation du besoin, elle, ne se réalise pas sans l’existence des deux autres déterminations.

La production organisée est un certain discours, elle est régulée, elle est “rationnelle” (cela ne veut pas dire qu’elle soit juste). Il faut alors séparer ce discours et le discours de ce discours, c’est-à-dire l’économie politique, qui se charge, selon ses intérêts, soit de le “défigurer”, soit de le “dévoiler” (le marxisme).

Ce n’est pas le langage qui “enfante” la production. La production non plus, on ne peut la concevoir comme la cause du langage. Il ne faut pas confondre l’exigence du corps organique propre et ce qui n’en est que l’une des déterminations, à savoir la production. Nommer cette exigence “besoin” (“hors du langage”, “premier”, “obscur”) nécessite d’ailleurs des précautions. Le langage et la production sont “dans le même temps”, en tant que deux déterminations, deux “produits” de l’exigence

⁶ Repris, en traduction turque, dans *Beyaz*, no 3 (1983) et, modifié, dans *Birlikte ve Başka* (1999).

du corps organique propre; cependant, le langage a une importance supplémentaire en ceci qu'il "surdétermine" la production.

2

Qu'est-ce qui nécessite l'institutionnel? On peut répondre tout de suite que c'est l'exigence du corps propre, mais cette réponse n'est pas suffisante...

On a déjà dit que le langage n'existe pas pour rendre la production possible. Il la rend effectivement possible, mais là n'est pas sa raison première. Le langage est détermination du corps propre, et justement celle qui rend les autres possibles...

Pourquoi, donc, existe le langage? C'est la forme première de la médiation. La raison du langage est à chercher du côté de la nécessité de la médiation (et aussi, peut-être, de sa "fatalité", en un sens, pour l'homme).

...Il y a la nécessité de "légitimer" les rapports de production (discours de la production): l'institutionnel est l'"agent" nécessaire de cette "légitimation".

(Le domaine général du "besoin" est celui d'un enchaînement – d'une "logique" – de nécessités.)

SUPPLEMENT 2: LE RÉGULATEUR, ET LE MORAL DU LANGAGE⁷

LE RÉGULATEUR

Nous employons *régulateur* au sens de: signe verbal ayant fonction de régulateur et renvoyant à un "régulateur-référence" (on a déjà pu

⁷ Repris, dans une première version ici modifiée, en traduction turque, dans *Beyaz*, no 2 (1983).

dire que le fonctionnement des régulateurs-références *définissait* les institutions – qu'il y ait d'autres types de référence à l'institutionnel, c'est ce que nous verrons dans les deux notes qui suivent) – comme une règle (faisant partie d'une multitude complexe d'autres règles) qui, au niveau institutionnel, *meut* (détermine) la pensée ou les actions des sujets pour *permettre* leur communication (au niveau de la pensée ou des actions).

Cette définition de *régulateur* (qui, il faut le souligner, ne concerne proprement que ce que nous pouvons nommer des régulateurs "simples" – car nous distinguons aussi des régulateurs "complexes": un régulateur complexe est un régulateur en tant qu'un agencement de régulateurs simples), entraîne du même coup la redéfinition de ce que l'on peut entendre par *sens* d'un mot. Ainsi, ce sens ne sera pas seulement déterminé par le "codage" linguistique et par le "codage" personnel⁸, mais aussi par ce que nous appellerons, en nous conformant à la même terminologie, le "codage" *institutionnel*.

De ceci découle que le sens d'un mot (en tant que celui-ci est un *régulateur*), au niveau institutionnel, n'est pas son seul sens linguistique (et celui personnel), mais qu'il est *toujours déjà* un *ensemble* où le couple indissociable sens linguistique-sens institutionnel joue le rôle primordial.

Nous distinguons deux niveaux (où il y a des régulateurs) – le culturel et l'institutionnel – ; deux fois deux types de régulateurs, soit: les régulateurs de savoir, les régulateurs de pouvoir; les régulateurs-formes et les régulateurs-valeurs (ou régulateurs-idées).

Les types. Niveau culturel: le régulateur-forme de savoir (régulateur complexe); le régulateur-valeur de savoir (régulateur simple ou régulateur complexe). Niveau institutionnel: le régulateur-forme de pouvoir (régulateur complexe); le régulateur-valeur de savoir (régulateur simple, régulateur complexe); le régulateur-forme de savoir (régulateur complexe). (D'après ceci, il n'y a pas de régulateur-valeur de pouvoir – ni

⁸ Cf. le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, O. Ducrot et T. Todorov, Le Seuil, 1972.

au niveau culturel, ni au niveau institutionnel. Il n'y a pas non plus, au niveau culturel, de régulateur-forme de pouvoir.)

*

LE MORAL DU LANGAGE

En tant que la *formulation* du corps organique propre – corps du besoin –, le langage (comme système) découle d'une nécessité de communication – double nécessité: concernant le penser et le faire – entre les sujets humains (qui doivent communiquer entre eux pour conserver leur corps propre). Le langage, en ce sens, vaut comme médiation entre sujets. Certes, dans le même temps, il intervient, de manière à se déconstituer du point de vue systématique, dans la constitution du désir, mais il ne faut pas perdre de vue cet aspect *nécessaire*, lié au besoin (du corps propre), du langage.

...Le langage, à lui seul, ne peut *établir* la communication; aussitôt, il faut l'institutionnel. L'institutionnel, comme le langage, ne sert qu'une seule perspective: celle du corps propre qui a à se conserver. À cela, le langage ne peut suffire. Il est condition première, mais il ne sert à rien sans l'institutionnel. Langage et institutionnel sont en ce sens inséparables. Dès le langage, il faut l'institutionnel. Il n'y a pas de langage séparé de l'institutionnel... Or, on a vu qu'en quelque sorte *les régulateurs institutionnels habitent le langage* – étant faits des mots du langage et, en tant que *régulateurs-langage*, mouvant, à travers la circulation permanente du langage, les pensées et les actions des sujets.

DEUX NOTES

1 – Question de la référence à l'institutionnel des régulateurs-valeurs de savoir institutionnels.

Se réfèrent-ils toujours, uniquement, comme les régulateurs-formes, à des régulateurs-formes de pouvoir d'un autre degré que sont les régulateurs qui "définissent" les institutions?

Ou bien, ne pourraient-ils pas se référer, "aussi", à d'autres régulateurs-valeurs de savoir – d'"institution" –, soit: les régulateurs-valeurs de l'*institution culturelle*, tels qu'ils sont, en tant que vulgarisés, "véhiculés" par les institutions de la famille, de l'école (et de la télévision, du journalisme – des médias – ...)? (Il faut noter que les médias, loin de se charger uniquement de vulgariser la culture, créent leur propre culture, ce qu'on peut désigner comme la culture populaire contemporaine.)

Il est permis de considérer la subordination, dont il a été question plus haut, des régulateurs institutionnels de savoir aux régulateurs institutionnels de pouvoir (cf. par. 21 et 24) comme une structuration générale indéfinie de référence du premier type de régulateurs au second type.

On peut, plus particulièrement, délimiter des cas concrets de référence. Celle, donc, à un régulateur-forme de pouvoir "participant" à la "définition" d'une institution; la référence à un régulateur-valeur véhiculé par telle institution, en même temps ou non qu'à une *variante* de celui-ci véhiculé par une autre institution; à un régulateur-forme de pouvoir institutionnel (cf. Note 2).

(La *référence-à*, peut être ici considérée comme l'équivalent de *reproduction-de*, ou bien encore de *traduction-de*.)

2 – À propos de la "culture commune" (ou "sous-culture", cf. par. 22), du *discours* des régulateurs-valeurs de savoir institutionnels.

Question: est-ce que les "clichés" ou "stéréotypes" peuvent être

considérés comme des régulateurs-valeurs de savoir institutionnels?

Proposition (en guise de réponse): “clichés” ou “stéréotypes” en tant que régulateurs-valeurs de savoir institutionnels (étant des régulateurs complexes).

Cas de la *reprise (redite)* dans la pensée (le discours) d’un régulateur-forme de pouvoir institutionnel, “sous forme” d’un autre énoncé de type “moralisant” (par exemple: *c’est bien de* sourire-en-telle-circonstance).

Le “cliché”, alors, en tant *traduction* déterminée (en régulateur-valeur de savoir institutionnel complexe) d’un régulateur-forme de pouvoir institutionnel; ou bien, ailleurs, en tant que *reproduction* (toujours en régulateur-valeur de savoir institutionnel complexe) d’un régulateur-valeur de savoir “d’institution” (c’est-à-dire en tant qu’un régulateur qui se réfère à un régulateur “d’institution” – par exemple: Victor Hugo-grand poète). (En tant que le produit d’une vulgarisation, le régulateur-valeur de savoir “d’institution” n’est-il pas lui-même déjà une *traduction* – d’un régulateur-valeur de savoir culturel?) (N’existe-t-il pas aussi des “clichés” qui se réfèrent à des régulateurs-formes de pouvoir – de définition – ?)

SECTION III

LE MOI AVEC LE DÉSIR

État de vœu non fixé ou processus de vœu fixé –

“Action” du centre du vœu, ou sujet du vœu: moi illusoire.

Circuit: du moi vers l’autre, puis de l’autre vers moi. Chaque retour à moi: réalisation illusoire (celle du moi); là où le retour manque: déception, échec.

Dans le processus, le sujet du vœu prend la place du sujet du fondement. (Est-il jamais seul, ce sujet du fondement?)

Toute rencontre serait en même temps rencontre pour le moi du désir (un surgissement du moi comme rencontre) – susceptible de déclencher un processus de vœu (cf. plus loin).

(Il y aurait d’autre part un délire du moi, une fiction, une narration du moi, infinie confusion sans savoir.)

N’y a-t-il pas de rencontre qui ne touche pas le moi du désir?

Rencontre: mouvement (de l’) autre, improprement corps, ni moi ni l’autre seuls.

Circuit: mouvement de l’un vers l’autre vers l’un, autre faussé, seulement frôlé de manière à ce que le “geste” retourne à son origine, son centre.

Rencontre: ni moi ni l’autre seuls *parce que* c’est moi dans ça que le choc touche, aussi.

*

Le moi, ça ne fait pas beaucoup rire! Gravité du moi! Courts textes, courts / transversaux. C'est quand le "bon" départ n'est pas "donné" que finalement ça déborde, prolifère.

Imaginez une réflexion sur le moi interrompue, détournée, falsifiée par un éclat de rire. Un rire qui ne porterait pas sur le moi, viendrait d'autre part (d'une lecture, par exemple).

"L'unité éthique, l'éthique des unités". Est-ce à garder?

Qui cause sur le moi?

Ça cause à partir de la région du moi.

La question du moi / la question éthique. La question de cet ensemble.

– – lecture à interrompre dès lors pour plonger dans le moi (en attendant la mise en œuvre de sa fiction).

*

Région du moi dans l'espace du désir où sont (aussi) des signes (à valeur corporelle) gravés par l'expérience d'"un" corps.

Ce corps, pris "progressivement" dans le lien de structure (biologique, linguistique, familial).

(*L'enfant inconscient* serait-il celui – cela – que figure l'espace du désir?)

La région du moi au sein de l'espace du désir serait celle que forment les signes des expériences les plus intenses. Les signes des expériences les plus intenses du corps dans son devenir d'enfance constitueraient, donc, la région inconsciente du moi, particulière à ce corps, dès lors, et non à un autre.

La particularité (ou singularité) de la région du moi, provenant de la particularité des expériences les plus intenses du corps en devenir d'enfance, serait limitée par le lien de structure unique valant pour chaque corps en devenir d'enfance.

L'hypothèse pourrait être ici que la région du moi dans l'espace du désir est "influyente" dans cet espace. Son "influence" s'y étendrait un peu partout – ouvrant cet espace, justement, en entier, à l'événement?

(L'avènement de ce que ce que l'on nomme ici – un peu trop audacieusement sans doute – "région du moi dans l'espace du désir" n'est pas l'avènement du moi. Le moi en tant que tel n'est pas. Il n'est pas davantage le centre imaginaire, "subjectif" qui "veut avoir". Celui-ci, justement, veut (avoir) le moi, dans le processus de vœu fixé – en vain. Ce centre "subjectif", ou sujet du vœu, est une effectivité. Que nous le désignons ici comme "moi illusoire" ne doit pas faire oublier son caractère d'effectivité, sa potentialité d'action réelle.)

*

Le "noyau de culpabilité / accusation": comment se forme-t-il, "où" réside-t-il, etc?

Qui est le coupable?

Qui écoute (la "voix qui accuse")?

Qui accuse?

*

Les sentiments du moi. (Sentiments au nom du moi.) Stéréotypes du sujet du vœu (processus de vœu fixé, états de vœu hors processus fixé).

Le centre, sujet du vœu – quelque chose d'établi?
 A-t-il une fonction hors du processus de vœu fixé?
 Est-ce lui qui est en jeu dans les "sentiments du moi"?
 Le moi (illusoire), sujet du vœu, aussi quelque chose qui est touché...
 Les stréréotypes du moi seraient généraux / particuliers.
 Ils posséderaient quelque chose de la région du moi dans le désir
 (second narcissisme – après le premier, celui de désir).

*

Régulateurs de la médiation.

Faut-il parler de "régulateurs du vœu"?

– Régulateurs du vœu négatifs (tristesse, haine, jalousie... ?) –
 processus de vœu fixé ou état de vœu hors processus fixé (état de vœu
 négatif).

– Régulateurs du vœu positifs – processus de vœu fixé ou état de
 vœu hors processus fixé (état de vœu positif-restreint).

Non seulement le premier, mais aussi le second type de régulateurs
 serait tributaire d'une négativité essentielle.

Les deux types de régulateurs "voileraient" les états du "vœu positif"
 (en tant qu'états – de vœu – affirmatifs).

Toujours "moi" viendrait à la place du vœu positif.

(Rappels.

Le négatif de vœu est produit, par réaction, par le "niveau moral
 faible". Le négatif de vœu est condition du déclenchement d'un processus
 de vœu fixé.

Le vœu positif "traduit" par la force du niveau moral: joie neutre, ou
 impersonnelle, et pourtant vivable, semble-t-il.

Rencontre et joie impersonnelle du vœu positif se confondent.

Le niveau moral faible produit la négativité – de vœu –, laquelle est

ce qui est susceptible de déclencher le "travail" du vœu.

Le niveau moral faible se situe dans la perspective réactive du corps
 propre.)

*

"Au-delà" des niveaux de désir, de pensée, et celui du "fondement
 second": le niveau moral général, c'est-à-dire le niveau moral faible
et le niveau moral fort; ce qui se situe dans la directe perspective du
 corps – celle du corps propre pour le niveau moral faible, celle du corps
 "impropre" pour le niveau moral fort – ; où le niveau moral fort affirme
 ce qui va rencontrer (les niveaux de désir, de pensée) et rencontre *avec* –
 affirme la rencontre –, où le niveau moral faible la nie.

*

Le moral, le vœu "pur", serait premier. Moral du corps. Moral sans
 morale, force ou faiblesse. Vouloir la vie ou non (un non qui n'est pas du
 tout la mort, le non qui est un non faible). Vouloir / affirmer la vie est
 moral, affaire morale. Oui ou non, au début. Le corps propre veut dire,
 fait dire non – et ce non est vouloir-dire, pénible aventure!

La pénible aventure du vouloir-dire (non) du corps propre.
 (Nihilisme.)

Le niveau moral faible a ses régulateurs. Son (vouloir-dire) non à la
 vie ne supprime pas les états qui, "d'eux-mêmes", affirment la vie. Le vœu
 positif existe toujours, mais seulement en tant que "voilé", "travaillé" par
 des régulateurs de vœu établis.

*

Les “régulateurs du vœu”. Comment, par qui, établis?

Comment “fonctionnent”-ils? Comment s’installent-ils (chez un sujet donné – formant ce qu’on peut nommer “personnalité”, “caractère”)?

Leur rapport avec le narcissisme de désir?

Leur relation avec les régulateurs de la médiation?

Leur place dans le fondement?

Peut-on s’en débarrasser?

*

Sentiment du moi –

Processus de vœu fixé: (circuit:) début de manque – retour manqué ou retour pouvant être relativement “réussi”.

État de vœu hors processus fixé: début de manque – retour manqué (état de vœu négatif); début “avec retour réussi” – retour manqué (état de vœu positif-restreint).

*

Les “régulateurs du vœu” –

Cela n’a pas la fonction utilitaire des régulateurs de la médiation.

Cela ne répond pas à une nécessité intersubjective de besoin.

Cela n’est pas “corrompu” par les rapports de production.

*

Ce qu’il y a toujours: le vœu positif.

Et, dans la perspective du corps propre: le niveau moral faible.

Ces deux choses, et l’on a tout l’éventail des “sentiments du moi”, des positifs aux négatifs, tous réactifs.

Il y a toujours un processus ou un état de vœu.

Dans la perspective du corps propre, c’est toujours pour un moi qu’il y en a, dans un processus ou un état de vœu, il s’agit toujours d’un sentiment du moi, et toujours négatif ou positif (mais un positif relatif, restreint).

Formations du second narcissisme, les sentiments ou stéréotypes (“plaques”) du moi.

Comment de telles formations ont-elles pu se constituer?

Expliquer aussi la permanence du “moi du sentiment”, c’est-à-dire celle de ces formations.

Expliquer leur caractère “réactif”.

*

Le niveau moral faible –

Réagit au vœu positif, produit le négatif, “voile” le positif (sentiments du moi).

Est d’avant le moi.

Est le “contemporain” du désir, de la pensée...

*

– Vœu positif pur (effet de toute rencontre sans narcissisme second) *et, en même temps*, niveau moral faible (le fort *et* le faible), de manière à ce que dans cette “simultanéité” le niveau faible prime, et “souille” le vœu du niveau fort, en le “déguisant” en un sentiment du moi.

Vœu positif pur “contemporain” du désir, qu’est-ce à dire? La constitution de l’espace du désir (et celle, par conséquent, du moi inconscient) “contemporaine” du vœu positif pur. Ça se constitue par événements (qui se gravent), de façon à ce que l’une fois constitué soit cela qui recevra désormais les “chocs”, laquelle réception vaudra comme rencontre.

(Parenthèse: pour qu’il y ait gravure, inscription, il faut une surface – ou sol – pure; quelque chose, en somme, qui ait le pouvoir de capter l’événement et de le retenir, c’est-à-dire justement de lui permettre de se graver, quelque chose qui même au tout début se différencie de ce qui vient du dehors par choc événementiel, une sorte de “moi transcendantal”, pas tout à fait passif, qui reçoit cependant...)

Soit (au temps a-historique de la constitution de l’espace du désir) un choc événementiel ayant assez d’intensité pour “devoir” être inscrit dans l’espace du désir et qui s’y inscrit dès lors; *et*, au moment de l’avènement de ce choc et de son inscription, le vœu positif pur qui lui correspond; – ce choc ne s’inscrit-il pas encore dans un autre espace, celui du narcissisme second (s’y inscrivant en “sentiments du moi positifs ou négatifs”, lesquels sont donc des signes), ne pouvant s’y inscrire qu’en tant que son vœu positif est “détourné” par le point de vue du niveau moral faible, niveau qui déjà est en (ré-)action.

*

Formation du moi pour qu’il y ait du moi, sans d’autre raison que ce moi des sentiments, “voulu” par le niveau moral faible, voulu

“inutilement” (ce n’est pas comme les régulateurs de la médiation, eux aussi pourtant dans la perspective du corps propre), voulu par “vouloir-dire” ...

*

Dans le “sentiment du moi” qui correspond à l’état de vœu – en processus ou hors processus – négatif ou positif-restreint, il y a “référence” au désir (“ancien”), mais il n’y a pas actualité du désir.

Signes ou groupements de signes du narcissisme second, les sentiments du moi qui valent à un moment donné sont ceux qui sont “appropriés” à la situation (la place) actuelle du sujet général (cf. plus loin).

*

L’autre du moi, c’est l’objet du vœu, soit tout objectif que vise – d’une manière non-réaliste – le moi comme sujet ou centre du vœu, de se viser soi-même.

Introduire une “morale” par là, n’est-ce pas une entreprise par avance condamnée?

(L’autre du désir, “son” objet; l’autre – objet – de la pensée; c’est autre chose!)

*

Équivalence de l'“imaginaire”: l'objet (l'objectif) du vœu équivaut au retour idéal à moi (réalisation du moi).

Les différents objets du vœu sont équivalents à la réalisation du moi (sont autant de formes d'une même réalisation).

Le début de retour “réussi” (dans l'état de vœu positif-restreint) n'empêche pas que le circuit ait lieu: l'objet (l'objectif) du vœu n'y est pas atteint, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de réalisation véritable du moi (il n'y en a qu'une illusoire) – il est toujours à atteindre; le début de retour “réussi” n'est qu'une forme atténuée du début de manque.

*

Sentiments du moi (négatifs et positifs) et culpabilité.

Le moi blessé (dans la situation de retour – à moi – manqué dans le trajet de moi à moi en passant par l'autre), le moi qui ne parvient pas à être (à réaliser) le moi qu'il lui faut être (vœu du moi – vœu de Moi: alors intervient la culpabilité, en tant qu'un nouveau sentiment du moi. Le moi, au nom d'un modèle idéal de réalisation, le Sur-moi, “s'accuse”, et “s'accusant”, “se juge”, “se condamne”, “devient le coupable”. La culpabilité n'est pas un sentiment du moi comme les autres. L'objectif du moi y est de se condamner et il n'équivaut pas à une réalisation du moi. Toujours l'objectif est atteint; quant au retour à moi, il est nécessairement manqué. Ce circuit a tendance à se répéter.

On peut dire que la culpabilité, en tant qu'un sentiment du moi qui toujours succède à un sentiment du moi, le “remplace”, comble en quelque sorte le vide sur lequel celui-ci débouche, quoique ne faisant que varier la souffrance et même l'augmentant, c'est-à-dire n'ayant pas une fonction “économique”, on peut dire que la culpabilité, donc, “satisfait” le moi. Il faut expliciter cette “succession”, ce “remplacement”, pour déterminer d'une manière précise la fonction de la culpabilité et la

“satisfaction” qu'elle peut donner au moi (que par ailleurs elle fait tant souffrir).

La culpabilité est une espèce de “suite logique” d'un sentiment du moi d'une certaine “intensité”.

(Dans le processus de vœu fixé de l'amour, la culpabilité suit un retour manqué – pour constituer avec celui-ci un pôle négatif dans le processus. Pour le rapport dans l'amour de la culpabilité avec le ressentiment, cf. plus loin.)

*

Issus par détournement du vœu positif des rencontres par lesquelles l'espace du désir s'est constitué, les sentiments du moi, fixés en signes dans l'espace du narcissisme second, valent dans et selon n'importe quelle rencontre ou choc (tant que le niveau moral faible domine).

*

(Digression.)

Une structure en miroir.

Un en face c'est toujours trop.

Il faut plusieurs, et pas en face, à côté, sans grand effet.

Le moi idéal se cherche au miroir. Le moi se cherche, cherche le moi idéal. Préparatipn du moi – recherche – au miroir. Perte-de-temps.

En face c'est moi, et c'est là une condition de la recherche d'idéal. En face ce n'est que moi, ce n'est pas grand-chose, c'est à côté de la question, si l'on peut dire.

Qui pourrait “décider” si c'est “obtenu” ou non, le moi idéal?

– Un autre miroir, le miroir du miroir, de celui qui ne “reflétait” que le simple moi du début.

Il y a un voir, assurément, du moi engagé comme sujet du vœu dans un sentiment et son circuit (moi-autre-moi), un voir de soi-même, non comme l’idéal à atteindre à la fin du circuit, mais comme le moi du “début”, le moi pauvre, “qui doit se préparer, se chercher”.

Il vaut mieux vivre sans miroir. Un miroir appelle toujours le second miroir, le miroir de la décision.

Miroir invisible. Celui qui “dira”: “tu as atteint ton but, il y a retour au moi après détour par l’autre (– moi du retour, qui est le moi idéal)”.

Il est évident qu’un miroir absent, invisible, ne peut, “réellement”, rien dire. L’attendre est perte de temps – “occupation” misérable du moi.

*

Le moi comme sujet du vœu, le moi des sentiments, le moi qui n’est pas sans sentiments, le pauvre, le simple moi – son unité?

Les sentiments du moi sont signes du narcissisme second. Il y a entre eux *unité d’espace*. Ce sont des signes qui se trouvent dans le même espace. Parallèlement, un espace unique des signes du désir s’est constitué.

(Que veut dire même espace? Quelle est l’unité du moi des sentiments?)

La “référence au désir” de ce moi est référence à l’autre espace unique – celui des signes du désir – qui s’est constitué dans le même temps (cependant plus tôt)...

*

Les deux questions. “Le” sentiment du moi, “un” signe – ces “singuliers” ne sont-ils pas trompeurs? Et la question, liée à la première, de la permanence du moi du sentiment. Il serait faux de présenter celle-ci simplement comme une succession de signes un par un. Plusieurs pourraient valoir en même temps – d’une manière vague et “inconséquente” – dans des intensités faibles, et ce ne serait que dans les fortes qu’il y aurait la domination d’un seul signe ou sentiment.

– Comme machine, ce moi du sentiment, machine à multiple fonctionnement de circuits du moi; s’il n’y a pas domination d’un circuit (celui d’un “sentiment”), état de “désordre”, manque de vision – alors, dans nul circuit il n’y a de miroir qui montre le moi au moi de manière à déterminer l’appel à l’autre miroir.

*

Imaginer un rapport (le “rapport éthique”) où l’autre n’est pas un objet de vœu (ni de désir, ni de pensée) – quel est l’autre dans le besoin?

– “Niveau intersubjectif de besoin”, de nouveau.

– La “charge” éthique n’est pas un “sentiment du moi”.

– Niveau de besoin: rapport de sujet à sujet, *parce que* rapport de sujet à objet (de besoin).

– L’autre dans le besoin: un objet, un sujet; un sujet car un objet. (Priorité de l’objet.) Objet, pas de vœu, de besoin; sujet non plus, pas objet de vœu (l’autre-sujet du rapport éthique?); autre de qui? – pas du centre du vœu...

*

“Devoir par écrit”.

Le rapport intersubjectif dans le niveau de besoin: rapport d'intérêt (le sujet du besoin considère l'autre – le respecte – dans son propre intérêt; cette considération, ce respect, etc., de l'autre, que l'on pourrait nommer “pragmatique” – est-ce à cela que se limite l'éthique?).

Le besoin d'un seul (corps propre) ne sera “bien” satisfait que s'il est pris en charge, étant en même temps le besoin de plusieurs (autres corps propres), par une communauté et ses institutions.

La régulation morale – en tant que l'ensemble des lois et des prescriptions sociales qui s'y accordent, et auquel sont censés se conformer par obéissance ou “incorporation” les sujets humains d'une société donnée – est une nécessité du niveau de besoin, c'est une régulation institutionnelle.

Or, les rapports de production intervenant dans toute sorte de régulation institutionnelle, la régulation morale en porte l'empreinte: elle s'établit sur les rapports de production inégaux (les légitimant de fait), ne jugeant pas les principes de ces rapports. La régulation morale est ainsi “faussée” par les rapports de production, en tant que ces rapports font qu'elle ne peut les juger, alors qu'ils sont, comme la source de l'inégalité, ce qui doit en premier être jugé.

L'“égalité légale” est une fausse égalité, tant que les rapports de production sont source d'inégalité. Elle est égalité abstraite, établie sur une inégalité concrète: les lois sont les mêmes pour tous, tous sont égaux devant les lois, mais ce “tous” n'est pas constitué de membres économiquement-politiquement-idéologiquement égaux. (Les lois de la démocratie bourgeoise “punissent” davantage les exploités, les dominés, les pauvres que les membres des classes dominantes.)

Autrement dit, changer les régulateurs moraux ne se peut qu'en renversant ce sur quoi ils reposent: c'est-à-dire les rapports de production existants.

La révolution – en tant que perspective institutionnelle – est œuvre éthique, dans la mesure où elle “juge” (et condamne) les rapports de

production existants (et le pouvoir qui en est le garant) comme la source de l'inégalité.

*

Tout régulateur a quelque chose de “moral”: ce qu'il faut dire / faire, mais il n'est pas pour autant “régulateur moral”.

*

Intervention de la production dans la régulation morale (institutionnelle).

Et quel est le rôle du vœu? (Du ressentiment par exemple, c'est-à-dire de certains sentiments du moi négatifs déterminés, comme on le sait, par le niveau moral dit faible; peut-être faudrait-il poser la question de la sorte: quel est le rôle du niveau moral faible, en *éthique*? – Noter que je ne dis pas simplement ici: dans la régulation morale...)

*

– L'éthique se limite-t-elle donc à la considération “pragmatique” de l'autre dans le rapport intersubjectif de besoin?

– L'éthique, encore, se limite-t-elle à la “régulation morale” d'après laquelle l'autre est considéré, au niveau institutionnel?

*

*LE RESSENTIMENT**Culpabilité et ressentiment*

Le ressentiment est un sentiment du moi d'un type particulier qui, dans certaines conditions, succède "logiquement" à la culpabilité (qui elle-même vient après un sentiment du moi).

L'objectif du moi (blessé puis coupable) y est de condamner l'autre, "au nom" du Sur-moi avec lequel il s'identifie. L'objectif est atteint. Il équivaut à une réalisation relative du moi. Ainsi, le circuit du sentiment du moi qu'est le ressentiment se termine par un retour relativement réussi à moi (ce qui le distingue des autres sentiments du moi), non sans qu'un effet de culpabilité ne persiste.

(Dans le processus de vœu fixé de l'amour, la culpabilité peut coïncider avec le ressentiment, c'est-à-dire que les deux sentiments du moi en tant que deux circuits peuvent se manifester "en même temps". Alors, le retour – manqué – de la culpabilité, et le retour du ressentiment – relativement réussi – ont donc lieu "simultanément"...)

Le ressentiment "autonome"

Il existe un mode particulier de ressentiment qui est le ressentiment "autonome": celui-ci ne suit pas une culpabilité actuelle mais intervient sous des formes déterminées dans la place du pouvoir. Sa fonction semble être celle de "venger", en quelque sorte, la généralité des culpabilités passées. Ses formes déterminées sont: d'une part, l'établissement de la loi – auquel correspond (ou manque de correspondre), comme on le verra plus tard, le processus de compréhension – , il s'agit ici d'un ressentiment "potentiel"; d'autre part, l'application de la loi – à laquelle correspond l'enseignement. Nous considérerons ici le cas de la justice.

Ressentiment et justice

Quel est donc le rôle ou l'intervention du moi du sentiment – déterminé par le niveau moral faible – dans la régulation morale institutionnelle (en tant que la loi) et dans son application?

Le ressentiment "se concrétise" dans le fait de la justice (en tant que le loi et son application).

Le niveau moral faible détermine (en même que les rapports de production, comme on l'a vu) la justice.

La nécessité institutionnelle pragmatique d'instaurer une justice est donc aussi réalisée d'une manière "pervers" en tant que c'est le ressentiment qui détermine cette justice. On pourrait même considérer proprement celle-ci comme une forme prise par le ressentiment.

C'est d'abord le ressentiment du législateur qui se manifeste dans et par l'établissement de la loi. C'est un ressentiment "potentiel": son "actualisation", assurée, est à venir. L'objectif du moi y est la condamnation "par avance" de l'autre, et il est atteint.

C'est ensuite le ressentiment du juge (ainsi que celui des autres agents de la justice) qui se manifeste dans et par l'exercice de la loi. Le modèle idéal de réalisation du moi au nom duquel le moi se condamne dans la culpabilité et avec lequel il s'identifie lorsqu'il condamne l'autre dans le ressentiment "courant" coïncide, pour le moi qui se trouve dans la place du pouvoir, c'est-à-dire qui est susceptible de juger, avec la Loi; dès lors, le moi juge l'autre au nom de cette Loi comme au nom du Sur-moi. (Dans l'application de la loi, l'objectif du moi, qui est de condamner l'autre, est toujours atteint, dans la mesure où il y aura toujours un cas "jugé" qui s'y prêtera.)

*

Y aurait-il une éthique sans régulateur, post-révolutionnaire peut-être, ou bien ne se rapportant pas du tout à la révolution comme perspective institutionnelle, ne s’y rapportant, en quelque sorte, que dans son “idée” ou sa “pensée”, plutôt? Éthique qui aurait toujours été, elle aussi; parallèle à “l’éthique institutionnelle”; “infectée”, pourtant, elle aussi, par le moi du sentiment...?

Quels pourraient bien être les termes en rapport dans ce que nous avons nommé: une éthique sans régulateur?

Je suis déjà l’autre, et pas son moi, et l’autre qui n’est jamais moi.

Nous sommes tous des autres.

Dans quel rapport le sommes-nous? – Dans le rapport de désir, certes, on l’a déjà vu, mais pas seulement.

Pressentiment qu’il n’y a pas de moi véritable – pour personne. Dans nul rapport (quel que soit le niveau où se situe ce rapport) il n’y a véritablement de moi.

Communauté des autres, communauté altérée.

Que tous deux soyons des autres, et pas les mêmes autres, autres autres: voilà un pressentiment, un savoir secret, qui déterminerait entre nous une éthique secrète... – la reconnaissance de l’autre, de tous les autres (sans qu’il y ait de moi, sans non plus qu’ils constituent une unité, une communauté unifiée). Éthique de déraison, éthique sans raison, dans laquelle le bien de l’autre est voulu pour la folle ou mauvaise raison qu’il n’y a pas de moi et que nous sommes tous des autres.

...À quel niveau, cette éthique? À tous les niveaux à la fois, et d’une unique façon. Éthique qu’aucune culture ne peut “comprendre”, éthique “secrète”, non-dite, non-“vue”, éthique sauvage, scandaleuse, provenant, semble-t-il, du simple fait d’être (d’être un homme).

C’est comme s’il n’y avait pas de temps pour la dire...

Éthique à jamais perdue.

Et pourtant elle est force révolutionnaire. Il faut bâtir (détruire et

bâtir) pour l’autre (dont on veut le bien), ordonne-t-elle, cependant muette ou silencieuse, “poussant” sans parole la démarche révolutionnaire.

(Et c’est comme si celle-ci était “poussée” du dehors – du dehors arrière vers le dehors avant.)

*

Y compris (moi).

(Moi, un dedans, comprendre.)

Je viens de *lire*.

(Rapport à la lecture de toute compréhension.)

“Pourquoi (suis-je) moi?” – La vieille question du moi; – et qui est-ce qui la pose?

Ici l’“enserrement”, l’encerclement du moi.

(Qu’une “façon de parler” produise son savoir éphémère.)

(S’) il n’y a rien à comprendre. “Contre” le comprendre.

Comprendre, suite, sentiment du moi, vision, plaisir, jouissance.

Comprendre, dont la provenance est notre expérience du texte, la lecture.

Comprendre un texte; comprendre *par* texte (le devoir par écrit).

Texte-modèle.

Parvenir à la “vision” (imaginaire) du texte qu’on lit comme si on était obligé de le comprendre; parvenir à la compréhension (en tant qu’aboutissement) dans ce qu’on dit, écrit...

Comprendre, c'est apaiser (et par là finir) la question – jusqu'à un certain degré.

Le texte qui est question, en tant que quelque chose qui est à comprendre.

Le texte, une question, pour moi. La compréhension, aussi, processus de vœu fixé.

Le texte dont "se charge" le niveau moral faible.

Se débarrasser de la dictature du texte n'est pas en finir avec l'écriture (ni avec la lecture). Seulement, cela requiert d'autres pratiques de l'écriture et de la lecture.

"Il n'y a rien à comprendre".

*

RESSENTIMENT, COMPRÉHENSION, ENSEIGNEMENT

L'enseignement est une forme déterminée du "ressentiment autonome". Il correspond à l'application de la loi. L'objectif du moi y est l'imposition à l'autre de ce que – lui, le moi – a compris (en tant que suite), il est équivalent à la condamnation de l'autre; il est toujours atteint (dans la mesure où il y aura toujours un cas qui s'y prêtera). Le Moi-modèle y coïncide avec un savoir déterminé.

Le "processus de compréhension" est aussi une forme déterminée du "ressentiment autonome". L'objectif du moi y est celui de comprendre. Celui-ci atteint, le compris s'impose "par anticipation" à l'autre (c'est-à-dire le condamne "par anticipation"). Or, le "processus de compréhension" est le seul type de ressentiment où l'objectif peut ne pas être atteint: on peut, en effet, ne pas comprendre. Mais nous verrons ceci plus loin. Donc, le "processus de compréhension" en tant que le moi y

atteint son objectif correspond à l'établissement de la loi: de la sorte, il y est aussi question de l'occupation d'une place de pouvoir, ainsi que d'une identification avec le Moi-modèle. C'est un ressentiment "potentiel". (Ressentiment "potentiel": on a le pouvoir d'avoir le pouvoir.)

L'"écriture de connaissance" est un vouloir-dire qui est un vouloir-comprendre pouvant échouer ou non. (Suite du dire et suite du comprendre y sont unis.)

La lecture est aussi un vouloir-comprendre (pouvant échouer ou non).

L'enseignement est un vouloir-se-faire comprendre (qui jamais n'échoue tant que durant le temps où l'on enseigne ce qu'on a compris, on re-comprend ce qui était à comprendre).

La suite de la compréhension n'est pas seulement la suite de l'écriture: elle est aussi celle de la lecture et celle de l'enseignement reçu où elle "s' imagine" dans la pensée du lecteur et de l'étudiant.

*

PROCESSUS DE VŒU FIXÉ D'ÉCRITURE ET RESSENTIMENT

Il faut d'abord distinguer ici deux types de culpabilité. Celle qui dans le processus de vœu fixé d'écriture suit un retour manqué et constitue avec celui-ci – comme dans l'amour – un pôle négatif. Et puis la généralité des culpabilités passées que le processus de compréhension du processus de vœu fixé d'écriture, en tant qu'une forme déterminée du ressentiment "autonome", "potentiel", a pour fonction de "venger". On a déjà dit que dans le processus de compréhension le moi peut ne pas atteindre son objectif qui est celui de comprendre. Il y a alors un retour à moi manqué. Et dans le processus de vœu fixé d'écriture, le

moment de ce retour manqué est celui qui, avec la culpabilité qu'il engendre, constitue un pôle négatif dans ce processus. Tandis que le moment du retour (relativement) réussi par lequel "se termine" la forme de ressentiment considérée (le processus de compréhension) y est celui qui constitue un pôle positif dans le processus. (Ceci est à questionner.)

(D'autre part, une question se pose: toute écriture qui est processus de vœu fixé "cherche-t-elle à comprendre"? L'"écriture de connaissance", oui, – mais l'"écriture de fiction"? Il ne le semble pas, mais il faut se garder de réponses hâtives.)

TROISIÈME PARTIE

/ Savoir penser, savoir désirer: enrayer le travail du vœu dans la pensée, dans le désir.

/ Rencontres qui font l'affaire de la structure du vœu, rencontres qui sont contre-rencontres.

/ Savoir que le *il y a* à penser (ou à désirer) est une situation de vœu. En ce sens, au moins, *il n'y a rien*.

Il (n'y) a – rien (comme situation de vœu).

Il n'y a rien. Coupure qui ne coupe plus, après-coupure, coupure sans référence. Ce qu'il y a, c'est le "maintenant" sans présent car sans passé (ni avenir votif), maintenant de l'avenir, étant le *déjà* du saut hors de la temporalité, destiné au retour.

Coupure qui ne coupe plus: coup pur.

Il n'y a rien: tout l'avoir, la propriété et le propre du "maintenant".

/ Savoir que l'avenir n'est pas l'avenir votif, l'avenir présenté par le vœu ou l'avenir (toujours représenté) à partir du présent d'une situation de vœu.

/ Oublier même le *tout va bien*.

/ La joie impossible: quand vous menacent l'arrestation, la torture, la mort, les "sales affaires".

L'inquiétude des "sales affaires", leur travail (mesures d'efficacité et contraintes morales).

Quand s'y superposent, pourtant, *des joies...* Alors, la situation dans laquelle la joie est impossible *commence de fuir* – vers des illusoirs directions de la beauté, vers demain, vers des écrits, des pensées, *des rencontres*, l'inconnu probablement beau.

/ L'impensable serait le coup mortel.

/ La souffrance qui précède la mort, la souffrance mortelle: elle est *du côté de la mort*, déjà elle est la mort. Empêcher qu'elle fracasse (fasse saigner et ressaigner) – comme elle tend à le faire – la vie telle qu'elle se vécu avant.

...Une mort (souffrance mortelle *et* mort), finalement, qui se contenterait d'interrompre la vie (pas le fil de la vie!), qui ne serait rien, en face de la vie, que cette seule coupure sans pensée, mort sans valeur, irréal, morte morte – venant surprendre et suspendre *une ou plusieurs joies* que le devenir vivant n'aurait pas manqué, tôt ou tard, de remplacer ou de replacer.

...Le malheureux vivant que vous tenez, tortionnaires, souffre *du côté de la mort*, sa vie étant autre part intacte dès qu'il ne la confond pas avec ce mal mortel que vous lui infligez.

La vie n'est la propriété que de celui qui l'a vécue, la vivra et la vit. Pas, avec celui qui va mourir, ou celui qui tue, de la mort elle-même.

/ Tendre à l'unité inconnue possible: mouvement de la fragmentation "véritable".

/ Résistance inconsciente. Partout toujours. C'est l'insaisissable.

/ Vouloir-oublier ne se peut. Ce serait *vouloir* rompre le fil.
On a déjà oublié, ou bien on n'oubliera jamais.

/ Morte morte, mon autre morte, au lieu de la morte malade, de la vie dans son histoire *terrassée* par la morte.

/ J'écris "Temps" avec une majuscule, puis je veux rendre minuscule le "T" et pour ce faire j'allonge sa barre verticale: cela fait une étrange croix!

/ Improvisant, nous venons au présent et le remplissons. Improvisant, il n'y a pas à attendre. Impatience qui improvise. Le point de départ est le maintenant, l'ici; le point d'arrivée est inconnu. Qui viendra, là j'arriverai. Et au départ, maintenant, ici, prendre l'instrument, l'outil. *L'instrument fut le travail*. Parole ou guitare comme *faits*. Puisqu'elles sont, pourquoi attendre? Inspiration déjà que de désirer prendre l'instrument pour s'en servir.

/ La question sonore de la musique profonde.

/ Chercher à introduire l'ancien comme le nouveau. Et pourquoi? Et pourquoi aussi "chercher"?

Mais, d'abord, cette injonction: pense la musique! Rien à chercher dans une telle pensée. Elle peut très bien, la musique, ne pas être "pensée" (j'entends: ... par un penseur). Cependant, la belle injonction gratuite de qui n'a plus rien à dire... Pensée de reconnaissance, non point de dette, non-pensée, jeux de l'écoute silencieuse, positions invisibles et sans conséquence.

La musique sans coupable.

Les pensées de l'ombre, du silence; les pensées qui n'ont pas à voir, à discourir – peut-être rien qu'à chuchoter leurs éphémères figures.

/ À partir de ce qui est fragmentation, construisez “votre” système. Puis, mourez, recommencez de mourir, mais sachez au moins vous méfier de la mort systématique, plus gratuite encore, s’il se peut, que vos éternels débuts dispersés...

Je ne défends pas l’innommable chaos, et je reconnais qu’il faut de la discipline dans la fuite révolutionnaire, et encore plus suis-je d’avis que la systématisation est moyen bien utile, voire incontournable à certain stade, mais il faut savoir (et voyez que je dis: savoir, ce qui ne facilite pas les choses!) garder intacte la place des débuts inconnus, oubliés et démunis...

/ Il n’y a rien à dire, il y a toujours à dire.

/ L’illusion, où faut-il bien encore qu’elle se cache?

Il y a parfois, au milieu du sommeil, une pensée qui le repousse: celle qui vient rappeler *la menace réelle* (un certain *réel* comme *menace*), et qui ramène la peur.

Puis, de nouveau, c’est le rêve.

Le réel qui condamne – qui est à oublier.

Le réel, coup sans trêve, position de défense impossible à tenir, donc de fuite; penser y est impossible.

Ce réel lui-même est impossible. Son irruption est équivoque. Il surgit dans le sommeil, la nuit, et parmi des rêves... Il n’est jamais qu’imaginaire, même dans sa dureté extrême qui provoque un passager réveil.

Le réel, coup sans trêve, est la mort, l’imagination sans appareil de la mort qui menace (la vie, la pensée aussi bien, l’empêchant déjà, l’ajournant sans cesse).

Accédant à une certaine intelligence (du penser), nous continuons toujours néanmoins avec l’illusion – il faut donc bien qu’elle change de “cachette”.

/ Finir. Première fois.

Finir à jamais dans l’avenir qui ne viendra jamais.

Débuter à jamais “maintenant” qui n’est jamais présent.

Ignorer ce qui s’est passé.

Parler de l’avenir, de ce qui *toujours peut* se passer.

Parler de tout – avec de belles ignorances.

Aujourd’hui, je parle de l’événement qui fait que je parle et qui, aussi, est ce que je parle.

/ *Digressions sur le son.*

1

D’où provient le mal sonore?

Les voix qui gênent – quoi?

Et les bruits qui font mal.

Pas dans des concerts – ceux qui perturbent un *faire* “solitaire”, semble-t-il. Le “se faire jouir”? Y a-t-il un jouir “neutre” du faire (par la pensée seulement?) se poursuivant dans et par son vœu de jouir dans une jouissance de paix “non-neutre”?

2

Le jouir dit “neutre”, réalisation *de fait*, réalisation réalisée.

3

Demande de *bonne musique*, vœu *de silence*.

4

(N’oublions pas que le mot “coup” est destiné au bruit.)

5

Le bruit qui perturbe provoque la déroute d’un faire de suite, solitaire.

6

Aveuglés devant le réel, sourds au mal sonore.

7

Poser la question musicale; susciter, en créant, la rencontre de la question sonore – cela ne saurait se confondre.

8

“...Mais près du plafond des cavités cachaient des petits hauts-parleurs. Et ces appareils étaient utilisés pour diffuser dans les salles des sons très violents, ou très aigus, ou des montages sonores destinés à ébranler la raison des détenus qui avaient passé plusieurs jours sans dormir, réveillés, chaque fois qu'ils semblaient, par un hurlement ou une paire de gifles.” (*Le Nouvel Observateur* du 2 septembre 1974, article de René Backmann sur la prison de Caxias au Portugal, lors de la dictature.)

9

(Cf. *Les Chants de Maldoror*, II, 8: “Quand une femme, à la voix de soprano, émet ses notes vibrantes et mélodieuses...”)

10

La question de ce par quoi toute question s'efface.

Mahler: “...C'est étrange – lorsque j'entends de la musique – même si c'est moi qui la dirige – j'entends des réponses tout à fait précises à toutes mes questions et tout est pour moi parfaitement clair et sûr. Ou plutôt, il me semble comprendre clairement que ce ne sont pas des questions du tout.” (Lettre du début 1909, citée par Bruno Walter, dans *Gustav Mahler*, Le Livre de poche, coll. Pluriel, 1979, p. 172.)

Le véritable lieu de la vérité. À partir duquel tous les autres sont démythifiés.

/ Le bouleversement.

Le bouleversement à venir.

Le bouleversement actuel.

(Et celui passé...?)

Les bruits menus de *plus tard* qui pourront emprunter la voix *juge* de la mort.

Bouleversement écarté de son choc, du choc qui le suscita, (à maintenir dans cet écart?), multiples mouvements “insignifiants”...

Or aussi “sont” multiples et *agitation* les bruits de la “terreur” d'un *plus tard* bouleversé, celui qui suit (?) la fin difficile à aborder.

L'insignifiance machinique des multiples mouvements du bouleversement.

(La paranoïa de la fin, ou fin paranoïaque, *rate* le plan le plan d'immanence insignifiant.)

(Savoir-être-précédé de l'*oubli* du bouleversement à venir?)

Le désir, sans vœu. La fin qui ne soit pas un vœu.

Il n'y a pas de passé bouleversé. Il n'y en a que re-passé. Ce n'est pas une répétition – car rien ne passe. Rien d'autre que *du* vœu.

Seulement, maintenir une place pour:

La dernière re-marque sur l'impossible amour.

Jouer à la dernière lucidité.

Simuler le temps qui arrête.

(Terminer un texte, un livre, une œuvre.)

(Le temps qui passe n'aurait-il pas à se simuler?)

La voix joyeuse de la vie, après, avant, dans l'immanence toujours.

Élargir, jouer, perdre, *faufiler* un choc, les chocs, en l'actuel bouleversé. Sans égard pour l'origine de la vérité.

Entre l'origine et la fin de la vérité, les mille agencements véridiques.

La *vie-juge* de la mort. (La vie, elle, n'est pas juge dans sa joie – pas même d'une mort qui ne saurait la contredire parce qu'elle (la mort) est la *vie-juge*, parce qu'elle ne saurait elle-même être la mort “réelle”, qui n'existe pas, qui n'existe qu'en tant que la torture, trace(s) du bourreau...)

/ Qu'est-ce que “l'oubli du signe de la question”?

/ Fuir, “contraire” de: suivre, poursuivre. Les deux courses: poursuite et fuite (“contre-suite”...). *Les uns poursuivent, les autres fuient.*

/ La fin transparente, le moment de la révélation des écrits demeurés secrets. “Venu est le temps de (nous) voir”.

/ L’oubli, continent décollé, agité, plein d’oublis, de trous propices à des mouvements de remords.

/ Je viens dans la position d’ignorance – je viens nulle part, et disant, j’invente le lieu de ma venue, je le *pose* – place pour d’autres départs ou place à oublier.

Si je viens, d’ailleurs, c’est que je n’étais nulle part.

/ Parler non gratuit, alors de vœu, quand on parle aussi *par* désir, alors cela fait mal.

Que parler, aussi, soit gratuit.

Que le désir s’oublie, pour désirer (sans vœu).

... Quand la malheureuse habitude (amoureuse) est détruite, soudain, en la parole qu’elle investit, par une *attaque* (geste) verbale, irraisonnée plus ou moins, hors de propos.

/ Exister pour je ne sais qui ni quoi, et venir pendant “ce” temps (Temps), énoncer “sa” position; partir? – déjà venir autre part.

Et on pourra tout dire là-dessus.

Exister en on ne sait qui (ni même quoi).

Exister devenir pour exister devenir en ignorant/inventant qui, quoi, où et quand.

/ Il y a dans tout passé des places, des “trous” pour le remords.

/ Sur des Personnes, des Auteurs, des Écrits, je ne saurais rien dire.

Là où “ça” vient, il n’y a de ces choses que des morceaux déplacés.

/ L’affirmation de la venue gratuite créatrice est-elle l’éthique, quant à la pensée?

/ L’éthique en tant que mode du rapport à l’Autre (mode de dépendance – cf. Sartre, derniers entretiens).

Je dé-pends de l’Autre que je sus-pends.

L’Autre, ce n’est pas Moi, ce n’est pas de Moi que je dépends si je dépends de l’Autre, c’est pour cela même que je puis le suspendre (dans ma “subjectivité”, ma “conscience”).

Dépendance pour Moi incompréhensible.

(En quoi *je* dépends de l’Autre...?)

La *justifier*, cette dépendance – la tâche éthique.

En quoi l’Autre ce n’est pas Moi, ce n’est pas un moi comme moi, mais un autre homme plus ou moins “connu” et toujours inconnu...

...Si l’Autre est question à laquelle je dois *fidélité* (une fidélité inexplicable, mais qui est exigence de mon rapport à lui).

L’exigence éthique, l’exigence d’exister, *aussi* – nulle part en moi, dans un *autre* espace – pour l’Autre, les autres, tel autre et tous avec lui.

Pour l’Autre en tant que l’Autre est ce qui toujours est menacé, pour lui venir en aide, dans son aliénation insupportable, non pas pour l’identifier à une quelconque notion unitaire, mais pour le faire toujours demeurer l’Autre, un Autre qui n’a de cesse de se libérer de tout ce qui l’exploite, l’identifie, l’opprime, etc..., et qui ne peut le faire tout seul, ni n’importe comment, qui ne peut le faire qu’avec d’autres, parmi lesquels moi aussi, ensemble, toujours autres: l’exister-pour-l’Autre est un faire pour et avec lui, et toujours au-delà de moi-même, des moi-même, pour (et avec!) la liberté sans fin.

/ La révolution infinie, nécessité de la *vouloir* d’une manière impie, d’un vouloir hors-suite, sans rapport imaginaire avec le voulu, vouloir de

“rien” finalement, ou du seul mouvement révolutionnaire (qui ne saurait se limiter à quelque forme préconçue, fût-elle l’idéal).

Et il faut avec cela que ce vouloir *agisse*, qu’il se détermine pratiquement en déterminant ses objectifs pratiques.

Le vouloir *nécessaire* de la révolution. Y adhérer et s’y maintenir. Accomplir les actes qu’il faut accomplir.

La révolution infinie, le devenir révolutionnaire, *pour eux-mêmes* – cela constitue le second motif (de *movere*, mouvoir) éthique.

L’Autre *homme*, l’Autre *devenir* – sont-ce “réellement” deux choses différentes?

... *Pour l’Autre* – et cela ne peut provenir de moi, non plus.

... *Pour l’Autre, homme, devenir, inséparablement liés dans leur ligne de fuite.*

Sans raison qui soit mienne, sans explication égoïste, mais nécessairement cependant, et sans faillir, sans faiblir (comment le pourrais-je puisque ne provenant pas de moi, *cela* ne me concerne pas?). Mais comment “cela se fait-il”, et qui en est capable?

Celui qui a acquis la certitude de ne *rien* posséder d’*autre*, justement, en lui (mais toujours en dehors de lui-même en tant que moi) que le *devenir*, que les *autres* (devenir/autres) – rien du tout, dépouillement extrême, duquel naît cependant le mouvement créateur vers l’Autre, de l’Autre: celui de la grande fidélité, sans personne, sans objet, avec des hommes, avec des objectifs, dans l’actualité du combat révolutionnaire.

/ Chaque pensée, d’abîme à sommet, se *passant*.

/ Une fin d’illusion, fin elle-même illusoire mais, semble-t-il, nécessaire, devant être provisoirement “réussie” ou réalisée, pour pouvoir gagner une attente sans torture, une longue attente sans réalisation, attente de la rencontre future introuvable, qui n’est pas à trouver, dont la venue n’a pas de rapport à la situation (présente) d’une pensée tant bien que mal suivie.

/ L’illusoire, l’élan d’amour toujours si naïf..

/ Nous finirons *en venir*. Comme nous avons commencé.

/ La prostration. Ne pas *charger* de son poids la pensée, l’écriture. Il ne faut pas qu’elle les concerne. Ni même rien ni personne.

L’abattement, le mauvais passage. Il est *fini*. Il ne faut pas qu’il soit *sujet*. Effet de vœu sans raison; qui n’est pas à raisonner. Il a fallu que nous ayons parlé. Que cela ait échoué, et seulement parce qu’il le fallait, parce qu’il ne peut en être autrement dès qu’on parle et qu’on suit sa parole (dès qu’on pense, dès qu’on agit).

/ *Débuts pour “Antécédence II”.*

J’ai quelque idée de ce que je fais.

Ce que je fais paraît ambitieux.

L’approche sans pré-connaissance.

Je ne sais pas ce que je fais. Je fais, tout en ne sachant pas ce que je fais, c’est par événement que je fais.

Et avec cela, je ne sais pas non plus ce que j’ai fait.

Or, quelque idée...

Plutôt un collage qu’une “réunion” de fragments, peut-être, par exemple.

... Réponse totale en collage...

Dans le collage on ne sait pas par où ça commence, et dans quel ordre “lire”, et puis on regarde un peu n’importe comment, par désir, “comme” il a fallu que cela arrive.

Retenir: “comme” il a fallu que cela arrive.

Connaissance en action sans pré-connaissance, sans post-connaissance (sans reste où il faille retourner).

“Je fais n’importe quoi, cela peut se lire n’importe comment et par n’importe qui”.

C'est ce qu'on a jeté qui retournera, et non soi-même à ce qui fut jeté.

Marchandage et machination du gratuit.

– Pouvoir-durer du philosophique. – Pouvoir-stopper du “pseudo-philosophique”.

– Devoir-lire du premier. – Pouvoir-se dé-lire du second.

Il n'y a plus de connaissance du *suivant* (passé/présent/à venir). Il n'y a plus connaissance *en suivant*.

Ce qui m'arrive est (ici) ce que je fais. Ce par quoi je connais: ce avec quoi je m'arrête de connaître lorsque cela s'arrête; ce “comme” quoi retourne ce que j'avais fait.

Ce que j'ai déjà fait, je ne peux pas encore le montrer; je ne sais plus pourquoi je pense (comme si je l'avais jamais su!)...

“L'ambition”.

/ (Hypothèse de la structure.)

“Je n'ai jamais rencontré mon Père (*ma famille*)”.

Interdit: de les rencontrer.

– Lien de structure (sans rencontre: dans la famille) *projeté* (par réaction) sur la rencontre?

Lien de structure: ce qui ne se rencontre pas, le lien durable; ce qui vient par rencontre, par une autre rencontre s'en va; ce qui est lien de structure “dure”.

Dialectique du corps: dialectique du désir et du besoin. Le corps n'est pas le seul corps propre, c'est *aussi* l’“improprement corps” du désir. Le désir – dans une mesure qui reste à préciser – et le besoin reposent tous deux sur des liens de structure. On peut dire qu’“en premier”, pour le désir, le lien de structure est la famille, et pour le besoin, le lien économique. Il faut ajouter “pour les deux” le lien biologique et le lien de langage.

/ L’“improprement corps”

1

Corps en jeu.

L'impensable du corps (– l'impropre?).

La situation de l’“improprement corps” (du désir) dans le corps.
Son *devenir*.

Le nouveau plan, les anciennes dévastations.

La pragmatique de la rencontre, l'orientation nouvelle. – Mais, alors, la dévastation *inscrite*?

La trace, le corps, la pensée, l'impropre.

Quelle inscription, des rencontres?

La rencontre qui arrive au désir est-elle oubli?

Ce qui s'inscrit de rencontre – n'est-ce que pour le corps propre, les instances de la formulation de celui-ci?

Le corps propre, une mémoire, une suite.

L'impropre un oubli sur *fond* de mémoire fantasmatique.

L’“improprement corps” a son fondement: l'originaire fantasmatique.

Le “lien fantasmatique”, “expression” d'un lien de structure?

Ce qui *s'est déjà inscrit* et ce qui *s'inscrit*, deux choses différentes.

2

Le désir du corps de l'autre.

L'“improprement corps” et le corps de l'autre.

Que veux-je –et qui veut – du corps de l'autre?

L'“improprement corps” est effet de désir, dans sa passivité-activité, sa pragmatique, son “désirer-(toujours) à-partir”, et il a rapport au corps de l'autre, à un corps autre. L'effet de désir est relation, est en relation. Avec un corps. Il y a désir à partir du corps de l'autre. La rencontre pour le désir est rencontre avec un corps. Lequel “fantasmatiquement” *signifie* quelque chose – et cela en premier pour le fondement de l'“improprement corps”, et non pour le corps propre. Il n'y pas alors, dans le désir, relation entre mon propre corps et un corps autre, mais entre quelque chose qui n'est pas mon corps propre et quelque autre corps encore. Ce n'est pas l'autre de mon corps que “je désire”. Et ce n'est pas moi-même qui désire. Ni moi-même, ni l'autre. L'“improprement corps” du désir n'est pas localisable dans une identité, ni dans une non-identité.

3

La relation de corps dans le désir.

“Entre” les corps, un espace intervallaire, “incertain” (dans le doute), par quoi il y a jeu de transgression – interposition d'abîme entre les corps, non pas comme intermédiaire, distance d'approche à conquérir, mais comme différence irréductible – d'où proviennent désir et jouissance.

4

Qu'est-ce qui est désiré dans le corps de l'autre?

Le désir (de) jouir.

Le désir veut jouir de lui-même.

Le désir, non comme volonté de s'approprier, mais comme jouissance de rencontre.

(Y a-t-il jamais volonté de s'approprier?)

La jouissance comme état de rencontre.

Le désir est le désir qui davantage veut jouir, c'est-à-dire plus intensément rencontrer, désirer.

5

Espace de doute entre les corps du désir.

Quel doute?

La certitude du corps propre – à supposer qu'il y en ait une, et qu'il y en ait un! – n'est plus. L'incertitude n'y est cependant pas *manque*. C'est une incertitude positive, de création, de devenir-corps. L'*improprement* “doute” sans souffrance, par mobilité, par déplacement continu.

“Je tends vers ce qui sera scandaleux, rencontre; – je-vais-crée.”

Un certain savoir de l'effet ignoré, savoir qu'il y aura effet ignoré, savoir par avance, ici encore, mais ce n'est pas de suite qu'il s'agit. Ce savoir est une jouissance de crainte – qui pourrait craindre, à ce stade, et quoi? – , jeu de transgression. Il faut en passer par là, par cet espace-là, car c'est là que tout se passe, sans son interposition il n'y aurait pas ce qu'on nomme relation de corps dans le désir, il y aurait pure collision!

6

La jouissance n'est pas un niveau de signifiante, elle est *effet* de ce qui arrive pour le désir. Il n'y a pas d'événement, en ce sens, *pour* la jouissance.

Or l'*effet* se situe au niveau de signifiante de la rencontre *valant* pour le désir – on peut dès lors le qualifier d'*inconscient*.

– La jouissance inconsciente de la rencontre pour le désir.

(Séparer jouissance inconsciente et satisfaction, etc. – toujours illusoire, et relative au processus du vœu.)

La jouissance est jouissance de corps. Elle a lieu, plus précisément, dans l'espace intervallaire "entre" les corps de la relation de corps dans le désir. C'est l'"improprement corps" qui jouit, ce n'est pas mon corps propre, ce n'est pas moi. C'est le désir qui jouit (jouissance de rencontre).

"Improprement corps qui jouit", "corps qui improprement jouit".

La jouissance du désir est scandale.

Il y a (tentative d') accaparement, par le niveau de la formulation fondamentale, de cette jouissance qui n'est pas "ma" jouissance.

Supplément: "je jouis".

Si c'est "moi qui jouis", il n'y a déjà plus jouissance.

C'est comme: "moi je désire", supplément et réaction à l'événement pour le désir, qui détermine le processus du vœu.

"C'est moi qui désire / qui jouis".

/ "Comme si de rien n'était".

Je fais – comme si de rien n'était. Comme s'il s'était passé quelque chose, comme si c'était nouveau.

Je fais – il se passe quelque chose, la pensée est neuve une seule fois, cette unique fois. Alors qu'il y a le passé, le mien, celui des autres, qui ne devrait pas m'indifférer... Je le sais, mais je fais "comme si de rien n'était", tricherie, séparation, dédoublement. Il n'y a pas d'oubli absolu. L'événement est oublié – mais pas absolu. Il y a la conscience indifférente d'un certain environnement de *passé*, d'un cercle de la "référence nécessaire" dans lequel je me trouve. L'indifférence non plus ne saurait être absolue! Le "cercle de référence" se met bientôt à travailler, à ne plus indifférer. La "gratuité" se perd, je veux dire. Le travail réactif recommence, peut recommencer, c'est le risque. La question pour la

pensée devient un "coup dur" pour l'instance-pensée de la formulation fondamentale du corps propre. Travail du mal, de la dette.

/ La "communication poétique": rencontre (pour le lecteur) de la rencontre (pour le poète).

L'impensable poétique.

/ Quelle est la même question?

/ Un dire non-précieux, non pas précis, mais, hors si possible de l'illusion d'un fondamental ou d'un essentiel, qui affirmerait ce qui est en sa simplicité, un dire de l'être, sans parure etc.

/ Négation et médiation. La négation immédiate. Je dis non, immédiatement, purement et simplement, – à quoi? à par exemple une contrainte d'institution.

/ Violence: on n'est pas assez violent.

/ (Impensable poétique.) Il y a la pensée du poète, ce qu'il se formule en langage cohérent, de pensée normale, à propos de son expérience de poète, l'aperçu des voies, etc... Qu'est-ce?

/ Violence, vie, "il en faut".

/ Pas calme, d'avoir à dire, malgré la sagesse de n'avoir rien à dire.

/ Le danger imminent dans la vie sans médiation.

/ Cette vie est impossible, impossible comme *la* vie.

/ Il faut que tu aies à dire.

/ Poète qui tend vers le penseur. (Et aussi le penseur qui tend vers le poète.) “Vue du monde”, pensée.

/ Traduire est folie. Or la folie est intraduisible.

/ Questions encore à dire, qui ne veulent rien dire.

/ Il reste, peut-être, à savoir ce que j’ai fait.

/ Restant, savoir ce qui se passa.

/ Poète: “vue du monde” certaine, rapport – comme nécessaire – à l’être, “pensée sérieuse”, ... sortie le matin.

/ Pas de question sans position. Or position n’est pas territoire, elle est glissement, départ de bouleversement, s’élargissant sans aucune volonté de conquête, sans accumulation, sous une “poussée”, celle de la question.

/ La pensée dont s’assure le poète.

(Certitude sans vœu, dogme?)

La certitude d’une pensée fondée, “terminée”.

/ Les questions ne seront pas celles que vous pouviez attendre.

/ Parler au futur – affirmer. Affirmer l’événement comme *retournant* (retour).

Parler au futur est étrange. (Ce n’est pas parler *du* futur.)

/ Ç’aurait pu mieux être.

/ On dirait – là où il n’y a plus rien à attendre de médiations – que je me réfugie dans l’“extrême” qui est le dehors de tout refuge.

/ Écrire ne se sait pas. Je ne sais pas si j’écrirai, j’écrirai.

/ Entre la solitude et la compagnie des autres, il y a coupure.

/ La solitude qui atteint, est “son temps propre”, solitude sans ressentiment, qui n’“en veut” rien aux autres, qui est dans le temps du dire, comme approche, comme retour, certes, comme le dépaysement d’origine.

(De nouveau) – le temps de l’exigence, du vouloir-dire pour ainsi dire légitime.

La coupure est coupure de langage.

Le dire coupé, solitude, sans compagnon, accompagné de la seule proximité-possibilité d’une parole poétique – qui est aussi, “dans le même temps”, une vision du monde, nouvelle “vue”, jeune souci.

/ La pensée qu’il y a un “temps poétique”, rare, sans rien de commun avec le temps quotidien. (Préjugé?)

/ Les manques ne manqueront jamais!

/ Pressentiment que l’erreur ne peut être que négation. Qu’il peut y avoir plaisir à simuler l’erreur.

/ C’était un amour impossible, donc réel.

/ L’amour sans dieu, condamné à la perte de la médiation fragile, “miraculeuse”.

(– la divinité régulatrice?)

/ L’après-deuil, travail apaisé, pénétrant, jouissant – de ne caresser que la surface du mal que ça pénètre, profondeur devenue profonde, large surface.

/ Luxe d'un mal satisfaisant.

/ Vous vous souvenez: je pensais autrement.

/ Ô nouvelle! l'amour n'est plus au présent.

/ Ce qui s'est passé: (sa) description logique.

/ Ce qui s'est perdu, ce qui ne peut se perdre.

“Construction” à partir de maintenant, sans préparation, sans origine “orientante”.

/ Été. (Nouvelle d'un pays d'été.)

/ Loi du jouir (ou savoir-jouir): jouir comme on regarde, autrement dit jouir-désirer.

/ *Sur Antonin Artaud*⁹

Que pouvons-nous savoir d'Artaud aujourd'hui, comprendre?

De celui qui dit “moi” dans la plus grande dévastation du moi, nécessaire et douloureuse à l'extrême.

Quelque chose d'extérieur vient éclater l'écriture, et par elle la lecture. C'est le corps-en-question du moi impossible qui se “juge” (s'affirme, se nie) et “juge” par l'écrit. Or cette démarche a valeur de vérité, “aujourd'hui”. Rendant manifeste la fente de la pensée, du moi, du corps, comme non-unité, désordre des éléments qui les composent (d'où la douleur), et comme nécessité d'ordonner cela selon un autre ordre qui tiendrait compte de cette dispersion et l'affirmerait.

⁹ Publié en traduction turque d'abord dans la revue *Yazko Çeviri* (no de janvier 1982), ensuite dans le livre *Eysiz Olana Yakınlık* (2006).

“Moi” – j'ai dans la paix quotidienne, “consciente”, tendance à penser que cela va de soi, et que même sa mise en question par l'inconscient qui se manifeste dans les rêves par exemple va de soi, étant donné qu'elle ne vaut que pour “moi”, seul maître. Or que le moi se sache penser, et par la pensée sache, cela a ses règles: celles du discours régulé “institutionnel”. Et la croyance en ces règles a subi pour diverses raisons à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème siècle un coup décisif.

Mallarmé retire le langage poétique du champ utilitaire et le restitue à son propre devenir qui est sa propre folie. À la suite de Rimbaud, de Lautréamont, les Surréalistes sans quitter le réel, découvrent qu'il est toujours plus que le réel, qu'un ordre de rencontres, de “fortuités” se superpose à l'ordre de la logique des normes, qui correspond et répond justement à la libre activité (inconsciente) du poète, de l'artiste. Nietzsche, le plus décisivement peut-être déconstruit le moi, la vérité et leur “substituée”, pour ainsi dire, le jeu, la pluralité, l'oubli, le corps désirant; mais il demeure encore (aux débuts d'A. A.) et pour longtemps incompris. Il y a aussi la découverte par la psychanalyse de la détermination inconsciente comme cause des pensées et des actes. De plus, l'expérience terrible de la première guerre mondiale ébranle à jamais les esprits. Par les récits de la guerre, on meurt et on ne cesse de mourir – jusqu'à la confusion de la misère et de la mort de l'autre avec sa propre misère, et la dévastation de tout ce qu'on croyait tenir debout.

C'est dans ce contexte historique, culturel – en y ajoutant d'obscures expériences familiales qui ne sauraient d'ailleurs être détachées du contexte historique social – que se situe la folie d'Artaud qui se confond avec son œuvre fragmentée, non-totalisable, incompréhensible et insoutenable, communicant sa propre destruction, et que l'on peut toujours expliquer, commenter par la critique littéraire, philosophique, médicale, voire politique.

Faire l'expérience véridique de cette pensée, c'est recevoir dans son organisme le choc de la folie en tant que mise et remise en question de la vérité du moi et de son garant dans la pensée, le dieu unique. D'ailleurs,

les courants les plus avancés de la pensée moderne – en France, tout au moins – sont ceux qui, de diverses manières, se sont “engouffrés” dans la voie de cette remise en question (cf. Derrida, Deleuze, Guattari, Foucault, et avant eux Blanchot, Klossowski, Bataille, pour ne citer que les plus connus).

(...) Antonin Artaud met tout en question: car penser ne se peut, alors qu’être *est* et se donne pour tout le possible avec toute son *institution*.

Il y a la pensée qui se croit possible et qui se croit pouvoir: il y a les destins de cette pensée. Artaud échappe à ces destins dans ce qu’il fait. Le seul événement pour “sa pensée”, c’est cette impossibilité, c’est cette pensée comme impossibilité de penser, alors que l’être commande de penser et que sa pensée instituée offre ses modèles et destins.

(...) Il y a agression à celui qui veut être de nouveau, se refaire pour vivre, et agression à son être corporel; celle-ci est le fait de l’institution de l’être, de sa pensée instituée, mais aussi et surtout des suppôts de cette pensée: les autorités légales – double agression.

(...) Littérature? Philosophie? – Expérience de l’impouvoir, qui a plusieurs aspects: – constat d’impouvoir (les premiers écrits), – textes à propos de forces (*Héliogabale*, *Le Théâtre de la Cruauté*, *Les Tarahumaras*), – et textes qui sont un peu la synthèse des deux premiers groupes, textes critiques, et négatifs et affirmatifs, morcelés, délirants et d’une extrême lucidité.

C’est insoutenable, et il faut avouer qu’il y a deux manières de lire tout ça – mais qu’est-ce que comprendre, d’abord? Est-ce par la lecture et les habitudes de la pensée lier des signes nécessairement connus entre eux, et en tirer des conclusions relativement à d’autres idées (lecture universitaire, lisant tout, récupérant tout)? Ou bien ne pas lire, ne pas pouvoir lire ce qui n’a pas pu s’écrire, ce qui n’a pu s’écrire qu’en s’avouant incapable d’écrire, de penser, d’exister? Cela ne peut se faire qu’en entrant à son tour dans l’expérience (...) qui est celle de l’origine, la plus dangereuse, le saut de la folie peut-être, mais en tant que le saut de l’exigence de la plus extrême raison. Ce n’est pas recommandable.

Lisible, renseignant même (ça peut enrichir la théorie littéraire, théâtrale, philosophique, pourquoi pas, il y a de bons signes de ce point de vue-là!) – illisible lisible, aventure qui n’est plus seulement dans le texte, mais qui par le texte se communique à celui qui en fait usage dans sa vie, c’est-à-dire dans son corps. Et c’est à lui à désormais parler.

/ L’impensable poétique

Poésie.

Il semble qu’il y ait là “repartie”, “analogique”, à l’appel de cette région insoumise, intacte du réel, faite de figurations, jeu qui accompagne la simple perception, comme celui des rencontres muettes par lesquelles se construit et se déconstruit le monde.

La parole poétique “veut dire” cet immédiat muet qu’est le monde.

Elle est de la sorte souvenir (d’) immédiat.

Elle est parole qui se sait liberté, de se savoir séparée de la limitation utilitaire qui la régit dans le champ institutionnel.

Cet acte de liberté la dénude et la donne nue, et cela au sens propre, pourrait-on dire.

Il lui donne aussi ce timbre qu’elle n’a pas quotidiennement.

Or “voulant” initialement “dire” l’immédiat, elle ne se résout pas à cela seul, elle “veut dire” davantage et manque dès lors plus ou moins cet immédiat.

C’est ainsi qu’elle est attirée par la médiation (par un rôle de médiatrice) et y est toujours déjà soumise.

Usage on ne peut plus libre de sa liberté qui l’entraîne vers certaines dépendances, soit tel ou tel régulateur de la médiation (la déclaration idéologique). Sa rechute. Partielle autant que son avance première.

Or ce qu'il est de force dans la volonté, en tant que volonté nécessaire, lui vient du dehors: c'est le rythme, avec l'espacement des mots, des vers, et leur mesure.

Volonté – castration “positive”. Ce qui casse, ce qui lie, ce qui espace et finalement ce qui (se) termine.

La poésie se sait-elle élan fini, partiel, tantôt arrêté?

Lui rechercher un temps “approprié”, celui où elle peut et doit s'écrire, n'est-ce pas là ignorer que l'événement pour la parole poétique a toujours déjà eu lieu, depuis un temps immémorial, avec le don (sans leçon, sans *donc*) du langage, séparé de son travail et de son usage “besogneux”?

Or c'est rarement que l'on écrit.

Comme pour préserver à cette parole son étrangeté. On devrait et pourrait toujours écrire – si le temps et le monde étaient uniquement confiés à ce qui s'y rapporte en leur immédiat. Or ce temps est aussi temps du besoin, temps du travail, et celui de leur silence parlé dans le communicatif des régulateurs institutionnels.

*

Le poète donne – ce qui n'est encore pour lui que seuil de la rencontre.

Le monde, celui de toujours, l'habituel, le même, est dans le même temps – temps toujours “élu” cependant – l'inaccoutumé, l'insolite. Il recèle en lui l'incompris, comme ce qui n'est pas à comprendre. Le poète qui doit *dire* ne cherche pas à le saisir, le découvrir et l'établir; sa démarche n'est pas celle d'un chercheur de la vérité. Ce qui n'est pas à comprendre, il doit s'y rapporter, sans essayer de le comprendre: c'est là la contrainte qu'il subit lors du double contact avec le monde.

Le seuil de la rencontre est l'incompris qui demeure incompris dans et par l'énonciation qu'il suscite chez le poète. Et cela se donne. Et comme si cela se savait don.

L'incompris pour le poète n'est pas le négatif, n'est pas manque: il est ce qu'on n'aura pas le temps de penser, ce qu'on n'aura peut-être pas le courage de penser, il est *l'autre* pensée qui toujours met en question ce qu'on pense (en se le formulant plus ou moins distinctement). Il est ce qu'il fallait penser qu'on ne pourra penser. Expérimentation-simulacre. Le poète expérimente *l'autre* pensée, sachant qu'il n'en résultera aucun savoir véridique, rien que le don.

Question de jouissance.

Une certaine attitude exhibitionniste du poète. Voire “prostitutionnelle”. Don de castration, aussi, pourrait-on dire.

Il donne la nudité dispersée, ayant timbre aussi, il la donne comme rapport à l'incompris, rapport lui-même qui n'est pas à comprendre, qui est “à jouir”. Or il faut insister sur ceci encore: la façon extraordinaire, chez le poète, de masquer la présomption de manque, de ce qu'il dit, par rapport à la vérité, à la compréhension, à la pensée distincte, et cela par un effet de certitude, et en lui-même déjà par une assurance, une autorité rares même chez le plus confiant savant.

Le poète saurait-il qu'il en est ainsi, que l'on ne saurait aller plus loin en tant que l'on est un homme, un être parlant?

Quoi qu'il dise, la poésie affirme secrètement chez lui cette “adhésion” à l'autre comme double nécessaire de la certitude de l'être.

*

Joye, jouissance – ou bien souffrance jouissante – du poète qui (se) crée un monde, ses rencontres, par le moyen des mots (du langage – qui pour lui est la rencontre première qui se donne “en même temps” que celle du monde de l'être).

La volonté d'expression du poète.

“Faire être l'autre (objet de foi) comme autre; comme objet de jouissance”.

Les images, l'image du corps.

Le rythme, la danse du corps.

Volonté d'exprimer, d'exhiber, de créer.

L'expression “votive”, résultat de la volonté d'expression. Votive, non pas à la manière du discours “linéaire”. Car ça n'est pas un discours linéaire. Ça n'est jamais un seul espace, une seule “série de sens”. – Quelle est ici la part de la “suite”?

La suite, c'est ce par quoi la pensée du corps propre en quête de “puissance” (de totalité, de satisfaction illusoires) détourne et assimile l'autre (objet).

Ça ne concerne pas le savoir, ni même l'intuition.

“Votif sans vœu”.

“Certain sans savoir”, “dans le vrai sans vérité”, “dans l'être sans être”, “dans l'autre sans être”, etc.

Beaucoup de “sans”.

*

Cette manière de “donner à rester” est une dimension de jouissance: c'est le fait, pour le poète, d'imposer et d'ex-poser une libre expression comme “sa” fantaisie, son caprice, son “humeur”, son geste singulier, le ton de sa voix; imposition – ex-position, injonction “bafouable”. Double jouissance, “sadique masochique”, pourrait-on dire.

Le votif de l'expression est le “sentiment”, l'espoir, l'euphorie de la beauté de l'autre telle qu'elle traverse le poème.

*

Le dire poétique “économise”: rejette, coupe, “espace”. C'est là une particularité qui le distingue du dire “linéaire”.

L'espace ici, en quelque sorte, se “matérialise”.

Les mots ou groupes de mots (vers) jaillissent dans cet espace comme des points de jouissance: audace et timidité mêlées.

L'articulation des points de jouissance est le rythme. Quelque chose qui relie sans les unifier ni les totaliser ces jets, coupures, éclats, figures spatiales. – Ou la “suite” doublement scandaleuse du rythme – par rapport à l'unité, au discours unitaire, linéaire, – par rapport au discontinu, à l'éclaté.

Le rythme, volonté, force extérieure. “Qu'est-ce que le rythme?” Étrange question.

Serait-ce le temps comme force?

Dans le poème, rythme et images s'appellent mutuellement.

L'image appelle l'image *par* le rythme.

Et le rythme *a lieu par* les images.

“Image”: imaginaire réel, sans distinction.

Là où le rythme “matériellement” espace. Quel est l'obscur? Sont-ce les blancs? Sont-ce, au contraire, les mots? On dirait que la page blanche est une grande surface de corps (une peau) “neutre”, et que les régions de signes sont les parties de la peau touchées, “émues”.

Quelle est la situation du corps, et partant de “son” poète, face à ce que l'on nomme ici le double événement primordial (et immémorial): le langage *et* le monde, le langage comme fuite du langage, le monde comme création du monde (par le langage)?

Or, avant de répondre à cela, il faut reconnaître que *cet* événement peut se confondre, au moment d'écrire, avec les événements *présents* pour la pensée (c'est-à-dire d'abord pour le corps); et la part qui revient à l'un ou aux autres varie suivant le poème *et/ou* le poète.

*

N'importe quelle succession dans le temps n'est pas rythme. Le rythme est succession "choisie" pour elle-même (ce qui n'est pas le cas de la suite qui vise toujours une "satisfaction", imaginairement).

Le rythme, c'est la "mise en demeure" du temps: le temporel qui retourne au temporel en tant que création d'un rythme. Pourquoi ce jeu avec le temps, jeu de l'homme, de l'artiste? Et comme jeu dont il ne serait pas cependant "responsable" en tant que son "maître". Car le temps rythmique "vient" du temps tout court. Le temps est question pour l'homme, ce qui doit par lui d'une certaine manière "être traité": et le rythme (dans la danse, dans la musique, dans le poème), création d'une succession dans le temps, temps dans le temps, est réponse à cette question, réponse par le temps au temps, et non par le discours, et cela est à souligner qui introduit la "notion" d'impensable dans la contrainte-réponse rythmique.

Le rythme est le temps du corps.

Le rythme est l'"expression" – danse, musique, poème, etc.? – par la "pensée" du corps de ce que le temps "est" pour lui – une version du temps comme réponse à la question du temps.

Le temps est le rythmable, et il est le rythme (temps comme création).

C'est le corps qui répond, avec "sa" création rythmique, au temps. Pas le corps sans la pensée, ce qui est impossible, mais le corps avec "sa" pensée "événementielle" (et non avec sa pensée d'instance qui "suit" en "formant un vœu" – celui du réconfort par le savoir).

*

"Comprendre" un texte, c'est "savoir ce que ce texte veut dire" (donc "vouloir comprendre" un texte, c'est vouloir saisir le "vouloir-dire" – en tant qu'un ordre de signes ou "signification" – de ce texte).

Les signes du vouloir-dire "accrochent" le vouloir-comprendre. L'incompris du vouloir-dire n'est jamais un incompréhensible.

Or, en tant qu'il "ne veut pas dire" (ou qu'il "veut dire toujours autrement autre chose?"), le texte du poème dérouté le vouloir-comprendre, l'écarte, le castre, pour ainsi dire (et de ce fait même élimine la douleur qui l'accompagne).

L'"incompris poétique" n'est pas l'incompris d'un vouloir-dire – ordre de signes –, c'est un incompris incompréhensible, un impensé impensable, comme rencontre du monde dans le monde, de l'autre dans l'être. Et cela *donne* le poème, et cela le poète le *donne*. Le poème qui "ne veut pas dire" communiqué au lecteur qui ne pourra "vouloir comprendre". Double don de jouissance. L'autre aventure du poème, qui ne concerne pas la pensée d'instance et qui par elle ne peut être pensée, commence.

Le poème est irrémédiablement fermé à la pensée d'instance. L'incompris de celle-ci n'est pas l'incompris de celui-là. Ou le poème est l'incompris scandaleux, car incompréhensible, pour la pensée d'instance, l'incompris autre, qui n'est pas le "sien", et ne le sera jamais, et ne l'a jamais été, l'incompris impossible, grand embarras.

L'"incompris poétique" et l'impossibilité pour la pensée d'instance de comprendre ce qu'il en est d'un poème et de la poésie, nous les réunissons ici dans le terme de l'"impensable poétique".

Est-ce *ici* encore la pensée d'instance? L'"impensable poétique", événement, pour une fois, mais jusqu'à quand et depuis quand, *ici*?

L'écriture événementielle – "ici peut-être" celle de l'"impensable poétique" – se prouve-t-elle à ceci que ¹⁰.

¹⁰ L'interruption de cette phrase – et partant du dernier paragraphe de ce texte – fut faite à dessein (*note de 2005*).

/ Ce n'est pas un temps pour jouir.

/ Toute parole a de la vérité (un rapport à sa vérité, ses vérités multiples, de tous champs). – Toute parole obscurcie par la lumière à venir de ce rapport. Sauver “cette” parole, (la) laisser dire, justement celle-là qui ne peut rien.

/ Inutile de trop lire. Nous pensons (penserons) comme avant. Comme dans le temps (d'avant le *temps suivi*), le temps *premier*, des premiers fragments. Mythique, déjà, notre passé? Dans la forme ancienne, la question du passé! Et certes, avec le temps, la suite s'est précisée, enrichie, élargie.

/ Quand, avec l'écriture, l'appel au rêve...

/ Et cette modestie, de nouveau... “De nouveau”: quand là, il ne s'agit que de la répétition du premier temps devenu mythique...

Que deviendra l'usage? La révolution des régulateurs, alors, c'est tout? Pareille question donne un malaise.

/ Les ans passent, tu vieillis, dit le passé, de nouveau parlant, ici même, dans le faux cahier, réinventant sa jouissance.

Alors, c'était donc tout? Fini de lire sans avoir beaucoup lu? Assez de comprendre?

Beaucoup plus tardif que le titre: ce retour.

Ah, autrefois, il y a deux ans, ou trois, ou quatre, quelle joie d'écrire, de lâcher, jeter ces fragments, quelle solitude aussi... Cela aussi se répète en ce moment, trop tard, peut-être pas si tard, peut-être au-delà dans la première différence.

Collier de peines d'amour.

Du passé, encore, sa passion de finir? Il fallait être plus lent, si c'est ce qu'il faut à présent dire (de la voix du passé).

/ La voix qui renaît est la voix qui meurt.

/ La poésie soigne ma maladie du Sens.

/ C'est la peur de la faute absolue.

/ Nous parlons de la jouissance interrompue.

/ Le mieux serait de suspendre l'écriture, la lecture, lorsque la nervosité s'en mêle.

La nervosité de la suite.

/ “Que je ne fasse rien”, “que je ne pense pas”; “que l'on me ligote...”

/ Un monde caché de figures premières; de figures-langages (corporelles); que rien ne peut lire; monde coloré, aussi; que rien ne peut diviser en unités homogènes. Quelque chose y serait l'Enfant (en tant que l'enfant morcelé). Monde qu'aucune certitude pas même ne frôlerait.

/ Une faute d'impression: “l'écriture extérieure” (détruite).

/ Quel est (et/ou fut, et/ou sera) notre Entente?

/ Le Devoir du Sens. Le sens coupé (par un autre sens) – pour “mieux aller” (pour “aller mieux”).

/ Un jouir qui ne soit pas comprendre.

/ C'est étrange qu'il y ait toujours (encore) la nature.

/ Rêve interrompu –

/ Tout le temps n'est pas pour être "bien rempli".

(Tout le *temps* n'est pas pour *penser*.)

/ "En face du texte".

– Un texte qui ne soit pas à comprendre (n'étant pas né du souci de comprendre de son auteur).

– Le texte, n'importe lequel, ne pas avoir à le comprendre, qu'est-ce? En jouir, certes. Lire en sautant des mots, des lignes (ou des morceaux de mots, de lignes...); lire par coupures du texte, lire-rêver (sans en permettre l'interruption).

– Le texte, en tant qu'on le veut comprendre, "prend" du lecteur une certaine quantité de force (donnant, prend).

/ Attendre, ne rien faire, ou passer son temps à des riens; cela, aussi, peut être la condition d'une création, parfois brève, mais même alors *suffisante*.

/ Pourquoi privilégier la "pensée du matin"?

/ Qui – mort en même temps que sa poésie?

Qui est le silence de *sa* poésie?

/ Mais si, c'est toujours ce même Temps...

/ Pourquoi l'œuvre? Dans la mort dans la vie. La laisser nous précédant?

Et le moi l'œuvre? Le moi de l'œuvre. La grande fiction du moi. Le moi en culture.

Le regard du mort.

(Ce n'est pas le régulateur du moi, parmi tous les régulateurs; et ce n'est pas le moi des "signes sentimentaux": une sorte de moi voulu, aimé *comme* l'œuvre, comme destin de l'œuvre et pour l'œuvre.)

/ Toujours des questions. Dans la perspective de l'œuvre. (Questions à poser; positions à questionner.)

/ Déjà nous avons ce regard du mort.

/ L'absolument hors-suite n'existe pas.

/ La *suite mineure*. La suite hors-suite, le continu-discontinu (noter la priorité de suite, de continu).

/ Le retard qui fait écrire.

Pour qu'il ne soit trop tard. Nous vivons le temps du retard; le temps où le temps est passé; le temps où le temps ne cesse de re-passer.

/ L'illégal, c'est encore des régulateurs institutionnels ("faisant partie" du langage). Dans certaines conditions, l'illégal n'est pas "interdit". La "forme marginale" (ou "régulateur marginal") d'une organisation (institution) donnée (en tant qu'elle y "fonctionne") est déjà "illégale"¹¹, mais elle n'est pas "reconnue" (par la loi) comme telle (en tant qu'à ce niveau elle n'est pas un "régulateur institutionnel" qui "nie" l'institution...); par contre, elle est "reconnue" comme illégale dès que, "prélevée" de l'organisation, elle devient un régulateur qui la "nie"¹².

11 C'est-à-dire que la loi, formellement et explicitement, l'interdit (soit le cas, par exemple, de la torture). (Note de 2005.)

12 Il va de soi que la forme marginale, tant qu'elle fonctionne *dans l'institution*, n'est pas ce genre de régulateur qui "nie" l'institution; tout au contraire, elle en est, comme forme marginale, une composante; par conséquent, surtout dans certains régimes politiques et/ou certaines situations – comme la guerre –, les représentants de la loi ne la reconnaissent pas comme illégale (alors qu'elle l'est formellement). Or, le même régulateur, cette fois hors de l'institution, en tant qu'un régulateur qui dès lors "nie" cette institution et l'ordre institutionnel donné, est bel et bien reconnue comme illégale par les représentants de la loi. (Note de 2005.)

/ Politique, par certaines écritures, et par certaines paroles, contre la langue, le langage de maîtrise. (“Contre” comme effet politique d’écrire, de parler, effet lui-même peu maîtrisé...)

/ Comme *je* tends à jouir!

/ La voie-voix.

/ L’“ordre du langage” sert, exprime l’“ordre du besoin” (le sert en l’exprimant).

/ Histoire: terres, hommes, institutions; modification; rapports entre hommes relativement à la délimitation, à l’appropriation, à l’organisation des terres (à l’appropriation des moyens de production également); (temps comme histoire des terres).

Réalité historique et totalité. Comment totaliser (en unifiant) la “matière historique”? L’histoire comme question du besoin, en premier lieu. Totalité et État. L’histoire comme pensée politique, question “non-neutre”. Les “unités” historiques. L’histoire n’est pas l’histoire du désir. Le changement historique. L’étude historique comme acte culturel (à signification politique): emploi de régulateurs de savoir. La pensée historique se mouvant à l’intérieur du langage institué, d’en employer nécessairement les régulateurs (dans la détermination des “unités” historiques par exemple: temps, types de rapports – entre classes, groupes, états, etc.). Le “postulat de réalité”.

/ Un régulateur suit l’autre.

Virtualité régulatrice du langage: l’évolution des régulateurs, l’“apparition” ou la “disparition” de certains régulateurs, se fait à l’intérieur de cette virtualité.

/ Qu’est-ce que faire (au sens large qui comprend “penser”) hors

d’agir ou de penser selon les régulateurs? – C’est faire *par* événement.
Or que faire dans un monde sans événement (intense)?

/ Quand j’arrive à ne pas écouter un “cours” qui m’est imposé, je m’en réjouis comme d’une réussite.

/ Quand on n’a rien à faire de spécial, d’autre, c’est comme si on était alors guetté par le discours “courant”.

/ Je n’ai rien à faire de spécial, et j’ai réussi à me rendre sourd (et muet) – que faire?
L’ennui?

/ Faire sans événement, encore penser, – et quel agir (danser?)

/ ...pas seulement les noms de sentiments, mais les verbes (et adjectifs?) porteurs de sentiments...

/ “L’œuvre à laisser après la mort”. Quelque chose de vivant reste (par et dans l’œuvre). Reste mort, déjouant la mort, signifie aussi bien la mort, mais n’est pas le néant. On voudrait donc cela, dans la vie, comme sens de la vie, à valoir surtout après la vie (après la mort)?

/ Penser à l’œuvre à ne pas laisser? (Il y aurait là un certain épicurisme...)

/ Question (de pensée) – qu’une question s’inscrit n’empêche pas son retour.

/ Nous pensons dans une retraite-de-jouissance, *tournés* vers nos propres pensées (possessions parmi celles des autres).

/ Pouvoir dire, une fois: mais oui, j'ai (j'avais) joui.

/ Pensée qui en appelle une autre.
Secrète communauté des pensées.

/ Altérité, coupure de la jouissance (un "autre" monde).

/ Désir, jouissance. Certes, il y a "jouir" dans "désirer", mais la jouissance est encore autre chose. Par exemple, nous voulons jouir; mais voulons-nous désirer? – Jouir comme terme. Il y a retraite, parfois écart dans la jouissance: déplacement (total) par rapport à tout (même le désir?). La jouissance est rare (en ce sens).

/ Créant dans la jouissance, (c'est) comme si nous étions inspirés.

Atmosphère de rêve heureux des jouissances.

Signaux de jouissances (seulement passées?) que les traces d'œuvre que nous laissons.

(Nous aimons savoir que nous avons joui: promesse que nous jouirons?)

Jouir, façon d'être, de durer, de "voir", de créer; lieu, atmosphère. Et fantasme...

/ Dire *etc.* à la *chose* (au tracas) *logique* (pour y mettre fin).

/ "Parler" dans le présent d'aventures.

/ Que fais-je? / Qui ai-je été?

/ Le secret de la rapidité, sans "et après?" ni "et avant?"

/ Angoisse, peut-être, de ne pas réaliser la "suite de ma vie".

/ Parce que c'est un autre qui l'a dite (une pensée), j'en reçois mieux l'effet.

/ Comment se décrirait la jouissance?

/ (Écriture.) J'accorde une importance particulière à la sonorité, à la suite sonore.

/ Éloignement et proximité temporelle entre les fragments, les mots (et les lettres? et à l'intérieur d'une seule lettre?).

/ Écrire pour finir, depuis longtemps, dans l'espace rythmique perpétuel (comportant fins et commencements).

/ Dans écrire, toujours déjà l'autre effort qui compose, ou refait, ou raye, etc.

/ Besoin d'écrire. Bien sûr, non-besoin (au sens "propre"). "Besoin au sens figuré", peut-être. (Besoin de figures dans le sens, de figures du désir dans l'ordre du sens...)

/ Le visage porte le sentiment. C'est le moi qui a besoin du visage!

/ Ne comprenant que l'absence (sens nul?)...

/ Pas de folie sans espace et temps. La folie n'existe que pour l'homme.

/ La folie qui s'installe dans le corps, qui investit le corps (c'est connu, l'est-ce?). Un point (ou une surface) du corps livré à la folie (à la logique de la déraison – au penser qui s'y fixe comme dans un espace étranger). Alors, ce point "apparaît" à la pensée, en tant que champ d'intensités... (ici le regard – réel – accompagne la pensée.)

/ Rareté des fragments (dans le temps et dans l'espace), – et entre-temps (et entre-espace)? Comment *occuper*? Faut-il investir certaines choses dans le monde, certaines parties du corps?

“Fragments”, inscrits de par leur propre exigence et de par celle de l'œuvre (double exigence d'inscrire).

“Fragments” deux fois faux: parce qu'il n'en est pas d'"authentique", parce que visant l'œuvre, aussi. Et faux encore une fois: face à la vérité instituée (commandant la totalité et l'unité). Mais avec ça, inégaux dans la fausseté. Et pourtant, à la “fin”, réunis dans l'"œuvre”. De surcroît, écrits par un seul auteur (qui dit “moi” au moins dans la vie quotidienne).

/ C'est l'impossibilité d'être un autre qui semble, parfois, risquer d'amener la folie.

/ Au lieu de chercher la compréhension, pratiquer l'opération inverse, chercher la non-compréhension. Comme la compréhension, elle sera manquante, jamais une et totale, jamais une seule chose; mais tout, il est vrai, change dans ce cas.

/ – amour en rêve, souvenir de bonheur, indispensable, à ne pas oublier, pourquoi?

/ Bonheur restant au réveil, à maintenir, se joignant à d'autres choses heureuses (lesquelles? – projets? jouissances? réussites?), un instant de grand bonheur, pas sans conditions douteuses (lesquelles?), qui s'en va si facilement, comme appelant l'énervement, le malheur d'avoir perdu le bonheur. Pas assez distants, vis-à-vis de ce bonheur-là, pas assez méfiants.

/ Chercher à écrire, – qu'allais-je dire, – qu'avais-je dit, – qu'ai-je oublié, chercher à écrire pour restaurer l'instant qui a fui, et échouer.

/ La croyance au rêve, la croyance à l'écriture. À l'amour, au bonheur; à une certaine mémoire. Redéfinir cette croyance.

/ Ne pas comprendre – même les auteurs qu'on aime?

/ Notre faiblesse a rapport à ce que nous appelons l'"amour”.

/ Pas de doute là-dessus: l'amour fait créer.

/ La nécessité de penser. Le rapport à “sa” pensée. “Il faut penser”. Terminée telle œuvre, nous continuerons de penser. Le “pôle négatif” dans l'amour fait penser. La pensée qui est rachat d'une “faute”... L'"économie de rachat” dans l'écriture. Qu'est-ce que j'écris? Je voudrais savoir ce que j'écris (ce que j'ai écrit dans les textes de “fiction”).

/ Enseigner, “apprendre aux autres”, *faire savoir*. La où le pouvoir (*faire*) est “transmission” de savoir.

/ Se pose, ici (et maintenant), la question de la continuité (de la *suite*), la question de la question.

/ Il n'est pas question de répéter ce qu'ont dit Nietzsche, Mallarmé, Artaud, Blanchot, Bataille, Klossowski, Deleuze-Guattari, Lyotard, Derrida, etc. Mais peut-il être question de les “connaître” (de les “comprendre”, de les “savoir”)?

/ Fragment perdant son unité. Ne serait-ce pas l'une des “nouvelles formules” que je guette?

/ Plus, je pouvais écrire, en cinq ans; temps perdu en vains caprices de la pensée, etc. Ceci, je ne chercherai pas à le justifier. Je ne vois pas non plus la chose comme une “faute”.

/ “La pensée naît du dialogue et de la lecture”. – Du rapport verbal. Le dialogue engendre des “questions”, la lecture de même.

“Penser sans problème(s)”, voilà ce qui paraît scandaleux.

/ La jouissance sexuelle, l'*inconnu-même*.

/ Donc, la “nécessité de penser” doit se retrouver à partir du dialogue et de la lecture.

/ L'admiration de soi, ou la bonne conscience, valent-elles mieux que la culpabilité?

/ Ne faut-il pas démystifier, à son tour, cette “manière de noter”?

/ La question de la propriété d'autrui.

/ ... perdu dans le préambule (-pour-finir).

/ Vieux démon: la nervosité concernant le sens. Le travail de comprendre “ne me sied pas”. Il y a toujours des textes à comprendre, dont le sens (nécessaire) ne se donne qu'après un certain effort. Celui-ci, parfois, s'entache d'un climat “maniaque” assez violent; le sens, même “délimité”, n'est alors pas “assuré”, il est ressassé en son “assemblage” jusqu'à un “point d'assimilation” imaginaire. Qu'est-ce que cet enfantillage?

/ Déterminer des climats de violence (en tant qu'ils sont propices à la “création”).

/ S'il n'y avait pas la nervosité et le spectre de la nervosité, je lirais davantage, et “produirais” davantage peut-être.

/ Nous rêvons peut-être de l'après-vérité.

/ “Peut-être”: marque de la prudence, de la distance vis-à-vis de ce qu'on dit, de ce qu'on écrit, “peut-être” ambigu...

Bien sûr, il y a la capacité, les possibilités propres du “dit-de-suite” (dont ç'aura été ici le lieu du délire).

/ Soit un livre qui inclut le contraire de ses bonnes pages, leur dégénérescence, du fait que la hâte de sa fin y marque comme ici n'importe quoi, la moindre pensée, pour combler ce qui s' imagine y manquer.

/ Dater, parfois (pourquoi *parfois*, cette précaution relative au temps, pseudo-systématique?), c'est croire *signer*, par angoisse, la valeur d'une production.

/ Je suis en rapport avec le *sens nécessaire*. Je ne suis pas exempt de ce qui est à savoir, de ce qui est à faire. (*Nécessaire*: lié à quelque chose comme la “vérité révolutionnaire”; me contraignant – à suivre.)

/ Qu'est-ce qui fait que le cours monotone d'une “journée” change soudain?

/ Apprendre de Nietzsche le profit qu'il peut y avoir à penser tout en étant exposé au risque de se contredire.

/ Ce sont nos perspectives qui nous évaluent.

/ La lecture serait ma prière.

/ Ce qui me rendrait fou, moi: l'accrochage à quelque idée de perte (un oubli, par exemple, etc.).

/ Le champ de l'interprétation, c'est le langage institué. (Il ne peut y avoir interprétation que de ce qui est régi par le langage institué, et que par le langage institué.)

/ Je ne comprends pas: est-ce que j'affirme alors "la langue"?

/ Réfléchir sur la vérité comme surprise (produisant un effet de surprise).

/ Je prépare ma "sémiologie"...

/ Digression "structuraliste": là (la représentation) où ça (la structure) manque; là où il y a souffrance du fait de ce manque.

/ "Phrases de répétition" pour reposer l'esprit?

/ Danger: écrire des textes *traduisibles* – dans la même langue ou dans une autre, pour soi ou pour un autre; écrire dans un champ de "traductibilité".

/ – s'y lit: les retours du non-savant (le cercle hétéroclite).

/ Quelle serait "ma" sémiologie (réflexion sur les signes et signes de cette réflexion...)? Et "ma" méthode? (Ne faudrait-il pas que j'explique et rende compte de certains concepts que j'utilise, comme ceux de fondement, d'ordre, de signe, etc.?)

/ "C'est vrai que je suis sans pitié".

/ Vœu – de maîtrise du signifié; – de fin de la "parole" (de passage au pur signifiant?). Or, c'est ce vœu-là qui maintient le signifié...

/ Vœu – en tant que celui de ce qui serait le "sujet de la représentation"?

/ – La structure de la langue (instituée). Ce que j'ai nommé "l'espace de la pensée" constitue-t-il une (autre) structure? En quoi ce que j'en ai dit permet-il de l'affirmer ou non?... (Même chose pour "l'espace du désir"). Mais il me faudrait peut-être définir davantage ce que j'entends et peux entendre par "structure", "signe", "fondement", etc.

/ La contrainte "imaginaire" de relire (un "texte" écrit ou seulement pensé) immédiatement, de re-savoir, toujours persistant chez moi malgré les mesures que je prends... C'est encore un vœu, encore celui de maîtriser le signifié.

/ La signification ne peut se fixer ("s'arrêter") – la compréhension – que par un acte de l'"imaginaire".

(– Le thème de l'imaginaire – soit celui du vœu – comme "nécessaire" à la signification...)

/ Le leurre ne serait pas seulement le non-scientifique...

/ Partir de l'événement, ce n'est pas partir de l'origine, ni de n'importe quel vécu...

Le "fondement", en tant qu'on le poserait comme a-structuré, non plus ne serait une origine, ni même un "fondement" au sens habituel (ainsi l'événement ne retournerait pas véritablement, proprement à une origine).

/ Le son; la ligne, la couleur – qui ne sont pas à comprendre.

/ – à partir de l'événement, pour de l'événement.

/ – la paranoïa du sens?

/ – signes qui n'en sont pas, signes a-signifiants, qui ne sont ni signifiés ni signifiants; signes à jamais perdus du langage, devenus et devenants, constituant un espace cependant, "fondamental"...

/ Je ne comprends pas quand bien sûr j'ai compris, je ne comprends pas après avoir déjà compris ce qui n'est jamais bien difficile: c'est que je veux la "compréhension idéale", qui dépend de l'épreuve que m'impose mon caprice.

/ Pensée – et celle qui la redouble, d'une façon maniaque, de viser à la représenter idéalement, s'y accrochant, l'"analysant" (il est à remarquer comment dans ce cas la volonté d'"enserrer" le signifié débouche sur la production de "signifiants" plus ou moins imaginaires – en tant que représentants "des parties ou des éléments du sens").

/ Si ce que je nomme signe n'en est pas proprement un, que devient alors ma "sémiologie"? Est-il encore besoin de "sémiologie"?

(Ou bien ne pourrait-on pas concevoir une "sémiologie" qui n'opérerait plus avec le concept "adéquat" du signe comme rapport d'un signifiant et d'un signifié?)

(1980-1982)

QUATRIÈME PARTIE

I

/Issu de l'amour. Issu d'un contexte théorique...

/ "Bien inscrire quelque chose, bien s'inscrire dans quelque chose"...

/ Tu ne masqueras par rien ta gratuité (aux multiples masques).

/ Gratuit(e) comme la fixation des caractères de l'écriture.

/ Pour être fort, il faut être forcé. Pour être à même de trouver des nouvelles forces, il faut au préalable être forcé. (Ici nous rencontrons Artaud et son Théâtre de la Cruauté.)

/ Ce qu'il nous faut: parler une parole sans organes.

/ Entretiens.

– Nous savons bien ceci: que le questionneur doit commencer par répondre.

– Quand on parle en fragments, c’est toujours Nietzsche qui vous parle.

– C’est toujours aussi Nietzsche qui vous répète.

– Elle, la suivre, sans barrage.

– Entretiens pour dire Oui. Pour se répondre.

– Nous parlons entre deux stations. Mais les stations désormais nous rejettent. “Nous roulons à côté, autour, à l’envers”. Sans lieu.

– Alors, “Entretiens”, un gouffre plat, un plat sans nourriture.

– Disons le plus possible de conneries finales pour terminer en paix, pour apaiser la parole...

– Errants des pages, errants des montagnes et des périphéries.

– Errants maquillés, alpinistes au piolet-jouet s’agrippant dans leur ascension aux joues et à la bouche d’éphémères filles.

– Casse la gueule de la personne sainte.

– Suspends les rendez-vous.

– Noms disparus sont en alerte. Je suis partant. Le Monde m’ignore.

– Peut-on vivre sans la pensée d’un désastre proche?

/ Celui qui oublie, refait. Celui qui s’oublie se refait.

(Extraits de notes sur *Artaud le Mômô* – Gallimard, 1974)

/ On part à l’“origine”. Mais où et quand? Pas chez nous, non, chez Artaud, quand on est au moins en situation d’écorché. Se sentir à l’“origine”. La question: “moi?”, vieille énigme, qui nous angoissa lorsqu’elle surgit il y a déjà très longtemps, se raviverait alors... Moi, celui qui porte un nom et un corps, celui qui un corps, un nom et une vie se retrouvent comme magiquement *réunis*, et pas seulement ces trois-là, mais aussi l’état-homme, l’état-humain, c’est-à-dire *les autres hommes, la*

société. Tout ça, le poids de l’être. Et à l’origine: concert, réunion. Rien de plus aliéné en vérité que *moi-même*.

/ ...Beaucoup de témoins: *tout l’ordre de la terre* pour présider à la copulation dont “je” sortirai *taré*.

/ Il s’agit bel et bien d’un complot. Mais qu’en est-il “ensuite” (après la conception et la naissance), de cet individu “taré”? La paix? Oui, tant qu’il n’y a pas de heurts, une sorte de paix; l’individu grégaire va et vient selon les normes, dans un demi-sommeil qui n’exclut pas des périodes de vie intérieure intensifiées. Mais d’autres, eux, se heurtent. Qui sont-ils? Ils sont ceux que certaines circonstances déterminées poussent à regarder *dehors*. Et le premier regard doit suffire à les *jeter* hors du confort du champ délimité. On peut dire qu’ils font le *saut logique*...

/ Qu’en est-il du *moi*?... Il persiste, s’il faut désigner cette unité, cette fixité de concentration, cette irréductibilité, unité de combat, conscience d’un but unique (sortir, se refaire). Mais il éclate lorsqu’Artaud en vient à affirmer la variété, l’“indéfinitude” variée, la particularité (à laquelle correspond un certain type de volonté et de violence – et qu’il ne faut donc pas confondre avec le “tiraillement vague”). Autre part, il remplace le terme “identité” par celui de “routes de ma capacité intime”. Il y a ainsi deux niveaux du moi qui ne s’opposent pas, qui sont deux dimensions juxtaposées, réelles. Il est intéressant de noter qu’Artaud compare à la femme, pensée comme modèle de fluctuation, cette seconde manière du moi, sans unité. Fixité et variation, telle est la situation du “sujet”: un moi qui persiste tandis qu’un autre diffère sans cesse (et tous les deux “affirmés”). C’est l’état du non-consistant, dont ne consiste que l’exigence interne irréductible...

/ ...Mais sortir où? *Dehors*. Vivre ne se fera que dehors, lieu de la “consistance” sans intérieur (pas d’organes ni de cerveau), “squelette en

lui-même”: “ce qui pourra être”. Mais comment le “rejoindre”? Pas du “dehors” (entendre: pas d’un dehors quelconque à la vie dans laquelle nous brûlons, c’est-à-dire pas d’une omission de la question qui nous agite; on ne doit pas abandonner la *conscience* qu’on s’est forgée – “c’est moi et moi / qui ne doit jamais cesser de le sentir” – , pas de solution d’oubli comme la mort, la “poésie”, tout ce qu’on veut): le *dehors* n’est que l’interne dehors infranchissable de la vie”. – Du dedans? Il n’y en a déjà plus... Il y a le *plan bloc* (celui dans lequel je “brûle bloc”), désigné comme le vrai plan du corps: ce n’est qu’à partir de celui-ci – par un effort de création – que le dehors pourra être atteint...

/ La communication (langage) qu’Artaud envisage (et qu’il met déjà en œuvre *en écrivant*) est Théâtre de la Cruauté (sans discussion, sans travail d’esprit) – “espace” où se pratique, tout en s’y exhibant, l’écriture de l’expérimentation (textes de “théâtre”, “à hurler contre celui qui les lirait”; autre part: “venez donc voir me faire chier”, et “Ne pas entendre car la discussion c’est de l’esprit”...).

/ “Merde, douleur, poème”.

“celui qui chante n’a pas besoin de problème / et jamais d’autre solution à présenter que la grâce de ses vocables insensés”.

...*Solitude* de ce langage... Les fureurs, si elles ont toutes le même “objet”, diffèrent cependant entre elles selon leur singularité, là où les porte le plus fort de leur exigence. Il ne faut pas chercher à réduire cette différence...

La volonté (une et multiple) qui écrit ne cherche pas à se rendre claire au regard des spectateurs-auditeurs-lecteurs; elle ne se préoccupe que d’elle-même (de ses capacités de violence), elle est expérimentation directe de la violence...; elle n’est pas argumentation; loin de se soucier d’être une parole universelle, elle est la parole la plus particulière qui soit: d’où le “maniérisme d’intensité”...

/ L’écriture spatiale, par où l’exigeant *totémisé*, dans sa force, *regarde* vers le dehors, expérimente la violence qui l’anime, cette écriture de recherche, seul lieu que puisse occuper une vie qui se cherche, qui se confond désormais avec *l’existence précaire* du totem-Artaud, cette écriture est un “travail” de *culture* – et là nous revenons à ce qu’Artaud entendait par culture déjà dans ses conférences du Mexique notamment: une culture qui récuse le concept, qui préfère ignorer la “conception” d’un fait donné, qui en “suspecte” le conçu (“supposé conçu”) pour ne s’occuper que du seul mouvement vital qui s’y exprime, de sa force – et cette culture peut être dite ignorante dans la mesure où elle s’écarte du modèle traditionnel du savoir (dans lequel commande “l’esprit”).

... La culture est *pouvoir*... Par/dans l’écriture spatiale de l’expérimentation tout le pouvoir de *trouver, déterminer, fixer* (ou *choisir*) les fonctions passe au *moi particulier* (cf. p. 200: “Les fonctions ne sont pas des êtres, elles ne s’étudient pas, / je *choisis* les choses en fonction de moi / et non avec le mental / mais la bedaine ventrière de la fureur”, passage qui résume tout ce que nous venons de dire, en joignant fureur et culture, en opposant esprit – “mental”, étude des êtres – et fureur – cette opposition est celle de deux cultures – , en associant la nouvelle notion de la culture au travail d’un *moi*).

*

/ Le second silence est celui, souverain, du soleil, de la mer, de l’arbre, du désert. Mais une montagne semble murmurer.

/ Paradoxalement, danger qu’avec l’écriture revienne (il faut alors parler d’une régression) la vieille habitude amoureuse, comme si de rien n’était.

/ Approcher les formes avec le faciès du langage.

/ Condamnés sommes-nous à triompher dans et par le langage.

Appréhension par l'arme, l'arsenal du langage: je vois cette face d'un blindé subtil, complexe, aborder des choses mystérieuses dans le jardin obscur.

/ Pourquoi des énigmes pour parler?

Et pourquoi parler pour des énigmes?

/ Nos mensonges pour impressionner les enfants.

/ Nu: regards de partout.

II

/ Sur la question personnelle.

/ Le dernier retour au (à) moi.

La question de toute mon écriture: que s'est-il passé, qu'il se passe quelque chose, une libération... Finir.

J'ai voulu: ceci: une œuvre; pour interrompre l'inachevable, ou feindre l'achèvement. De quoi suis-je dupe? La faute? – Avoir souhaité la force d'intelligence. Que ferai-je à la fin? Répéter (fonction de répétiteur)?

J'ai voulu me dire certaines choses. Je les reprends ici dans la partie (plus) personnelle. J'aurai un certain calme à la fin, un certain savoir-faire, une aisance de répétiteur. Je n'oublierai pas "tout ça". C'est comme rien maintenant. Tant mieux, il faut m'en libérer aussi. Non, je n'ai rien fait. "Je me suis passé à quelque chose". Le livre à la fin indivisible, illisible, sans poids, que je crains...

Que sais-je de la vérité? On n'est que séquence... séquences de mots... *plus* un corps, fait pour courir, s'allonger etc.

Je suis aussi poète.

On peut s'inventer en s'écrivant. C'est trop de pouvoir.

Or, je ne suis que du côté où je parle: un autre face à moi-même, moi face aux autres (dont moi – qui la demande, la réponse).

Je ne puis que me rater, ici. Je ne sais pas ce qui se passera. Il ne faut pas croire cependant que je m'avorte, *ici*, pour détruire avec moi le monde. Celui-ci justement est indestructible, bien que ravagé – par l'injustice, l'exploitation, la guerre (n'est-ce pas la même chose?), et quoi encore? Ma pensée ne doit encore être sauvée que pour viser la fin effective de ce massacre quotidien.

Alors pourquoi je perds mon temps? Ces bizarreries, ces subtilités douteuses, cette apparence de sagesse – qu'est-ce qui les justifie? Pour qui je me prends, même s'il peut y avoir d'aussi imbéciles que moi pour croire que cela a de la valeur? Qu'est-ce que la valeur? Déconstruire des illusions par le moyen même d'illusions, avec pour seule réussite l'absence de résultat, cela nécessite-t-il beaucoup de courage, alors que depuis un siècle déjà tout a été balayé?

Je ne sais pas non plus pourquoi je perds mon temps, alors que tout a passé.

Or, je sais certaines choses. Je peux même m'enorgueillir de m'être, d'une certaine façon, réinventé le savoir!

/ Tout a été dit, mais ne reste-t-il pas à faire? éternelle question; quel sera l'avenir? les questions se simplifient. Difficulté de penser. Delirium final. Choses restantes jointes au hasard.

/ "Autour" des (vraies?) questions: la question personnelle.

Comme la dernière question, qui n'en est pas une.

/ Ce que j'ai emprunté à d'autres. Tout ou presque tout semble-t-il.

Ça peut (me) gêner. Le terme d’“intensité”, par exemple. Où est la part personnelle? Dans l’“ajustement”?

(Je pose ici mes questions. De quoi parlerai-je au juste, je ne le sais pas très bien encore. Espérant que “ça va venir”. Correction sans y toucher. Dernier retour ou présentation. D’oubli. Je citerai les autres. Ça ne voudra pas dire grand-chose pour eux.)

Ça baigne dans la question personnelle.

L’obsession de penser. L’amour. L’entourage. Je pense à côté de ce que j’ai pensé. Je suis au présent; comme parfois dans mes “récits”...

/ *L’émotion*, qui fait défaut ces derniers temps. Comme si je n’étais plus “dupe” de rien. Rien, à part l’amour parfois, peut-être, ne me touche jusqu’à “m’émouvoir” comme jadis. De la “croyance” s’est perdue... Naïveté où se retrouvait comme le sens intégral de la vie. Une sorte d’apathie qui ne veut pas dire absence de rencontres, à la place. Peut-elle la remplir? – à part, encore, peut-être, l’élan populaire (d’après, du moins, ce que je peux juger de l’effet sur moi de films le représentant). La “fin des œuvres” coïncide avec ce changement... (Ne devrais-je pas chercher à reprendre possession de cette faculté comme de quelque chose qui m’est nécessaire?)

Il me semble que c’était quelque chose qui venait de l’enfance.

Quel est le mal, aussi?

/ Parfois, c’est comme si l’on y était, dans “l’espace de la vérité”! Certaines nuits, après une certaine “endurance”... La fatigue empêche que cela dure.

Les intervalles entre les écrits, la “vie personnelle”, la question de ce qui fut “à côté” des questions, par exemple mon énervement pour des choses infimes, mes manies, tics, ma volonté d’intelligence, ou encore ma fatigue, mes “aventures” etc., finalement ma volonté présente de finir... Or, justement, cela ne figure-t-il pas dans le titre que je me suis proposé dès le début pour cette “œuvre”: (des) jets – ou “jetés” – , (des) retours (titre inachevé encore)?

Il ne faut pas que “l’espace de la vérité” se veuille éternel, il ne faut pas non plus qu’il se veuille un “royaume”...

Question qui n’a pas un sens très évident, douteuse... supplément douteux (peut-on écrire *contre* toute question, à *l’écart* de toute question? je ne le pense pas).

Pourquoi ne semble-t-il rester somme toute que l’illusion de l’œuvre?

– mon problème de langue, aussi, dans la partie personnelle, et le *fait* de la poésie, de mes “textes poétiques”...

– en train de lutter pour libérer “mon” avenir (mais celui-ci sera-t-il *assuré* de *vérité*?); lutte non-évidente...

/ – Tout cela est si lointain! Des mots, rien à la place, futur scandaleusement béant, rien à la place, ou la jouissance d’une profonde tristesse, “attitude poétique”...

– “Être posthume”. Quelques objections. La brièveté. L’“événement”, une mystification? Et le “corps”? D’où est-ce que j’ai sorti tout cela? Et le “désir”? C’est un fait indéniable, je désire, c’est même une raison de vivre! C’est beau, le désir, ça ne finit pas... Disant cela, il me faut avouer que je parle plutôt du désir sexuel... Ça n’est pas le problème, le désir, ça fonctionne tout seul. Et pourtant, j’en ai beaucoup parlé! C’est que le désir est un problème dans la perspective de la vérité. C’est dans celle-ci plutôt que dans la perspective du désir que je me suis placé en écrivant tout ceci. Sinon j’aurais écrit tout autre chose. Peut-être qu’après tout désir et vérité ne font pas bon ménage. Que le désir résonne dans la vérité, cela intéresse-t-il le désir? Ai-je posé le problème de la vérité? J’ai posé celui de la question. En quoi les deux se rapportent-ils l’un à l’autre?

(J’ai un long passé de désir et de pensée.)

/ *La vérité* comme *résultat*, ce sont *les vérités* que constituent à une étape donnée de leur devenir les régulateurs de savoir culturels.

Mais il y a aussi la vérité comme *exigence*.

/ La vérité est-elle à répéter?

/ Entre deux questions (événements), quelque chose qui concerne la question persiste, quelque chose comme la pulsion de vérité, comme s'il y avait la vérité...

Même à supposer que la vérité ne se borne pas à celles que constituent à une étape donnée de leur devenir-histoire les régulateurs de savoir culturels, c'est-à-dire ne se borne pas à se "répéter" à l'intérieur de son cadre historique, mais qu'elle se met, d'une manière inconsistante, à échapper à son ordre (ou sa logique) historique, à se brouiller, à se jouer (...d'elle-même!), et cela en devenant "réponses" fragmentaires, différentes, dispersées, "singulières", même dans ce cas, donc, le quelque chose persiste, la "pulsion de vérité" règne, la vérité comme exigence unique continue d'agir secrètement.

/ L'avenir – rien qu'une grande déroute?
 Qu'en sera-t-il, dans l'avenir, de cette "exigence de vérité"?
 La vérité, un devoir imposé par la mort?
 Les croyances de l'avenir.
 "Assurer l'avenir"?

/ La "recherche" de la vérité, quelque chose qui a rapport à la mort, à la "condition mortelle"...

Tout n'est pas dit, ici, mais (presque) tout ce que j'ai pu, moi-même, penser y est consigné ("tout" personnel...).

La *chose totale*... (La *contradiction* de la mort.)
 (L'avenir – comme du côté de la mort?)

Il faudrait pouvoir se débarrasser de l'"exigence de vérité"... On en finirait alors, du même coup, avec la "volonté d'intelligence" et tout le risque de mal que cela comporte... La vérité, sous sa forme "personnelle" nécessaire, serait consignée dans une œuvre appartenant au passé...

/ Vérité qui *file*.

/ Le mal, *notre* mal inavouable (celui, par exemple, des "attitudes maniaques")...

/ L'abrupt, le fulgurant de la *première fois* (où l'on "répond"...) – son inachevé, son insoupçonné: la *première différence*, comme j'ai pu la nommer, dont l'"option", ici – bien qu'inégalement – aura prévalu.

/ Maintenir le "niveau moral fort", tout en dépend.

/ ... confusion (voulue) de la profondeur et de la surface, de l'absolu et de l'arbitraire...

/ Au moins cela, à l'aboutissement de tout ceci: que je ne souffre plus dans la pensée, que la "torture d'esprit" cesse, que le "niveau moral fort" règne...

/ "Voies à suivre"... Je ne puis, maintenant, tirer toutes les conséquences de ce que j'ai écrit... Peut-être ne le pourrai-je jamais, ne le voudrai-je, même, jamais. D'ailleurs il m'est toujours difficile de me relire, sans me remettre en question, sans douter (parfois d'une manière maladroite) de ce que j'ai écrit de la question... Il ne le faut pas, je le sais... Et puis, si c'est de "premières différences" qu'il s'agit, on risque toujours d'"abîmer" en voulant "corriger"... "Voies à suivre" (mais pas encore et peut-être jamais par moi-même) qui peut-être ne se croisent pas (ou ne se croisent qu'après mille détours), et qui même si elles pouvaient se croiser (ce qui me paraît "vraiment" difficile!) ne formeraient sûrement pas un ordre "total", alors que... Alors que justement ceci a été écrit comme une esquisse (morcelée) d'une "théorie générale", qui serait à approfondir, etc...

(Copie terminée le 24 septembre 2009)

ESQUISSES PHILOSOPHIQUES II

(Mai 1984 - Décembre 1987)

AVANT-PROPOS

Ces Esquisses Philosophiques II, rédigées entre 1984 et 1987, viennent ainsi à la suite des *Esquisses Philosophiques I*, dont elles reprennent et approfondissent certaines problématiques. La différence formelle entre les deux ensembles de textes réside dans le fait que le second n'a pas été agencé de façon à constituer un livre "fini" mais rassemble les textes sans toucher à leur ordre chronologique, à la façon d'un "journal philosophique", conservant leur datation.

I

(1984)

/ Notes pour un texte en turc –

La philosophie “première”: ses questions – celle de l’Être, du Moi, du Social... (Husserl)

La question de l’Éthique (la Morale, le Droit).

La question du pouvoir (les Institutions).

– Quels sont les modes de l’”être-ensemble”: le “sentiment social”?

Avec Artaud notamment, nouvelles perspectives en ce qui concerne les questions “premières”...

La “vision régulatrice” de la société (déterminisme régulateur).

Les régulateurs-position (on ne se trouve jamais dans n’importe quelle position) et leur relation aux régulateurs de savoir et de faire institutionnels: régulateur qui correspond à une position déterminée, cf. cas de non-correspondance en rapport avec effets communicatifs visés... par exemple le discours politique ou, en général, tout discours social en tant qu’il vise des effets: séduction, persuasion – la pratique “agonique” du discours, ou la pragmatique...

Les régulateurs-position, bien entendu, comme autant de régulateurs institutionnels.

(1-5-1984)

/ Écrire. Je ne veux pas “vouloir dire”, je veux dire. Pour dire, dans le risque – de se contredire, de dire en faible... L'événement, ici, comme l'autre, dont il fut question.

La parodie (non pas l'imitation) – “les papiers d'un penseur, d'un autre”.

La manière de du Bouchet (une manière fragmentaire), me sert (notes en turc sur Hölderlin...), cela s'accorde bien avec ce que je veux faire, sans me troubler, dans la “passion de dire”. Je veux que cela s'accumule, qu'il y ait multitude de papiers.

Foucault est mort il y a peu. Peut-être me faudra-t-il parler de lui dans ce que je vais écrire en turc pour le nouveau numéro de la revue.

...Sans cesse attiré par mes anciens écrits, comme par le rachat – double... par eux de moi, d'eux par moi. Ce que j'écris ne les ignore pas. Il m'arrive de m'en vanter devant des personnes qui les ignorent (tiens, il me semble aussi “retrouver” la nouvelle manière de Blanchot, dans *La Communauté inavouable*, où les liens logiques sont plus desserrés, où le ton est plus naturel, familier en étant plus elliptique... ça, j'imagine!).

Que dire de Foucault. Pour ma part, que dire.

Il y a “communiquer à”, et “communiquer” tout simplement, dans la contrainte de (se) dire. “Communiquer à” suppose qu'on est dans la position, qu'il y a des autres (à qui on s'adresse). Et il y a aussi la communication, c'est-à-dire l'entente d'un mot, d'un geste au sein d'un régime institutionnel donné, le fait que ce qui vient comme signe comble ce qui est connu, si l'on peut s'exprimer ainsi. “Communiquer à” donne du signe-dans-la-position – pour une telle entente, suppose que le régime institutionnel est admis comme champ possible d'une entente. Alors que “communiquer” – ici, et ailleurs dans le passé, ce que je fais – cela peut être autre chose, ou bien la position est différente...

(8-7-1984)

/ Les questions premières. L'appréhension du Même (voire un certain dégoût): toujours devoir passer par l'événement, le désir, le besoin, le langage... – questions qui durent toujours – , que serait l'Unique en “philosophie”? (à la manière de ce qui fut, par exemple, pour Rimbaud, *Une saison en enfer*, et les *Illuminations*)... ce lâcher, ce laisser, ce jeter (pouvant être multiples), qu'est-ce qui le rend et ne le rend pas possible en “philosophie”? Voir Nietzsche... Certes, c'est quelqu'un qui mène combat – le Christianisme, le Nihilisme et leurs manifestations... – , cependant, parfois, cela s'oublie en (ou hors) lui, et ça reprend par contrainte, poussée guerrière, acharnement, ce n'est pas un travail, un incessant travail peu intense de reprise...

De Foucault, pour en revenir à lui, qu'est-ce que je retiens? Le côté Pouvoir, en premier, peut-être. En tant que question qui m'intéresse. Délimitation du pouvoir en ses mécanismes, en son rapport au corps, au discours, en sa complexité, son immanence, son inconscience, son excentricité. Les récits que rapporte Foucault, récits d'archives...

La seule parole qui ne cesse pas, c'est celle où le langage se détruit (par le paradoxe, la contradiction au sein d'une même phrase, l'étrangeté – l'écart – de la poésie). Il y a des rhétoriques de l'anéantissement (cf. celui de Blanchot).

La pensée comme travail. Cette Forme (régulateur-forme de savoir culturel?), ce qu'elle a d'*institutionnel*... (La Production est instituée par le langage dans le champ d'un régime de pouvoir donné, en même temps que d'autres institutions primitives – de la sorte, la Production est une institution, certes privilégiée. Par conséquent, le travail, qui est ce qui produit, est, comme les autres “facteurs” de la Production, “institutionnellement” réglé – en tant que forme originale d'une institution originale: la Production. Dès lors, elle peut, comme forme, “passer” dans d'autres institutions (cf. ce que j'ai dit à ce propos dans

l'étude en turc sur les "Institutions. L'Ecole", je disais aussi "fonction"). Or, ce que je soutiens en haut affirme qu'une forme institutionnelle peut devenir le modèle d'une forme culturelle. Ce que j'ai nommé la "séparation" des régulateurs culturels et institutionnels reste à préciser. Il n'a pas été dit qu'ils ne peuvent "s'influencer" mutuellement. D'ailleurs l'exemple que je viens de donner, on peut l'étendre à toute la culture, et y reconnaître précisément un des traits majeurs de celle-ci. D'autres perspectives apparaîtraient aussi: par exemple le rapport de ce travail avec la suite et sa course souffrante, ou bien, si celle-ci n'est pas la médiation, comme nous l'avons déjà affirmé, le rapport de ce travail avec la médiation du langage et cet autre type de suivre qui y apparaît...)

(10-7-1984)

/ N'ayant rien à dire, voulant dire, parlant de parler, en ne parlant pas en écrivant, et pour avoir dit, et en espérant qu'il aura dit quelque chose, qui compte. Disant pour laisser dans la mort, pour mourir pour ne pas mourir, pour qu'il y ait de lui (de moi) un reste qui compte. Il n'est pas de parole philosophique qui dans cette perspective ne *sombre* dans l'écriture de l'écriture, dans l'écriture sur l'écriture, dans la bordure de néant, dans un au-delà de la parole privilégiée, dans le presque inaudible, dans un noir de poésie éclairé. Et puis, dans une, dans des rhétoriques... Et on remarque que le dire diffère, que la manière change, peu perceptiblement.

Non, c'est autre chose. Tout ce que j'ai déjà écrit ne suffisant pas, au contraire appelant comme une perfection dernière. Carrière. Délire du dire délimité dans une rhétorique. Car on veut que ça reste, ce n'est pas pour rien, ou justement *c'est* pour Rien, c'est pour la Mort, pour une mort avec reste, mort restante. Autre travail.

Un village japonais du temps ancien où besoin et désir sont "ajustés". L'impression que ça fait de le voir (dans un film, *La Ballade du Narayama*, d'Imamura), cependant que la mort exerce un pouvoir supérieur, se faisant attendre comme ce qui donnera la plus grande jouissance, un suprême accomplissement... Besoin et Désir, peu différenciés, donc, dans une forme sociale sur-dominée par le besoin. Ce qui n'écarte pas le désir, tout au contraire. Mais quel désir? Un désir qui n'est pas différencié, consistant dans la copulation (qui, elle, n'est pas de forme unique).

(14-7-1984)

/ L'impossibilité d'avoir.

La fascination du temps.

Qu'est-ce qu'avoir? Qui a? Le se-saisir-de, l'accaparement, l'appropriation – autant de termes qui désignent, aux niveaux différents de la perception, de la représentation, de l'action, le fait d'avoir, de vouloir avoir. Du désir au vœu, le mot volonté indique un *tendre*, un *viser* caractéristique de l'être humain. L'événement, le contact du désir... en quoi quelque chose comme l'avoir y est-il en jeu? Le sadisme, considéré comme appropriation de l'autre et désappropriation de soi, met en jeu l'avoir. Avoir de qui ne se possède plus, en tant que le résultat du vouloir avoir de celui-ci à un moment où il se possédait encore. Avoir sans s'avoir. Laissons là cette dialectique simplifiée du sadisme. Dans d'autres contacts de désir, la visée n'est pas tant d'avoir que de continuer la création du désirer, le mouvement du désir au contact de l'objet. Vouloir n'est alors pas vouloir avoir, c'est vouloir la continuité de la relation. Non seulement il n'y a de moi pour vouloir avoir, mais la spécificité de la relation elle-même interdit tout genre de rapport sous le mode de l'avoir, aussi bien avant – c'est-à-dire prospectivement, à un moment où l'on se possède en tant que moment de la décision, à l'égal du sadisme – que pendant la relation.

(17-7-1984)

/ La Langue. Ne se peut concevoir sans les Institutions. Dès le “début” de l’“humanité”. Si on la dit “première” (par rapport aux institutions et à l’institution privilégiée de la production), cela n’a pas le sens d’antériorité historique: elle est “première” en tant qu’elle sur-détermine institutions et production dans leur “formation” (étant, après, elle-même par celles-ci sur-déterminée). J’ai là-dessus dit des choses qui pouvaient prêter à confusion (dans les numéros 2 et 3 de la revue *Beyaz*).

Le faire domine. Dans la position, on fait ou on dit. Ce qu’on dit peut avoir pour conséquence un faire: on peut *faire* pleurer en parlant. Ce qu’on dit peut avoir pour conséquence un penser: on peut *faire* penser au profit qu’il y a de pouvoir pleurer de temps en temps, par exemple. A l’inverse, faire peut *faire* faire ou *faire* penser.

Dire ne *fait* faire ou penser qu’en tant que penser manifesté dans la voix. Dire est expression. Est-ce pour autant un faire? S’inscrivant dans un champ où domine le faire, ayant, pour ainsi dire, comme horizon le faire, il n’a pas, nous semble-t-il, à être confondu avec le faire. Certes, la forme du dire, la manière de dire, l’émission de la voix, la prononciation, le ton de la voix, etc.... tout cela est déterminé par des régulateurs-forme de faire – mais la pensée qui s’exprime dans le dire, et qui est comme le noyau du dire, appartient, elle, à la régulation de la pensée, est déterminée par les régulateurs de la pensée, régulateurs institutionnels...

Il y a, bien sûr, aussi le cas du dire en tant que penser manifesté dans le signe d’écriture, qui lui aussi peut *faire* faire ou penser.

(17-7-1984)

/ Dieu invisible et représentation.

La question de la représentation de la jouissance.

(Travailler sur des citations, aussi, quelquefois?)

Et la question de la représentation de la pensée.

Thèmes que j’ai délaissés, en grande partie – La (“première”) différence, – L’articulation, – L’équilibre, – La “différence zéro”...

La faille de la représentation. Contraintes imaginaires. La “manie” de la représentation – “représenter” pour être satisfait. (Idiosyncrasie?) La tentative d’*avoir* par la représentation. Critères imaginaires de la “réussite” de la représentation. La pensée qui veut s’*avoir*. “Attitude réflexive”. La tentative de la représentation, processus de vœu? Répétitif sans pour autant être fixé comme dans l’amour. La “réussite” ou but atteint elle-même précaire en ce qu’elle a à se répéter. L’échec davantage répété. Compromis de réussites. Critère pouvant devenir moins exorbitant. “Rapidité” de la tentative.

Certes, ce tableau esquissé peut paraître bien maladif, mais ce que l’on ne peut nier, c’est que la pensée, elle-même admise comme une représentation, appelle de surcroît cette espèce de sur-représentation. C’est une manière de référer imaginaire, peut-on dire. Elle entre pleinement en action lorsque quelque chose de relativement inaccoutumé est avancé par la pensée et que celui-ci nécessite comme une vérification (assez prompte).

(25-7-1984)

/ Qu’est-ce qu’on cherche à avoir dans la représentation? La pensée avancée (elle peut tout aussi bien être avancée par un autre)? Ce n’est pas toujours de vérification qu’il s’agit. La “pensée” peut n’avoir rien en elle qui soit à être “vérifié”, mais même alors elle peut être l’objet d’une tentative de représenter. Celle-ci s’avère plus généralement comme un mode particulier de comprendre – avoir en cernant dans une compréhension, comprendre en ayant.

Le *fait logique* et la représentation. On ne cherche pas à représenter n’importe quoi à n’importe quel moment. D’abord, semble-t-il, un certain degré de nervosité est requis (moment de niveau moral faible,

propice à une “formation” réactionnaire appartenant au même niveau). Alors, ou bien quelque ancienne pensée mal “assimilée” avorte et revient nous hanter, ou bien on se rue sur ce qu’on trouve, sur quelque chose qui appartient au moment – et dans certains cas il ne peut même pas s’agir de pensée, mais de faits, ou d’actes, qu’on a alors à représenter... Ce qui “happe” la représentation, c’est semble-t-il en priorité le *fait logique*.

(25-7-1984)

/ Qu’est-ce que le *fait logique*?

La “forme” logique d’un fait – un fait en tant que son propre énoncé – ... “L’image logique d’un fait” – Le fait peut être une phrase, dite ou lue, ou pensée: il “happe” d’autant plus la représentation – L’“énoncé” (de toute espèce de fait), s’accompagnant d’images... – L’“énoncé” ou *proposition* qu’est “idéalement” le fait... : avec sujet, verbe, attribut, etc... – La représentation du fait, comme la répétition particulière de sa “forme” logique, répétition “imagée”, pour ainsi dire...

La représentation – dans son acception classique – est ainsi pour nous liée à ce que nous désignons ici comme une sorte de sur-représentation. Cette dernière, selon la nervosité du sujet, est malade ou non.

(26-7-1984)

/ La langue baigne dans l’institutionnel. Les régulateurs sont des unités-règles. (Traduire des extraits de mes textes turcs?) Il y a deux cultures. D’une part, le domaine général de l’institutionnel, on peut le nommer le phénomène culturel dans sa généralité (et en faire, à l’opposé de la nature, un trait spécifique de l’homme). D’autre part, on peut

désigner sous le nom de culture, le domaine particulier qui, dans le cadre des institutions, mais préservant une certaine autonomie vis-à-vis de celles-ci (non sans entrer dans de multiples rapports), réunit les arts, la littérature, les sciences...

Baigner dans sa propre pensée. Risque du commentaire. Attrait et risque de l’histoire de la philosophie.

La fascination du temps. Temps, question. L’Autre, l’Être, ou Moi (alternatives, points de départ pour une démarche “explicative”). Quel est “mon” point de départ, quel pourrait-il être, quel devrait-il être? (À supposer que je sois déjà parti.) La question de l’événement, comme celle, avant tout, de la question (de l’événement pour la pensée, de l’événement de pensée)? Mais ne serait-ce, “avant tout”, celle de l’événement de désir?... Ou la question de la réaction à la question événementielle? Celle-ci particulièrement nécessiterait encore des éclaircissements: qu’en est-il, par exemple, du “passage” de la question de pensée à la “question” (plutôt: le “problème”, l’“événement problématique”) qui entraîne un parcours de suite – “passage” réactif? “ce que ça fait, la question”... ça donne une intensité, ouvre comme une brèche nouvelle dans le non-institué, le non-structuré de l’espace de pensée... mais l’effet de l’événement ne reste pas uniquement enclos dans cet espace, ce qui s’y passe “intéresse” au plus haut point la pensée instituée, suppôt de l’être organique, et dans la réaction de celle-ci il ne faut pas voir simplement un essai d’élimination de l’intensité (susceptible, penserait-on, d’être nocive à l’être organique), mais un effort de restauration de la pensée instituée, laquelle, ainsi, a dû elle-même être touchée par l’événement en tant que la brèche ouverte par celui-ci s’y est répercutée comme un effet de démolition local (bouleversement de l’ordre de la pensée dans l’ordre de la pensée).

(27-7-1984)

/ La parole jugée (par les normes de la pensée instituée – la “pensée d’instance”). La *suite*, le processus d’écrire mû par le vœu, doit se plier aux normes de la pensée instituée. Elle n’est pas un “acte” de contrainte autonome. Elle ne se donne pas ses propres règles. La “tension émotive” propre au sujet qui écrit y influe, certes, mais sa détermination est secondaire.

Qu’est-ce que la pensée instituée, au juste? Est-ce le modèle (ou les modèles) de pensée? Il le semble.

Pensée supportée par l’événement et le faisant taire, mais pensée en vue d’une “libération” de la pensée, d’une parole événementielle.

Distinguer, encore une fois, paix et paix relative. Il y a la paix illusoire, visée par l’effort du vœu. Et il y a la paix relative (ici de la pensée) qui règne en temps de non-événement (pour la pensée), c’est-à-dire en un temps où l’on n’est pas empêtré dans un travail de suite.

Si l’on en finissait (par quel miracle ou accomplissement?) avec la pensée de suite, que resterait-il comme pensée? – La pensée événementielle, bien entendu, et puis une pensée qui nécessairement garderait le caractère de suite, mais qui serait débarrassée du tourment que la suite cause: une pensée que l’on pourrait nommer utilitaire, qui œuvrerait dans le cadre du champ nécessaire de l’institutionnel, une pensée de l’institutionnel, pensée révolutionnaire de la pratique.

(28-7-1984)

/ D’où vient la faiblesse (du niveau moral)? Elle serait inhérente au corps propre. Faiblesse morale, s’entend. Une disposition à la négation. Comme une volonté de néant. Ce qui est fort l’“excite”, la met en branle. Comme s’il lui fournissait un prétexte, une occasion pour se manifester... La faiblesse ne dit pas simplement: non. L’attrait du fort s’exerce sur le faible. Mais cet attrait est en quelque sorte “barré” par le faible. Le

fort fait problème, pour le faible. La réaction n’est donc pas celle d’un simple non. Comme s’il s’agissait de différer ce qui est fort par des tourments qu’on s’inflige. Le niveau moral faible est ce qui n’est pas prêt pour vivre l’événement-force. Il faut chercher la raison de cette défense (s’accompagnant d’un inavouable attrait) dans l’appréhension par le “suppôt” du corps propre du danger que représente pour lui l’événement-force en général – en tant que celui-ci peut lui “assener” un “coup” fatal.

(29-7-1984)

/ L’exercice modeste de la pensée, journal. Léger, avec quelque oubli. Sans tracas de “manie”. Quelque chose pour “maintenir”. Pour “aller”, sans bruits. Pour continuer ce qui fut commencé. Sans crainte non plus d’en dire peu, ou de mal dire, ou de se tromper.

Mécanismes de la langue. Face à une situation (dans une position): déclenchement d’un processus de langue – pensée – ... le rôle dans cela de la connaissance de cette langue, plus on la connaît plus le processus est en quelque sorte “mécanique”, moins il est “fabriqué” par étapes successives, moins il est “pensé” dans le détail... (Il va de soi qu’on ne pense pas d’abord et parle ensuite, normalement.) Comme s’il y avait, dans la pensée, par un certain “automatisme” de parole, quelque chose qui n’était pas pensé...

Ce n’est pas parce que l’on a la “nostalgie” de penser, que satisfaisant cette “nostalgie”, on va penser “juste”.

Les régulateurs et le fonctionnel.

L’arbitraire du non-dit.

(22-8-1984)

/ L'espace de la pensée, constitué de signes qui ne le sont pas au sens structural – signes “détournés” du langage institué – , avons-nous dit, si je ne me trompe pas.

Mais ne doit-on pas non plus parler d'un espace, d'autres espaces plutôt, qui regrouperaient des signes sonores, et des signes correspondants aux autres organes des sens? De quelle nature est l'événementiel artistique, quels sont les types d'événement en ce qui concerne l'art?

L'écriture nous semblait bien “explicitée” par l'“existence” d'un espace de pensée relativement autonome que toucherait un événement original déterminant par là une activité de signes “traduits”, “donnés” dans l'écriture “proprement dite”. Comment expliciterons-nous à leur tour, la peinture, ou la musique, par exemple?

Ne considérer la peinture que comme simple pratique de désir, parmi les autres, c'est perdre de vue ce qu'elle a, en tant que se rattachant à l'art, de spécifique.

Et cependant c'est une pratique de désir. L'activité du désir, déjà, est figurale en tant que celle de signes a-structuraux et figuraux qui composent l'espace du désir – signes qui eux-mêmes sont *joués* dans des pratiques corporelles réelles, pour ainsi dire *immanentes* à ladite activité (cela, certes, ne nous semble pas généralisable; c'est surtout l'acte de faire l'amour que nous avons considéré en le disant; et encore, il faut se garder de tracer toujours le schéma simpliste suivant lequel *un* (seul) événement entraîne toute une *série* de pensées désirantes (toute une activité), laquelle serait *entièrement jouée* dans la pratique réelle; il ne faut pas se méprendre sur le caractère pluriel de l'événementiel de l'acte sexuel avec partenaires – l'événement y devient *événements*, il y a des sauts, des coupures (cependant que l'intensité du désir est continue) – qui le sont des événements *et* de leur série *jouée* ou non – , le tout formant un tableau où se peuvent en même temps remarquer des intersections, des répétitions, des retours, ou des traits isolés).

Or, c'est une pratique de désir d'une nature bien différente, qui se détache d'une manière manifeste des autres. Croyons-nous à la

sublimation? Et si c'était la mort qui donnait sa raison d'être profonde à l'art? Le désir, la mort, causes de la peinture? Le désir toujours, même parfois pour se détourner d'un désir plus brutal (la prétendue fonction de sublimation); et la mort, l'angoisse de mourir sans “potentialité”, la vieille histoire de l'immortalité...

(24-8-1984)

/ La “production artistique”.

L'art (la littérature comprise) comme doté du pouvoir de produire ses propres événements (dans son “déroulement”, sa “pratique”). L'événement déterminant (ou les événements déterminants) d'une œuvre peut être suscité, “produit”, par le moyen d'un déploiement des possibilités propres à l'art concerné. La phase de ce déploiement – ou celle de “recherche” de l'événement – peut être incluse dans l'œuvre proprement dite. (Ainsi, une œuvre peut ne pas débiter par un événement au sens habituel, “par hasard”, pour ainsi dire...)

Quelque chose qui se rapporte aux sens (par exemple quelque chose de vu), en quoi peut-il constituer un événement en écriture (un événement, de pensée, destiné à l'écriture)?

(13-9-1984)

/ La “santé mentale”. L'esprit malade. Affaires dans l'esprit. Comme une longue histoire de souffrance, quand on se retourne, dans un répit de perspicacité, un rajeunissement hors de l'histoire. Qu'est-ce que cela va devenir? Ces manies, cette nervosité... Quel est le remède? Un moment j'ai pu penser que c'était de finir de penser, de penser en suivant, et pour cela il fallait d'ultimes pensées, il fallait parvenir à l'achèvement de

ma pensée, c'est-à-dire qu'il fallait encore penser, dans une tourmente grandissante...

Mais penser n'a pas de fin, plutôt: penser selon un fil n'a pas de fin.

Et à la pensée il faut des traces. Penser doit laisser ses traces. La raison dans les traces. Ce n'est pas comme lorsqu'on parle. Se contenter de parler, c'est jouer le jeu de l'immédiat humain (Socrate), c'est sacrifier la trace, sa douteuse immortalité... Écrire est en ce sens facilité. Ose ne pas écrire! C'est un "conservatisme"!

Écrivant, c'est comme si j'étais sous l'attraction du jour de ma mort...

Oui, recommençant d'écrire, je ne le constate que mieux: c'est ce qu'il me faut, écrire... C'est là que pour ainsi dire "je me retrouve", que "je me sens bien"... Paradoxes! Grande est la perversion! Voilà le contraire de ce qu'affirme (et moi avec) la modernité sur l'écriture!

Notre identité dans l'écriture (comme la raison dans les traces). La santé dans cette "épreuve de nerfs" d'un genre particulier qu'est l'écriture. (Perversion, paradoxe, retournement – expliciter ceci.)

(27-10-1984)

/ L'imagination du besoin.

La représentation du besoin (difficultés).

Le besoin en tant que lié à de la représentation (images du besoin).

La volonté qui tend vers un plaisir. (L'accomplissement du besoin en tant qu'un plaisir.)

(Cf. le désir: le désir, déjà, nous l'avons dit, est jouissance; tel n'est pas le cas de la volonté du besoin, laquelle est souffrance. D'autre part: essayer de penser ce qu'on récuse: le désir sexuel en tant qu'un besoin...)

(Fin oct. 1984)

*/ Dérision d'assigner un lieu à la pensée! Comme garant de la pensée! La parole-pouvoir qui y circule! On y occulte le lieu, justement, et le pouvoir réel, présent... comme objets primordiaux de pensée. Tout ce qui se passe dans le réel présent: les désirs, les besoins, les événements... tout ce la n'y est pas considéré – ou seulement en tant que concepts, idées sans rapport évident avec le réel présent. L'irruption d'un réel présent, forcément pluriel, et par là inaugurant une expérience communautaire, dans un lieu institutionnellement assigné à la pensée (soit une classe de philosophie) *déferait* la spécificité établie de ce lieu et conduirait à une *reprise* nouvelle des objets de pensée...*

(1-11-1984)

/ La fascination de la vieille philosophie. Son appel... la vérité comme vestige... le véridique... questions à l'écart, leur nécessité, mais pour nous à l'écart (elles ne sont pas les nôtres, ne le deviennent que pour un temps, par jeu, lorsque nous les découvrons pour notre plaisir)... Dans cette découverte, cette lecture, ce travail, penser est jeu, les "véritables" questions sont différées, c'est en somme une suspension...

La pensée d'un autre – objet de jeu (on joue avec, et c'est comme si l'on ajournait l'immédiateté de nos "propres" pensées – le "véritable" ou le "propre", ici, comme une altérité plus radicale).

Comment faire qu'un jeu ne trahisse pas (ce avec quoi il y a jeu)? Jouer, déjà, n'est-il pas trahir? Référence – ce qu'est supposée dire, réellement, cette pensée autre... La connaître semble une condition du jeu, et cela nécessite tout un travail antérieur au jeu et qui n'est pas jeu...

"Si l'Être n'est pas l'Un" (cf. Plotin)...

Réfléchir sur le rapport du Moi et de l'Un. "Quel est l'Un en moi?" ... (L'Un et le "sans organes"...) Absence de dieu ou dieu sans pouvoir, dieu

en tant que non-pouvoir absolu, la plus grande intensité toujours accablée par le pouvoir organique... La question de l'Un, toujours actuelle.

(2-11-1984)

/ La vérité, comme vérité refaite avec ce qui est, la langue.

Aurions-nous eu l'idée du pluriel, si nous n'avions celle de l'Un (l'inverse aussi paraît vrai)? Nous avons l'idée de l'Un, et chaque concept séparé est déjà de l'Un. Les concepts opposés, aussi bien. Qu'est-ce que "avoir l'idée"? Ça vient de la langue, l'idée. Nous découvrons l'Un par la langue, mais son mystère et son attrait sont antérieurs à une telle découverte: sensation, ou volonté, l'Un nous est déjà connu – mystérieusement – avant que la langue nous l'apprenne.

L'Un, au premier abord, ne paraît pas difficile à représenter: l'Un, tout simplement, quelque chose d'unique, par la présence duquel toute pluralité est "évacuée"... quelque chose sans besoin, qui n'a d'autre désir que celui de soi-même... intensité unique qui se maintient, où corps et pensée sont confondus, où partout "c'est corps", et où la pensée n'est pas localisée en un point particulier... Le corps dont il s'agit dans l'Un, c'est un corps sans parties séparées, sans organes distincts, sans dedans organique, quelque chose d'homogène...

Autres définitions possibles: par exemple, l'Un comme ne pouvant être représenté...

Beaucoup d'uns... une multiplicité d'uns... toutes choses séparées. L'Être. Le grand corps du monde *est* toute cette multiplicité, cette intrication de pensers et de choses... À partir du système de la langue, systèmes logiques d'explication du monde...

L'Un ne pense pas, n'agit pas. Il n'est pas; il n'est, pour chaque être, que la plus grande possibilité d'être. Il ne pense pas, mais il y a de la pensée en lui. Peut-être faut-il parler d'une action immobile, comme un fonctionnement neutre. Il y a une pensée diffuse en lui, une pensée sans

qu'il pense, comme la pensée de l'objet par excellence de la pensée...

L'Un, l'objet. Au-delà de tous les objets séparés, au-delà de tous les actes séparés du sujet – le grand objet, l'Un.

Nous aurions donc vécu une expérience de l'Un, dans un passé "d'avant la langue"...? "Vécu une expérience" – l'Un se désigne comme expérience, où toute la pensée et tout le corps sont engagés... En tant qu'expérience, la langue ne peut d'une manière adéquate la formuler...

L'Un, la jouissance. Dans l'expérience de la jouissance, quelque chose de l'Un se donnerait... Comme une annulation – du moi, de l'autre, du divers... annulation dans une intensité... de la pensée organisée, logiquement enchaînée, du corps organique problématique.

L'Un, présence d'oubli; sans mémoire, sans passé, sans âge... Grande santé.

(3-11-1984)

/ De quoi s'agira-t-il? Un texte sur quoi? (Je parle d'un texte, livre, en turc, envisagé.)

Y parler de la philosophie, de l'éthique, au commencement? Faire quelque chose de général? Ça doit déboucher sur les institutions, le social. Ou partir d'emblée de cela? Par exemple, en définissant le cadre pragmatique, et de pouvoir, à l'intérieur duquel chacun se trouve. On parlerait alors de la position, des régulateurs, de l'institutionnel; de la détermination institutionnelle à laquelle nul n'échappe. Définition d'un cadre de détermination, et d'un cadre d'action. Le Droit, et l'État, seront ainsi questionnés. Pensée politique (dans la tendance de mes publications turques en revue). Cela me fait un peu hésiter.

La continuité du parler libre est fragmentaire.

Le parler suivi est aussi assurance.

La communication de la pensée obscure. La pensée concise, touchée

de poésie, s'écartant d'une communication au sens habituel. Facilité qui donne la difficulté, la vérité comme obscure. Elle nous donne la fascination, la perte. Elle nous donne autre chose. Vitesse de son effet – nous ne saurions formuler tout ce qu'elle atteint, événementielle, en nous, dans une vitesse prodigieuse. Le *retentissement*. Lueur informulable. En nous – son inarticulé, lueur qui ne montre pas ce qu'elle illumine dans une vitesse prodigieuse: silence, obscurité.

Qu'est-ce qu'un livre de philosophie? Prenons mon propre cas avec ce que j'envisage. Il y a quand même le rôle de la vanité, ou de l'orgueil, comme on veut. Il y a le rôle de la morale, aussi. La vérité? Est-ce la vérité, est-ce que je crois en la vérité? Disons que j'y crois – mais est-ce que j'y prétends? Je parle du social tel que je l'éprouve. Je parle de la détermination du social telle que je l'éprouve. Je vois que la plupart (?) des règles dont je me *sers* viennent de l'institutionnel. Je me découvre dans des positions, confronté à des autres... (à suivre)

(4-11-1984)

/ *Concevoir.*

Ce qu'on conçoit – soit Dieu – et qu'on a du mal à représenter. La conception n'est-elle pas déjà une représentation, cependant? Une représentation à laquelle il manque quelque chose, une représentation manquante. Image qui n'est pas claire et distincte... Comme un manque logique... Il manque la stricte délimitation. L'évidence (logique).

L'image évasive de la conception. Ou: Idée dont la représentation est manquante. Beaucoup de *concepts* de ce genre.

Ce qu'on conçoit sans le pouvoir *véritablement* représenter constitue néanmoins une unité, quelque chose qui a sa nécessité en tant que concept.

Par exemple, comme Dieu, on peut concevoir la jouissance, mais à

la représenter on n'arrive pas vraiment. Dieu, ou la jouissance, sont-ils des "états excessifs"? Des concepts du Dehors?

Ce qu'on n'arrive pas à représenter, c'est ce sur quoi on parle le plus. L'"état excessif" fait beaucoup parler.

Récapitulons. Il y a le mot. Par exemple le mot Dieu. Il y a l'acte de pensée qui vise Dieu ("Qu'est-ce que Dieu?"), et ce faisant s'efforce de le représenter en voulant le définir. L'a-t-il défini (propositions de la définition) qu'il n'arrive pas à le représenter pour ainsi dire définitivement. Quant à la *conception* de Dieu, à partir du mot et de la culture, déjà elle valait.

Ecrire dans le manque de besoin. Dans le besoin qu'écrire diffère, dont la satisfaction viendra aussitôt après que l'on aura cessé d'écrire.

(8-11-1984)

/ La représentation satisfaisante. Par exemple, la mort, la musique. A ne pas confondre avec le simple rappel de mémoire, l'évocation. La représentation satisfaisante semble manquer en ce qui les concerne.

La représentation, telle que je l'entends, a rapport à quelque chose de vécu. Le fait de représenter est *éprouvé*. Tension du représenter. La représentation doit satisfaire un état intérieur tendu. C'est un *vœu*, en somme.

Concevoir, donc, n'est pas représenter. Une définition peut n'être pas une représentation satisfaisante. L'image définitive peut manquer.

L'effort de représentation, faut-il le voir comme une expérience "mystique", en somme?

Et sa satisfaction, comme une "grâce"...?

En effet, ce que je n'arrive pas à représenter, je puis tout à coup le représenter... Par exemple, la jouissance. Ou Dieu, pourquoi pas?

– À l’écrit manque, on finit par manquer, la “plénitude d’expérience”... –

En tant que “défini” comme “corps sans organes”, l’Un, on l’a vu, peut se nommer Dieu; il peut aussi se nommer Bien; il peut, d’autre part, être considéré comme origine, et aussi comme fin.

(9-11-1984)

/ Un être fragile... Rien de sûr. Parlant... De choses suprêmes (Dieu, l’Un...). Le sujet de la pensée. *Qui* pourrait-il répondre à la question: *qui parle? Exactement, qui parle?* Derrière toutes les conventions, *qui parle?* Tu pourrais te nommer: convention. Tu pourrais te décrire et te définir: conventions. Tu pourrais énumérer tes raisons de parler: conventions, encore.

D’abord, on peut affirmer de ce qui est dit, qu’il n’est pas un. Comment pourrait-il l’être? Celui qui parle ne dit donc pas une unité. N’étant pas un, et d’autre part la pensée étant multiple, il ne dit pas une unité. Or, l’unité est une convention qui vaut pour lui: présupposé de sa propre unité, présupposé de l’unité de ce qu’il dit.

Qui parle... ? *Qui* – une *production*. Il y a événement et ça parle. Parole aussitôt “réglée” de différentes manières.

Toujours il y a de la régulation (à des degrés différents). Mais toujours aussi il y a quelque chose (... *qui*) échappant à la régulation.

Le désarroi. Le langage philosophique pour le désarroi (l’angoisse existentielle): l’existentialisme. Oui, l’existence, avant – mais l’existence de qui? Le sujet du désarroi, peut-on véritablement le nommer un moi ou un sujet? N’a-t-il pas justement perdu jusqu’à son nom, ses limites et son choix...? Jusqu’à la possibilité même de devenir fou...?

Désarroi de celui qui est “traqué” par l’institutionnel. Ce n’est pas

quelqu’un qui vit en dehors des événements, il ne faut pas s’y méprendre: il est justement “traqué” par l’institutionnel en tant que sa possibilité de vivre des événements est menacée par l’institutionnel.

La détermination. Récits de la détermination. Ce que pourrait être le mien. Car il est entendu que moi aussi j’affirme la détermination. La grande détermination institutionnelle! L’histoire des régulateurs!

Que veut dire déterminer? “Faire être d’une certaine façon”? Sommes-nous donc des êtres “faits”? (Leçon à en tirer pour la métaphysique et l’affaire de l’être!) (À suivre, bien sûr...)

(14-11-1984)

/ La détermination. La “chose institutionnelle”. L’être institutionnel”. Ce que nous disons et faisons lui est lié.

La “chose institutionnelle”: une “matière”, un “mécanisme” (ou plusieurs), un ensemble de “régulateurs” régissant ce “mécanisme”. La “matière”, elle-même réglée, est le bâtiment, avec ce qui s’y trouve... Aussi bien est-elle l’ensemble des individus qui s’y meuvent...

Ces “régulateurs de fonctionnement”, ou “régulateurs intrinsèques”, les régulateurs institutionnels s’y réfèrent. C’est un premier mode de reproduction. Un deuxième mode de reproduction est constitué par le fait que quotidiennement nous faisons usage de ces régulateurs institutionnels, c’est-à-dire par le fait que nos paroles et nos actes reproduisent les valeurs et les formes véhiculées par les médias et par des institutions comme l’école et la famille. La manière dont nous désignons les différents genres de régulateurs peut d’ailleurs être contestée: un régulateur-forme de savoir, par exemple, ne prescrit-il pas un faire? Et la distinction entre régulateur simple et régulateur complexe n’est-elle pas trop sommaire? Un régulateur simple existe-t-il véritablement? N’y a-t-il pas connexion? N’y a-t-il pas “contexte”?

Imaginer une antériorité a-historique. Ce qui est avant ma propre histoire et l'histoire commune. Pareille antériorité comme origine. Son "rayonnement" n'en continue pas moins. (Cf. ce que Bréhier appelle le théorème de la transcendance: "Un terme également présent à tous les termes d'une série ne peut les éclairer tous que s'il est non pas en l'un d'eux, ni en eux tous, mais avant tous". Proclus, *Eléments de théologie.*)

(15-11-1984)

/ Retour à l'amour.

La "pensée unique" de l'amour (on pourrait aussi parler de "pensée unique" à propos d'un certain mode du désir). L'"objet unique": un nom, une image (sans l'effort de représenter). Une intensité. Dans le "pôle négatif" du processus, dans le tourment, lorsque l'objet s'absente, s'éloigne, se détourne – alors qu'il *devrait* être là, comme sous mon pouvoir –, c'est alors que l'intensité est pleinement vécue.

Qu'est-ce que la foi? L'Un, le Dieu supposé, a-t-il à être vénéré, à être aimé; a-t-il à être visé; a-t-il à être compris, à être expliqué? En quoi, manque-t-il? L'amour de Dieu, est-il, comme l'autre, un processus? Peut-on perdre Dieu, après l'avoir comme atteint – autrement dit, Dieu peut-il se retirer de nous, nous abandonner – ? L'extase peut-elle être un but? (L'extase est très rare, Porphyre soutient que Plotin n'y était arrivé que quatre fois; elle est – peut-on parler d'un paradoxe? – passagère...)

(16-11-1984)

/ Processus de la pensée "normale". Double "support": les images et les mots. Le "degré suffisant" de l'"évocation": images et mots ne sont

pas "entiers" (ce n'est pas comme dans un texte, ou comme dans une photographie). Vitesse (rapidité) de l'"évocation". Tout n'est pas "dit" ou "montré" dans la vitesse de la pensée.

On a dit que la pensée, "normalement", use de régulateurs de savoir. Mais cet usage n'est rien sans le support d'images.

Il y a l'image de l'objet en tant que présent, en tant qu'il est là, et il y a son image en tant qu'"évoqué". Toutes deux sont "liées" à des régulateurs. En ce sens, il n'y a pas d'image "pure" ou "sauvage". L'"image de l'évocation" se rapporte à celle de l'objet. Mais elle ne reproduit pas tout simplement celle-ci. On pourrait dire qu'elle la "symbolise", en quelque sorte. Elle "met à la place" une "figuration-symbole" qui en garde quelques "traits" distinctifs. (Il faudrait aussi considérer les cas de l'évocation d'un son, d'une odeur, etc.) La reproduction imaginaire symbolique "retient" d'une façon ou d'une autre le régulateur, le concept, semble-t-il (on pourrait toujours envisager des reproductions sans régulateur, où le régulateur par exemple serait oublié... cf. le rêve). Mais ne le "retient" que rarement en tant que tel. C'est comme si la vitesse de l'"évocation" consommait dans un même mouvement l'image de l'objet (en tant que présent) et le ou les régulateurs, concepts auxquels cette image se trouve liée, pour n'en garder que quelques traits dans une figuration qui n'est pas seulement d'images.

(21-11-1984)

/ (Pourquoi avoir dit "support"? Le terme "constituant" n'est-il pas plus approprié?)

La séparation entre mots et images.

"Ce qu'on veut, par les mots, c'est en définitive une perfection d'image."

Le processus de la pensée “normale” est comme une suite qui va de soi. Les “images-mots”, ce qui constitue la pensée, se suivent, mais pas dans un mode contraignant.

Séparés, les mots et les images n'en sont pas moins mêlés, quand on pense. On peut discerner une séparation d'un autre ordre dans le cas où la pensée vise une Représentation: à travers le processus des images et des mots, ce qui est visé est une “perfection d'image”.

Dieu, Représentation, et Folie. “Il faut que l'âme comprenne Dieu par Dieu; mais ceux qui voudraient savoir ce que Dieu est et l'étudier, qu'ils sachent que c'est défendu. Ils deviendraient fous. Toute lumière créée doit faillir ici...” *Ornement des noces spirituelles*, Rusbybroeck l'Admirable.

(22-11-1984)

/ Le lien question-vérité. La vérité comme réponse certaine, évidente. Y a-t-il des questions “vraies”? Il faut des questions, pour qu'il y ait la vérité. Les questions cherchent-elles la vérité? On peut envisager des réponses questionnantes. Les questions, en tant qu'événements, occasionnent une production (parole, écriture, etc.). Dans la mesure où celle-ci est libre des contraintes (la suite, les régulateurs) susceptibles de l'affecter, on peut affirmer qu'elle est singulière, passagère (étant événementielle). Elle peut être elle-même interrogative. Elle est vérité en tant que production événementielle, elle n'est pas “la” vérité au sens traditionnel. Elle dépend de la spécificité de la question. Y a-t-il deux questions identiques? Sous leur apparente identité, il y a multiplicité de questions, et multiplicité de vérités. Ne pas ignorer cette fragmentation.

La spéculation. La volonté de spéculer. Comme une volonté de retrait, en même temps. Sa différence avec la “ruminantion”. La spéculation comme quelque chose de plus lourd, plus grave. Dans les deux, de l'arbitraire. Peuvent être des productions sans événement. Il n'y a pas d'événement, mais je veux la vérité, alors je puis penser, rien ne m'en empêche. Volonté de vérité sans événement. Certes, des événements peuvent survenir pendant le cours d'une telle production.

“Ceux qui pensent *selon* une certaine “rhétorique””. (Blanchot, Derrida, d'autres... mais ne peut-on pas généraliser ce que j'affirme là?... à suivre.)”

La forme-prose conviendrait mieux à l'improvisation que la forme-vers, de ce qu'elle aurait l'avantage de mieux pouvoir “dissimuler” en son sein ce qui est raté.

(26-11-1984)

/ La “première différence”, c'était la mise en rapport de deux objets de pensée.

L'écriture, hors de la philosophie, n'est pas concernée par la vérité, quoiqu'elle aussi réponde. Il faut réfléchir sur ceci: ne pas être concerné par la vérité. Il s'agit d'indifférence. La philosophie n'est pas tout à fait écriture, d'après cela. Il y a cette “valeur”, sinon cette “illusion” de la vérité qui la maintiennent. C'est un autre usage de la langue. C'est une autre recherche. Même quand l'écriture se recherche elle-même, devient pensée de l'écriture, il semble que ce soit autre chose que la démarche de la philosophie. Et remarquer combien, même alors, la fiction s'en mêle.

Le fait que la langue est “fondée” sur des oppositions ruinerait la vérité. Par exemple, lorsque l’on en vient à mettre en question le propre, etc., et que l’on met en avant son opposé (l’“impropre”), on n’a fait que le remplacer par un terme qui n’est rien sans lui... La vérité peut-elle être l’un des deux membres d’une opposition produite logiquement par la langue indépendamment de la vérité?

(27-11-1984)

/ La dialectique serait fiction ayant pour objet la langue (fiction – de la langue – sur la langue).

Il y a les choses désignées, et il y a les mots; il y a d’autre part les images. La chose désignée ne serait pas une image...

Les choses désignées n’entreraient pas dans un rapport d’opposition.

La langue n’a pas de contraire.

“Mes enfants, chacune des choses que j’ai créées dans l’univers est appariée, que ce soit le ciel et la terre, le soleil et la lune, ou Adam et Eve, par exemple, ou encore ce monde et le monde à venir. Mais moi je suis seul et unique dans l’univers.” (*Deutéronome R.*, 2, 31).

(28-11-1984)

/ La possibilité d’un nouveau style politique.

“Ce qu’on est” (mots, propositions... de “soi”, d’autrui).

“La détermination de l’État”.

Temps, mémoire, histoire et utilité. (Lien entre conscience chronologique et utilité; possibilité d’une mémoire sans “conscience chronologique”; possibilité d’un temps a-historique; l’“utilité positionnelle” comme déterminante...)

(Notes pour le texte en turc.)

“Le concept d’événement”. Difficultés. L’événement en tant que rencontre.

L’“identité conventionnelle” de la langue.

La rencontre de la langue. L’expression. L’enfant a à s’exprimer. En face de lui, d’abord, *cela* qu’il ne pénètre pas, ou si peu, la langue. Il n’attend pas de la pénétrer pour pouvoir s’exprimer. Il ne relie pas nécessairement l’expression à la langue. La mémoire de la “première enfance”: ce qu’il y a, ce ne sont pas encore des “images-mots”, puisqu’il n’y a pas encore de mots (alors qu’il y a tant d’images). Mais n’y a-t-il pas, déjà, une certaine signification, ou un sens? Images dotées de sens sans que leur soient adjoints des mots. “Premières images”. “Sens de différence”. Une surface verte, par exemple: une différence. “L’aventure à travers les différences” de l’enfant. Mais il y a aussi les grandes rencontres. Rencontres en tant qu’intensités de peur, de “désirer”, de “souffrir”, etc. Il y a l’inscription de celles-ci. Inscription dans la mémoire en tant que figures. Plus tard, des mots, ou plutôt fragments de mots ou de phrases, s’y adjoindraient...

(6-12-1984)

II

(1985)

1

TEXTE

De vous on répète. C'est nous, nous dans la pensée, dans la hâte. Haltes excessives, exagérées. Où est l'ancien temps. Les textes à l'aveuglette. La guerre des souris, oh textes. Il en faut, il en faut, à quoi nous pensons, qu'est-ce que nous entendons, qu'est-ce que nous attendons. Chaque jour il en faut, et les nuits dans le silence. Le théorique m'a toujours emmerdé. La pensée ne se fait pas là où on l'attend. L'attente de l'attente fausse. Bruits, nervosité ne sont pas des prétextes, sont des prétextes. L'esprit ne suit pas sur un fil nerveux, comme l'entend l'attente paresseuse, capricieuse, l'enfant gâté de vieilles défloraisons.

Ça ne s'adresse à personne, ça ne s'écoute pas "après", s'entend et disparaît dans sa marque de gloire. Nostalgie! Vieilles prouesses! On nous a oubliés.

Oui quand ça commence, c'est inattendu.

Comme de quelqu'un, le départ. Départ de moi dans l'envoi, l'adresse. Autre, l'amour simulé, mais il en faut, n'est-ce pas, il en faut ce matin. L'illusoire, le chimérique. Ça fait venir les événements, qui

“attendaient”, réprimés, étouffés. Le feu, la poésie, on y a goûté, pense-t-on, mais attention. Cette grâce, en premier, cet “aller” renouvelé, comme s’il n’y avait pas eu le temps.

Dans les mots, disais-je, nous pensons dans les mots. Ça se resserre dans les mots, l’attention s’attache à l’un, a du mal à s’en détacher. Voilà pour la pensée. Il y a donc quelque chose qui coule, les mots, et il faut au préalable que ça coule, que le flux soit possible. Puis il y a les retours, ou les “découvertes”, l’un attire. On s’y arrête, tout en allant.

Il faut au préalable que ça coule. Le printemps est arrivé. De nouveau les assemblages, caractéristiques de la “coulée” qui m’est propre. C’est comme la condition redécouverte. Sans cela, stérile attente.

La poésie. Redire sur la poésie. Dans ce léger écart de style. Retour avec écart, retour contemporain. Sans relecture. La poésie, redire: problème de monde, la “surprise” (Dağlarca, que je désignerai dorénavant par D.).

Sur l’amour, aussi: redire. Insérer des notes inédites. Les vieilles questions (l’Être).

Il faut que ça parle déjà, pour parler.

Dans les mots dans les images dans ce courant faussé avec modestie. Qu’est-ce que vous disiez que c’était la poésie, non le plaisir, ou jouissance? Insérant lapsus.

(23-3-1985)

/ Comme de vous la vérité. De vous – qui on s’adresse. L’autre et la vérité, ce n’est pas nouveau. À moi la vérité. À l’autre. À qui. L’autre, à partir de la personne que je “convoite”. Je la mets à la place de l’autre qu’il me faut. L’exigence de l’autre, ce n’est pas nouveau non plus. À moi, pour moi, la vérité, certes, le semblant de vérité – mais l’autre, mais qui? Pas une seule, la personne. Le nerveux et la danse. Dans l’entrain, la danse: oublié du “nerveux”. Écrire: dans une tel entrain, d’une

traite. Entrain, euphorie: rares. Et entre-temps? Assez du nerveux, de la répétition nerveuse. Est-ce cela, le négatif toujours? Je suis loin d’être la première personne du singulier. Je ne la vois pas aisément celle-là. Autant demander: *qui* je désire? Qui – puis-je “le” désirer? Je “convoite”... je “poursuis” sans grand désir... j’éprouve du mal à m’inventer l’amour... Le désir vise quelque chose de plus singulier encore qu’une personne – mais simultanément il est réglé, et si encore l’amour s’en mêle... Vous – vous êtes ma vérité, passion de l’écrit: mais n’êtes personne. Redire sur l’amour. Il y faut une certaine naïveté. Le désir de la mère? N’allons pas tout de suite aussi loin.

Il y a beaucoup de moi et d’autres, on a dû le dire.

(27-3-1985)

/ Le flux. Le flux de mots – qu’est-ce? Ce ne sont plus des phrases. Ce sont des mots jetés. Une précipitation. Ce n’est pas non plus “une longue phrase”. Ça ne se laisse pas saisir comme une totalité. Ce n’est pas à “saisir”, d’ailleurs.

Où du “biographique”... Comment mettre entre parenthèses ce par quoi je suis actuellement concerné “dans ma vie”? Surtout dans un “flux”. Obstacle à la “communication”, moyen à l’écriture. Ma vie: “comme de vous”... Dans l’espace de l’incertitude, retour du comme. Référence à la certitude.

Ma vie mes amours. “Mes amours” traduit bien la position à l’égard de l’amour, si je puis dire. L’objet de convoitise, l’objet d’amour, l’objet de désir, l’objet d’écriture... : *mes amours*. Autant d’objets, autant de positions... autant de questions. Ce n’est pas la même chose, dit le flux. Est-ce un flux de désir? Non pas seulement. Flux de mots de choses dans les mots mes amours dit-il puisqu’il faut que quelqu’un dise mais justement ce n’est pas quelqu’un. Où de la “fiction”... Une certaine écriture poétique, en somme.

La logique de la langue. Si on la brise...? Plusieurs parties dans cette logique. Comment dans la langue encore peut-elle se briser? Plus de communication, alors? Et la “référence” à la communication? Le supplément est-il le fantôme de l’écriture?

Mots sur la culture. À chacun son flux. Et à chaque jour. Qu’est-ce qu’un jour pour l’écriture? Sommes-nous enfermés dans la logique de la langue? Ce n’est pas exactement une improvisation le flux.

Mots sur la culture: tout, l’ensemble que j’ai par ailleurs divisé, les institutions les régulateurs institutionnels les régulateurs culturels et tous objets fabriqués et je ne sais quoi encore, tout, dis-je, *dit-il*, appartient à la Culture, cela va de soi, mais il fallait le dire.

Crois-je au progrès? À un “plus avant” meilleur? Oui, dois-je sans doute avouer en ce qui concerne les institutions. D’où un tel sujet est-il sorti? Comme ça, subitement, dans l’été 81?

(28-3-1985)

/ C’est, à n’en pas douter, le jour. Le jour une phrase à n’en pas douter. Commencements minima. Pour accéder à quelque vérité. Toujours l’affaire de la vérité. Essayer à son propos des commencements.

Le rapport de l’écriture et de la vérité ne semble pas aisé à poser. Pourquoi, d’ailleurs, toujours l’écriture? Dans l’absence d’objet comme son propre objet?

La question qui est affaire de se marquer historiquement pour ainsi dire. Par exemple l’amour. Purement, cela n’existe pas, dois-je dire. S’y mêlent ce que je nomme “convoitise”, et le désir. On convoite quelque bien qu’on veut posséder, “avoir à sa disposition”. Quelque bien qui représente un ensemble de biens (richesse, possibilité de jouissance...).

De tel objet, nous en avons besoin – socialement parlant, et aussi “pour” notre désir. L’objet de convoitise est en ce sens objet de besoin. L’amour donc est affaire. Toute question me direz-vous est affaire d’intéresser “la vie”. Mais il faut introduire une différence entre ce qui ne fait que “toucher” instantanément – de toucher, avions-nous affirmé, en premier le désir – ma “vie” par ma pensée, et ce qui comme rencontre de pensée (etc.) est simultanément histoire vécue, processus sans fin...

C’est comme si j’avais à dire la vérité sur l’amour, de ne pas l’avoir déjà bien dite, de l’avoir dite manquante.

L’amour son processus. De vœu. Suivi. Fixé. Schéma ancien évidemment trop simplifié. L’affaire quant à l’amour, surtout quand s’y mêlent convoitise et désir, paraît beaucoup plus complexe. Certes, au temps de ces affirmations, nous le savions déjà. Ce qui nous intéressa, ce fut la “forme” ou “structure” dite “bi-polaire”, avec positif et négatif, et dans le positif encore manque. Inutile de répéter ce qui fut dit.

Mais imaginons plusieurs processus simultanés. Un, deux, trois même. Introduisons la part de convoitise et le désir comme quelque chose de connu et d’inconnu (j’ai avec deux des “objets” une “expérience” de désir, c’est-à-dire des rapports vécus; avec le troisième je n’en ai qu’imaginés). Qu’advient-il, alors, de l’amour? Il faut du désir, pour qu’il y ait de l’amour, avions-nous affirmé à la même époque. Soit. Le désir initial et une certaine forme de “réaction” à celui-ci en tant que le début du processus de l’amour. Mais le désir *dans* le processus, y avons-nous assez réfléchi?

(3-4-1985)

/ L’étrange début.

Un début, à la fin. *La pensée du premier* (diverses formes). Le premier, l’étrange origine. Le premier comme désir. Le premier comme première pensée, “première différence”. La question du privilège du premier. Le

surgissement, le jet sont premiers, sont différence. Le premier est origine singulière et passagère (la “première différence”). Peut-on parler de “véritable différence”? L’espace du désir est “ouvert”: du premier peut en sortir ou peut y entrer. Peut-on parler de “véritable étrangeté”? Le premier et l’Un. Paraissent opposés, à première vue. Mais premier n’est pas première vue. Paraissent liés, premièrement, aussi. Le premier peut contredire la première vue. Le surgissement contredire le “vraisemblable”. L’étape de la correction du premier. Le premier n’est pas laissé tel quel, ou rarement. Alors, le premier et l’Un? On aurait pu affirmer en premier: il y a rapport entre l’un et l’autre; le premier ne serait après tout qu’un moyen (une ruse) pour atteindre l’Un, une anticipation de l’Un ouverte à tout remaniement ultérieur... Que peut devenir cette affirmation, corrigée? – Le premier est un certain rapport à la vérité; mais la vérité est-elle unique ou multiple? a-t-on déjà répondu à cette question, ne doit-on pas y répondre “au préalable”? car on a bien l’air, même après Nietzsche, et peut-être toujours avec Nietzsche, de chercher la vérité; mais quelle vérité justement? *des* vérités différentes, ou ce qui appartient à une Vérité unique? ce qu’on nomme le premier semble orienté vers les deux genres à la fois, comme affirmation d’une double vérité peut-être: celle de l’Un, celle (pourquoi ne pas la nommer ainsi?) *des Autres*...

(7-4-1985)

/ L’être le seuil la vérité. Le social le langage la révolution. Qu’est-ce qu’un seuil? (*De seuil en seuil, Dans le leurre du seuil* – deux des ouvrages poétiques les plus importants le nomment dans leur titre.) Quel type de début? De contact? Comme déjà un accomplissement, *seuil de la paix*... La paix de l’être comme vérité. Ce qui est visé dans un certain effort philosophique. “Du côté du social”, les choses ne sont plus les mêmes... En quoi le social peut-il parvenir à la vérité en tant que pacifique? Cherchons-nous quelque chose comme la vérité pour le social? Et

il y a aussi la vérité, les vérités du social, celles distribuées dans et par l’institutionnel social... La question même de *la* vérité s’inscrit dans ce “régime” institutionnel de la vérité. Le culturel, a-t-on dit, se réfère à du culturel, soit. Mais on ne peut sérieusement soutenir qu’il est pour autant complètement indépendant de l’institutionnel. On a déjà parlé du culturel “transformé” en de l’institutionnel (écoles...). Mais y a-t-il, purement et simplement, quelque chose comme du “culturel”? Ailleurs, et récemment, nous avons réuni “culturel” et “institutionnel” dans le terme général de *culture*, ayant par là rejoint l’acception courante de ce mot. Il y a certes rapport entre les deux. Il y a rapport et il y a coupure. Il y a influences mutuelles. Aujourd’hui, par exemple:

Nous discutons de la vérité dans un cadre où la possibilité, peut-on dire, de l’établissement d’une vérité à une échelle mondiale, ou même locale, a beaucoup diminué. C’est le non-vrai qui est notre vérité, si j’ose dire, à l’heure de la consommation, et des avatars du monde contemporain. Avec sa possibilité, c’est l’espoir de la vérité qui s’est considérablement amoindri. C’est donc dans un tel cadre général que la discussion de la vérité a lieu. Retour de la question de l’être. Que peut-on attendre de la pensée? Quel est l’espoir de la pensée? Ou son vœu...? La “pensée du seuil” n’est pas tout à fait recherche de la vérité. Elle l’a déjà, la vérité; d’en avoir touché le seuil. Son vœu peut être celui d’une paix qui aille grandissant, où réellement penser et être ne feraient qu’un, où penser serait aussi naturel que respirer, ne coûterait aucune souffrance nerveuse... Vœu d’une sorte de parole silencieuse, de vérité silencieusement parlante comme plénitude (d’être). *Quel est “le social” d’un tel vœu?*

(12-4-1985)

/ Première attention “imaginée”... Soit: la diversité de l’étant. La diversité, d’abord, ou l’unité? La diversité, il semble. De cela, j’imagine, je ne peux douter. (L’imagination: cf. Beckett.) Le devenir de l’étant. Y

a-t-il continuité? N'est-elle pas mise en question par la pensée première? La continuité, la relation sensée entre les diverses parties de l'étant, n'est-elle pas une "explication" religieuse, mythologique? La démarche pensante n'est-elle pas "sortie" d'un tel cadre? Constat de diversité, ou d'éparpillement, donc, d'abord, dans un premier temps imaginé. Ou recherche d'une autre unité, d'une autre explication. Lorsqu'elle n'est plus religieuse, l'explication de l'étant et de son être, paraît, peut paraître comme étrangeté "en suspens". Comme si sa destination devait être la religion, mais ne pouvait point l'être. Il y a pourtant, dans cette parole, une "tension", comme une "poussée" vers la domination. Vœu? Vœu d'une philosophie première? Le silence rayonnant d'un établissement dans la vérité de l'Un (ou dans la vérité comme unique). Vœu religieux mais dont la réalisation, pour ainsi dire, ne passe pas par la religion? Même dans sa certitude, étrangeté, "suspension" d'une telle philosophie première. Dans la duperie de soi, on ne dépassera pas la religion...

(17-4-1985)

/ Je ne cite pas. Je ne veux pas m'arrêter. Je veux aller sans avoir à suivre.

Débuter par un mouvement. Mouvements comme en musique à préconiser pour la pensée. J'aime la langue, dans un certain usage de la langue. Débute comme un mouvement final en musique. Allégresse, légèreté. J'ai tant voulu et je veux tant écrire sur la musique. La force de l'émotion musicale, chez moi. Langue: articulation, sonorité. Je dis ici articulation pour rythme, que je réserve pour la poésie. Cette manière jamais indifférente de glisser des mots, cette sonorité dans le silence. Aimer cette "matière"-là. Ce qui n'est pas mot, l'avez-vous cherché? Un regard n'est pas un mot, mais il y a du mot dans le regard. Mais un son n'est pas un mot, et il n'y a pas, à ce qu'il semble, de mots dans le son musical "pur". Pourtant la musique "figure", aussi bien. Par exemple

une dispersion est figurée dans tel mouvement d'un dernier quatuor de Beethoven. On "voit" en musique. On "entend" en lisant, en écrivant. Ce n'est bien sûr pas la même chose. Je "juxtapose". Vue et entente tout intérieures. D'autres perçoivent des couleurs (Messiaen). Mais il est hors de question bien sûr de limiter l'effet de la musique à son effet visuel. Si ce qui se figure par la musique est le rythme, on ne peut non plus affirmer que le seul effet du rythme est de produire de la figure.

(17-4-1985)

/ Toi-même écoutes. Ce n'est pas, simplement, un récit le monde. Ce qu'on rencontre initialement n'est pas lu. Bruits, confusion des premières rencontres. Comme un long récit on peut raconter cela. Qui fut là? La Mère au nom *in progress* fut là; ceci, ce rapport dans l'obscur avec cette présence vitale, et tu fus ce rapport... Ta naissance ne fut jamais là, tu ne savais pas ta naissance. A partir de rapports tu étais. Tu étais joie, tu étais souffrance. Ce bruit autour de l'enfant, bruit de bouches vers l'enfant dirigé comme flux et reflux d'intentions. Bruit intentionnel qui n'est pas, encore, parole. Ces regards vers l'enfant tournés. Yeux et voix entourant cette enfance. La dure nécessité corporelle: le corps s'exprime, signifie dans les convulsions de la faim, de la défécation, etc. Le cri, le sanglot, le soupir, et une espèce de rire "accompagnent" ce pur signifier du corps. Premier corps d'avant le moi. Le cri signifie-t-il? Il signifie que déjà le corps signifie. Le signifier du corps ne doit rien à la parole, à ce stade. Le cri est "réaction" à ce signifier du corps. Attrait de cette enfance (Bonnetoy: "... la mort enfantine profonde"; Dupin: "... cette enfance déjà noire").

Attrait comme celui du lieu enfoui de la vérité? Il n'est pas aisé de répondre à cette question. D'abord il y a plusieurs enfances. Celle, la plus "noire", à laquelle ont trait les remarques précédentes. Et il y a celle, plus

tardive, où l'enfant parle, court, joue dans les jardins. Il va de soi que cette dernière se laisse saisir plus facilement. C'est vers elle surtout que se porte la nostalgie des poètes (en premier il faudrait citer ici Dağlarca).

(18-4-1985)

/ Première phrase "au hasard" surgissant comme une question. Le hasard comme une question. Et, mesdames et messieurs, le sujet d'aujourd'hui: la culpabilité en amour. La culpabilité... La faute. Faute qui aurait pu ne pas être. Un acte que je n'aurais pas dû accomplir (soit un acte de violence envers l'aimée). Faute contingente, "accidentelle". La culpabilité comme sentiment de cette faute. Volonté de rachat. Dans la culpabilité la possibilité morte de l'innocence. Cela aurait pu ne pas se produire, le hasard y a joué son rôle. Le hasard comme malchance. Vaine volonté de rachat, d'effacer l'histoire, l'événement advenu, de tout reprendre où il ne s'est encore rien passé.

La culpabilité est un sentiment qui a rapport à l'histoire. Avec la volonté de rédemption qui lui est concomitante. Dans l'événement historique le rôle du hasard ne se peut nier. Par surcroît dans l'événement "fautif".

L'événement "fautif": celui qu'a causé un emportement passionnel, par exemple. Qu'est-ce que cet emportement? C'est une force qui vient briser le cadre de "coups permis" de la *position*. En ce sens c'est un aveuglement passager, subit. Force destructive. Soit une haine soudaine "qui doit passer à l'action". Dans l'emportement il y a ce "devoir passer à l'action". C'est l'action, l'acte qui ici est fautif. L'acte, même dans l'emportement, aurait pu ne pas être accompli, aurait pu être freiné. Mais ce qui a produit l'emportement, telle discussion par exemple, aurait pu lui-même ne pas avoir eu lieu si le hasard eût été différent.

Cette force destructive, est-ce moi? Elle fut moi, ou plutôt je la fus, et celle qui en a été la victime, à travers mon acte me condamne en tant

que pour elle je m'identifie désormais à cette force détestable. Mais moi-même, dans la culpabilité, est-ce que je condamne la même chose? Je lui donne raison de me condamner. En effet ma conduite fut aberrante. Mais je ne me vois pas pour autant identifié à cette brute que je fus. Je suis toujours le "bon" moi-même, le bien-intentionné... La culpabilité dont il est ici question est chose complexe. Elle s'apparente à une réflexion douloureuse sur l'événement, le hasard, le bonheur, l'identité... Je suis certes coupable pour moi-même, mais je suis également innocent, ça n'est pas "ma" faute. Sentiment d'une injustice, aussi, commise à mon égard, par celle que j'aime, puisque je l'imagine s'obstinant à me voir comme la brute que pour moi-même je ne suis plus, ne l'ayant été qu'un bref instant dont je ne cesse de me repentir. La culpabilité ici considérée n'est pas le simple ressassement d'un: "je suis coupable"...

(24-4-1985)

/ Avoir vu.

Voir, cela ne se possède pas, le vu...

J'avais vu le spectacle. Pas le spectacle, le site, non, pas exactement, il y a un autre mot, j'oublie, mais il ne sera pas juste non plus...

“Je n'ai que toi, montagne” (roulant dans la poussière et l'éloignement qui agrandit, dans l'inconfort et la fascination).

“La solitude de la terre luit dans l'univers.”

L'écriture d'amour (l'écriture par amour) – ai-je assez réfléchi là-dessus?

Ce qui a été, je le veux savoir. Interrogatoire en vue. Personnes à interroger, démarches à faire: activité policière, en somme. On s'y prépare. La vérité.

*(Notes, parmi d'autres, écrites lors du retour
du voyage dans l'Est, les 27 et 28 sept. 84)*

/ L'après-souffrance (l'intensité de vivre de l'après-souffrance). (Rappel: l'après-rien – lié à l'“événement oublié”...)

/ La représentation du pouvoir. (Ce n'est pas le pouvoir qui pourrait se dérober à la représentation... Dans un film médiocre, le héros ne renoue avec sa femme que lorsqu'il arrive à “représenter” le pouvoir: il bat son rival dans un rodéo, et plus tard dans une bagarre... Un flic “représente” le pouvoir. Un autre type de pouvoir est “représenté” par le professeur. Le pouvoir en tant que représenté n'est pas un pouvoir qui directement s'exerce. Un représentant du peuple est un représentant du pouvoir...)

(15-4-1985)

/ Poser une question.

/ La réflexion sur des faits: décrire, définir un fait complexe et en tirer une leçon, un résultat pour déterminer l'attitude à adopter.

(26-4-1985)

/ Aimer peut-il s'oublier?

/ Rythme, image, sonorité... en poésie, encore. D'abord: le dire. Le dire ne se réduit pas à la sonorité, au rythme, à l'image, au sens... La “volupté de dire”. Le “dire voluptueux”. Le dire de l'écrire, ce n'est pas “exactement” l'écrire... dire tel que commandant à la poésie dans un don voluptueux. Le rapport rythme-sonorité. (Exemple: Saint-John Perse.)

“On voit-écoute se “dérouler” une image, devenir une image”; “on voit-écoute une signification devenir” par l'image et par la “liaison” entre les images. L'image ou le groupe-image (image complexe, image plurielle,

image-phrase), on la lit se former, si j'ose dire, et ce n'est d'ailleurs pas lire, on “voit”, en effet, et on “écoute”; on “voit” de l'“écoute”... on écoute par le voir (qui lit)... (Expérience relativement différente dans le cas où on nous lit un texte qu'on ne voit pas: comme plus de “configuration” – dans le vide, l'air – alors; comme une nécessité d'oubli, aussi – le “passage” qu'il ne faut interrompre du texte.) Je pense à Saint-John Perse, je le répète, en écrivant ces remarques sommaires.

/ Voir et savoir. “Le voir introduit dans la langue”. Ça parle beaucoup de voir, la langue. La signification en tant que reçue par le destinataire d'un “message” est-elle “clarté”? La langue (soit: dans l'écrit) peut paraître opaque. On n'y entend rien, on lit, et ça passe. On commence à voir, on “comprend” des choses: voir sans contrainte encore: voir qui est, lui aussi, une certaine liberté poétique. Apparition de quelque chose dans le texte par la lecture. On peut dire que ceci est un certain degré de clarté. Lien voir, clarté, et signification reçue. Lien du voir et de la signification.

Mais la sonorité elle-même a peut-être rapport au voir. Le résonance (dans le poème) en tant que visible. De fait, il est donné par ce qu'on voit (le mot, les mots) en lisant. Ce qu'on lit par voir, résonne en nous-même. (Et, inversement: le visible en tant que résonnant.)

(29-4-1985)

/ “Structures aléatoires” (cf. le texte: *Une semaine de fracas*).

/ La représentation, ça se veut, c'est voulu, aussi – d'après ce que j'en ai dit récemment.

(30-4-1985)

/ “Narration à personne destinée” (soit, ici: on conte quelque chose à un bébé de trois ou quatre mois pour que celui-ci s’endorme d’entendre une voix) – que serait-elle? La narration se sachant telle, vaine.

... Comme un acte de voyeurisme? On se dénude – désir nu – en face de l’autre – qu’on désire? – et qui ne nous voit pas. On est fautif sans divulgation de la faute. (Tiens! De l’exhibitionnisme dans le voyeurisme?... Du “regard” – ou “voir désirant”, ou “être vu désirant” – dans la narration?... La jouissance de la “faute solitaire”, du désir “se réalisant” – ou: en action – sans que l’autre – désiré – l’appréhende, du désir qui ne se “communique” pas, encore, ici... “Sécurité” d’un tel désir (“sécurité” comme une condition idéale!)... La recherche de la communication “affaiblirait”-elle la “jouissance de désir”? “Sécurité”, “plaisir de *frauder*”, “assurance” d’une jouissance optimum... tout cela à des degrés variés...

L’écriture, généralement, n’est pas “narration à personne destinée”...

(1-5-1985)

/ Une intention, qu’est-ce?

(1-5-1985)

/ Une beauté d’être...

Soit: un site (pont, rivière, barques, quelques personnes, arbres, fraîcheur de l’air au printemps)...

Ceci n’est pas l’Être, comme ça, purement et simplement. C’est relatif à l’Être, certes, mais à un Être qui semble, dans sa généralité, neutre... Alors? (...Et le rapport à la Nature? ...La Nature serait-elle neutre aussi?...)

/ Le rapport de l’Être au dire (à la “diction”, à la “narration”)...

Ce que je vois qui me touche (le site), est-ce une narration, ou en quoi ça a rapport à une narration, ou à des mots...?

(Début mai 1985)

/ Que veut dire: “l’affaire est résolue” (ou: “la cause est entendue”)?...

/ *Je veux être connu*... (Une certaine pulsion de “se-faire-connaître”.)

/ Le poids de mémoire (celle de l’holocauste)...

(5-1-1985)

/ ...D’une histoire tout se mêle.

Est-ce qu’il y a “histoire actuelle”?

L’“histoire personnelle”. Le temps qui, pour soi, a été. La vérité de (sur) ce temps. Traces de ce temps (lettres, toutes sortes d’inscriptions...). La vérité sur ce qui a été: “ainsi cela s’est passé”. Le regret. (“Le regret historique”). S’il n’y avait pas le devenir irrémédiable (avec la mort pour aboutissement), il n’y aurait pas ce sentiment du passé... Le passé, aussi, comme ce que l’on ne pourra revivre, ce que l’on ne pourra changer...

(9-5-1985)

/ Dire bonjour en pleine nuit! Oui, nous pouvons écrire, terminé le jour, venue la fatigue, très tard dans la nuit! Joie d’écrire, in extremis. Une certaine insouciance aidant. “Commençant par écrire”. Oui, écrire peut avoir rapport à la joie! Qu’est-ce que la joie? Une volonté? Un

“aller” événementiel? Quelque chose “aux confins”, “à des frontières”, un “oubli”?... (La joie qui est question dans la joie.)

La joie une vitesse. Un “devenir plus fort” (force qui est pur don, bien sûr – et non pas “force qui prend”, pouvoir, ce qui n’est pas la force, du reste, mais s’y oppose, etc...). La joie, c’est comme si je ne peux la penser qu’en termes nietzschéiens (joli sujet: “les termes nietzschéiens”!). La joie, donc, affirmation. Un vivre plus intense soudain, par événement.

(11-5-1985)

/ L’histoire. La langue. La “division historique”. Fascination de “avant”, “après”... L’après”, surtout.

L’“événement historique”. Quelque chose se passe qui touche beaucoup d’individus... Un événement “simultanément pour plusieurs”... (L’histoire en tant que commune...) Les récits “autour” de cet événement. (“Droit historique”!)

/ La langue.

Dans un “penser” normal, comme si “glissait” (ou s’écoulait en un flux) l’enchaînement (logique) des “mots” et de leur “signification” en tant que “comprise”, sans qu’on s’arrête sur ce que “représentent” ces mots, en eux-mêmes et dans leurs rapports à l’intérieur de l’“énoncé”... Mais déjà ce “glissement” s’interrompt lorsqu’on n’est pas “satisfait” du raisonnement, lorsque manque quelque chose... Alors tout doit reprendre... Mais quand on veut être vraiment certain, et qu’un intérêt comme *vital* s’attache à cette certitude qu’on veut avoir, alors on se montre de plus en plus méticuleux... la “manie de la représentation” peut alors véritablement débiter.

(Réfléchir sur le rapport de la “représentation” avec la logique; avec la vérité...)

/ Fascination (nietzschéienne?) de ce qui n’est pas langue, est plus “fort” que la langue, de ce qui est contact comme direct (illusion?) avec l’objet, la nature... dans le cri, ou la musique, ou dans le désir, la jouissance...

(11-5-1985)

/ Comme si de rien n’était. (Comme si rien n’était... Comme s’il n’y avait rien. La question de l’avoir! Le nihilisme de l’avoir! L’avoir du “il y a”...)

/ Ce qu’il y a, ce qui est, ce que j’ai... (Le “il y a que”, “il y avait que”... fréquent chez Bonnefoy.) Ce qu’il y a, ce qu’on a... La seconde forme lie l’avoir à un “sujet”; la première désignerait un avoir comme en soi... Il y a telle chose, par exemple. Il n’y a telle chose que pour un “sujet” qui la perçoit. Il n’y a telle chose que pour autant qu’un sujet “l’a” (prise, réception, par quoi le sujet possède – ... ce qui lui serait donné...? la question du don!...).

/ Pourquoi *plus* de vérité chez les “poètes”? (Artaud, Hölderlin, en premier...)

(13-5-1985)

/ Pourquoi je regarde tant?

/ L’oubli aussi, comme un autre nom pour la “paix philosophique”? (O piège qu’est le langage! Pièges dans le langage!...)

/ On est lâche devant sa folie.

/ La fatigue est limite organique (elle peut l'être même à une folie commençante).

/ Le réalisme comme une forme de la culpabilité... On est réaliste ("on fait le réaliste") après un *revers* par exemple... On est réaliste, on expose la situation, voici ce qu'on a pu, voici les causes, et puis on n'a pas à se ménager!... Dans ce réalisme "d'après le revers", on peut discerner une forme subtile de la culpabilité: on est "coupable", mais on veut "limiter les dégâts"...

/ J'ai beaucoup écrit après toutes sortes de *revers*. Ceci mérite d'être signalé. C'est comme si un *revers* entraînait comme une "ouverture" à des événements (pour la pensée), une sorte de disposition à la pensée... (Penser aussi selon cette perspective la question de l'"écriture d'amour": l'échec amoureux comme *revers*, etc...) Est-ce à dire qu'écrivant je me rachète? (Ce qui tient lieu de rachat, l'écrit, *en lui-même* peut n'avoir pas de rapport avec la faute.)

/ Comme elle continue, la bonne conscience (liée à la maîtrise – à des maîtrises déterminées !) Comme elle continuait sans se faire sentir! Il a suffi d'une perte momentanée de la maîtrise pour qu'on s'en rende compte!

/ Rapport langage-intention.

(16-5-1985)

/ "Il y a: souvenirs". (Cf. Fromentin, et citer dans la préface de B. Pingaud – Folio, Gallimard – le passage sur l'événement et la trace.)

/ Le texte (ou: phrases...) de la vérité... (En effet, s'il y a vérité,

elle s'énonce, elle est texte ou phrases. Étrange vérité! Elle est: *signifiés* (Idées...), mais aussi *signifiants*...

/ Les "états intenses" (passions; euphorie, désespoir) – l'intensité – comme "ouvrant" à des événements pour la pensée...

/ Mon "attention" à la métaphore, à la métonymie (surtout)... Jeu amusant...

(30-5-1985)

"Papiers de Pozanti" (du 2 juin au 11 juin 1985)

/ ... aujourd'hui, tard, jamais.

/ Le problème – qu'est-ce qu'un problème, dans une position?

/ Ce que signifie voir une crête.

/ Joie "qu'on s'invente", beauté "qu'on s'invente"... Rôle de la "volonté" dans la joie (la volonté de joie...). (D'où, cette volonté de joie...?)

/ Le rapport de la poésie (du texte de la poésie) à la vérité... "Elle serait vraie", mais "de plus" elle donnerait de la jouissance...

/ "La science de la question".

/ Le devoir de vérité ou le devoir d'écriture?

/ Le modèle "technologique" pour la pensée... (Perfection...? Futurisme...)

/ Le travail comme valeur morale.
L'usine.

/ Les questions mal posées... ce qu'on n'arrive pas à exprimer comme il faut... raisons...

/ Le devoir d'écriture, l'écriture comme valeur morale, comme discipline, voire: sorte de yoga...

/ Si le travail est une valeur morale, le jeu, le divertissement, etc... cela n'est "toléré" (ou "admis") et "voulu" qu'en tant que du travail – qui a une valeur supérieure – a été accompli (ou pourrait même affirmer qu'une bonne partie du plaisir, dans le "divertissement", vient de la conscience du travail accompli).

/ Il faut savoir "jouer" en pensant: arrêter quand il le faut pour continuer à être léger, c'est-à-dire couper, faire un saut... Encore de la discipline! Qualité de souplesse requise. Pas s'engouffrer... Exercice "fragile"... La danse nietzschéienne...

/ "Bien savoir lire" le fragment tel que souvent je l'écris! Ce n'est pas transparent...

/ Penser encore la question de la référence institutionnelle...

/ Rôle primordial (de plus en plus constaté) du *niveau moral*. (Celui "fort", plus déterminant que la fatigue physique...)

/ C'est quoi, la liberté...

La liberté (d'avoir – des objets dont la valeur est institutionnellement établie... ; de faire – des choses dont la valeur est institutionnellement établie, aussi...).

La liberté d'être, de penser, de rêver, il semble qu'on l'a plus généralement, mais il y a les "cas extrêmes" où on ne l'a pas: l'application de la peine de mort, la torture, certains travaux durs...

La première catégorie de liberté, on l'obtient, dans le système dit capitaliste, par l'argent (et l'argent, on l'a soit par la famille, soit par des genres variés de travail). – Liberté par l'argent; liberté par la famille; liberté par le travail; "liberté institutionnelle"...

/ L'institution de l'usine. Remarques à faire.

À l'usine. Le travail. La technique. Le bruit. L'amélioration des conditions de travail (observation faite). L'attention, nécessité (l'attention à la machine). La "division du travail". L'organisation. L'exploitation. L'"effet physique négatif" disparaît, diminue plus ou moins, dans les fabriques modernes. La machine remplace. Et s'il n'y avait plus d'ouvriers, à la fin? (Des machines produisant des machines, contrôlant des machines... assurant la production: il n'y aurait presque plus alors, du côté "humain", que la consommation...) Quelle est la nouvelle *position* dans l'usine? Quel *récit* (description; détermination de la position différente, la plus "juste", qu'il faudrait constituer, et de la voie à suivre pour y parvenir) pour cette nouvelle *position* (celui "humaniste" ou "tragique" n'ayant plus l'air d'être pertinent...)?

/ La prise de pouvoir par le prolétariat, en tant que "point de vue capitaliste"... Ça exclut du jeu (révolutionnaire) les "asociaux" non-travailleurs, ceux qui "dérivent" dans le société, ceux qui en désertent l'organisme, et ça donne le "droit" aux autres (les prolétaires exploités)... C'est une classe engendrée par le capitalisme qui est appelée à non seulement renverser celui-ci mais à prendre le pouvoir. Ça paraît logique, mais il y a quelque chose qui ne va pas. Ça paraît logique: car le capitalisme paraît une "chose totale", englobant tous les niveaux de la vie des hommes, y introduisant le pouvoir de l'argent... Mais le capitalisme est-il vraiment tout? Dans le système, les institutions ont une multitude de rapports avec

le capitalisme... Mais tout en elles ne peut s'expliquer par le capitalisme. Par conséquent, en tant que les institutions sont déterminantes dans la vie des hommes, ce que pensent et ce que font les hommes (se rapportant à l'institutionnel) n'est pas la seule conséquence du capitalisme... La question est d'ailleurs assez complexe. Mais elle est d'importance. Elle est celle du rapport entre capitalisme et institutions. Le capitalisme, par exemple, est-il une institution? S'il l'est, quelles en sont les caractéristiques en tant qu'institution? Peut-on dire que c'est une sorte de sur-institution? Peut-on encore le définir comme un organisme? Peut-on affirmer, surtout aujourd'hui, qu'il ne repose que sur l'exploitation des travailleurs? Etc...

/ La question de Blanchot, celle du neutre.

Neutre a-dialectique.

(Un son, un bruit peuvent-ils être neutres? Y aurait-il un silence neutre?)

Une position peut-elle être neutre?

Comment la langue peut-elle neutre? (Les "marques indécidables" de Derrida – le *pharmakon*, le *supplément*, l'*hymen*, etc. – ne sont pas des mots neutres. De tels mots ont un effet non-indifférent, de déterminer tout un va-et-vient irrésolu entre les deux termes d'une opposition binaire – par exemple, entre "remède" et "poison" – : effet d'indécision ou d'indétermination. Alors qu'il faut imaginer le neutre, et par conséquent le mot neutre, comme une extériorité indifférente, comme quelque chose qui a un "effet indifférent" ...)

La position de la question, la question comme position.

/ *Quand je serai mort...* Qu'est-ce que ça veut dire? Je ne demande pas la signification de "être-mort", je veux interroger la relation entre temps et mort que l'expression implique. Il s'y agit d'un "temps où je ne serai plus" et auquel cependant je me réfère le plus naturellement du monde... Y a-t-il un tel temps, peut-on se demander; le "temps où je ne serai plus", est-il?

"Je meurs", c'est-à-dire: le "quand-je" n'est plus possible... Le "quand" d'après ma mort, pour ainsi dire, n'"inclut" pas le "quand-je"... Etc...

/ Dans l'écriture, il y a une autre attention à la parole (que dans la parole normale)...

/ L'ennui, le temps.

Le travail, le temps.

(Qu'est-ce que l'ennui? A-t-on une "obligation" envers le temps? L'"occupation du temps". Ennui dans le travail, ou au contraire: échapper à l'ennui par le travail. Le "ne rien faire".)

/ Certains mots, soudain une telle signification: comme un abîme qu'on "traverse" – je ne parle pas de chute ni de peur – ... profondeur illuminée... de vérité...

/ Le bavardage qui consiste à parler de faits, à les raconter, le "discours de faits": c'est une "valeur dominante" pour beaucoup d'hommes... (Les "faits" sont censés être "intéressants", mais ils sont pour la plupart bien ordinaires...)

/ À un moment de l'"effort excité" (par exemple celui de l'alpinisme) on ne sait plus ce qu'on fait, on continue, dans une sorte de folie...

/ Qu'est-ce que la "manie de représenter", encore une fois? C'est la "manie" dans laquelle on répète sans cesse l'effort de représentation d'une "même chose" – qui est à représenter – sans parvenir à la "représentation satisfaisante".

/ La nature – elle est plus éloignée de nous que nous ne le croyons, aujourd'hui.

Ce qu'est la production. Son lien avec la nature (cf. Heidegger).

Comment nous voyons la nature (le "comment-voir").

Généralement, on n'est pas "ouvert" à la nature: très rarement elle fait événement. Le poète est celui, entre autres, qui la voit dans une telle ouverture.

On peut penser que nous sommes empêchés de voir la nature d'une telle manière par le souci de la subsistance, par le souci du travail notamment.

(Quand on est "ouvert" à la nature, le vol d'un aigle, aperçu, peut faire événement, par exemple, ou la coloration différente des montagnes devant soi dans un orage...)

/ Ce que j'aurai pu écrire...

*

/ Les images du désir. (Le rapport imagination-désir...)

/ La jalousie (toujours), son lien avec le plaisir...

/ "Le regard qui se détraque, de la beauté..."

/ L'envie et le vouloir. Cas où ils se dissocient. Par exemple, le "vouloir-écrire" persistant, on n'a pas envie d'écrire...

/ Facile d'écrire sur écrire. Mais c'est écrire. Avec toute sa contrainte (et sa gratuité).

/ Comme un enfant devant la mort...

/ Quand j'imagine que je désire, ou que je jouis, j'imagine sans parvenir à une représentation satisfaisante...

(Ne pas oublier que le désir, la jouissance sont oubli, coupure... Le désir a rapport à l'imagination, mais il exclut la "représentation"...))

/ Une définition de l'amour: "Celle que j'aime, c'est celle que je vais, tout à l'heure, rencontrer par hasard..."

/ L'écriture, les forces que cela me prend, les forces que cela me donne... Les relations avec les femmes, de même...

/ Le regard de la beauté... qui se change en "tourment intellectuel" (quand on essaie, même sur place, de se représenter l'"effet" de la beauté...).

(12-30/6/1985)

/ Questions.

Un discours politique peut-il être efficace, qui ne s'appuie pas sur une forme d'organisation (groupe, etc.)?

Quel serait un programme politique qui ne viserait pas la prise du pouvoir (ni une forme quelconque de prise de pouvoir)? Un tel programme est-il possible?

Un "discours" de pensée où il n'y a plus de prétention philosophique, plus de prétention politique (mais qui, bien sûr, n'est pas dénué de "préjugés" philosophiques ou politiques...).

/ "La pensée qui veut avoir" (la pensée aurait plus de rapports avec

l'avoir qu'avec l'être). Son instrument pour avoir: les mots, les images.

(1-7-1985)

/ On parle dans la *position*. Parler à l'autre, dans la *position*.

Le récit parlé: s'inventant, devenant (peut-on dire que c'est "un" récit?).

/ Les paroles sur moi (ce qu'on dit de moi.)

Ai-je une vérité? (Ce que je peux dire de moi...)

/ Sur la Fin, toujours. (La Fin, le Retard – qu'est-ce que le Retard? Fascination du Retard...)

(2-7-1985)

/ Une histoire de la vérité.

/ Comment parler *contre* une institution?

La parole politique est désespérée si elle ne s'appuie pas sur un potentiel (une "machine de combat")... Si on n'est pas dans le coup (lutte politique réelle) la parole politique *flotte*...

L'"intention politique" – il lui faut des branchements avec des forces (potentiel humain, potentiel "matériel", etc.).

La politique, comme *détour* (long, interminable, aliénant *détour*).

Par exemple, une critique *politique* (soit celle de la nouvelle législation sur les droits de la police). Ses "impasses". Dire ce qu'on pense, dire que c'est une atteinte insupportable à la liberté, etc... est-ce suffisant? Est-ce une parole de combat? Ou n'est-ce seulement qu'une réflexion qu'on

fait...? La question ne serait pas: que faut-il dire? Mais: que faut-il faire pour qu'une telle parole ait une efficacité? L'important dans la critique politique, ce n'est pas de donner son avis... Tout le monde donne son avis... sans appui sur un potentiel (sans branchements).

/ "Que s'est-il passé?" L'interrogatoire "policier". Enquête (... suite) pour connaître *la vérité* sur un événement (c'est-à-dire cet événement tel qu'il a réellement eu lieu).

– Le *passé* de la vérité (vérité *en arrière*... un *en arrière* qui est à éclaircir... le *déjà-eu-lieu* de la vérité...) –

L'"effort de vérité" de la police (de l'amoureux, aussi, dans la jalousie). L'"effort de vérité" de la philosophie: analogie, différence...

(9-7-1985)

/ La vérité, pour un philosophe, comme un texte à s'approprier... (Texte "antérieur", fait textuel...)

Dans la psychanalyse, texte à découvrir (texte: quelque chose d'écrit, d'inscrit) *à partir* d'énoncés multiples...

La vérité, elle est dans l'histoire. En ce sens qu'elle est dans le passé – dans un passé *primitif*... –, et en ce sens aussi qu'elle est dans le récit – "actuel", supposé porteur de signes de cette vérité – ...

Le texte de la vérité, dans sa "primarité", est lié à un *fait*...

Ce que serait une écriture sans souci de vérité quoique narrant une recherche de la vérité (*Envoi de la boue dans le cahier*).

La vérité que la police judiciaire cherche à trouver concerne un événement "négatif" (qui constitue une infraction à la loi).

/ *La suite fragmentaire.*

(Le silence de la vérité.) (Les tracasseries quotidiennes; en particulier celles qu'occasionnent les rapports avec les femmes.)

Notre rapport à l'extra-légal (...notre rapport à la police).

J'ai – – ; Je suis – – (dans le premier cas, le complément *passé* "du côté" du sujet; dans le second, c'est le sujet qui *passé* "du côté" de l'attribut; le "rapport d'avoir" maintient "tel quel" le sujet...)

"Comment nous voyons la police".

Quelles sont les règles (les "régulateurs"), parmi toutes celles que nous "utilisons" qui se réfèrent à l'institution de la police? (Certaines formes d'interrogatoire, d'intimidation, de comportement brutal?...)

Tout le monde n'a pas le même rapport à l'extra-légal.

(Le silence de l'écriture. Double silence: quand on écrit, quand on n'écrit pas – dans le "bruit" des tracasseries quotidiennes.)

L'écriture, c'est quand même une sorte d'"espace essentiel"... même si l'absence de vérité s'y appréhende...

(14-7-1985)

/Toujours le caractère *préparatoire* de ce que je fais.

Le "je n'ai rien à dire"... "Je n'ai pas de pensées"...

Le besoin d'un texte de fiction.

(Ne pas finir dans la fatigue et le doute.)

"Sur une ligne (espace, temps) écrivant, toujours, partout... même si c'est sporadique (*suite fragmentaire*)"...

"L'événement pour la police".

(16-7-1985)

/ La part d'*inconnu* dans l'événement.

/ Lisant Hegel par hasard.

/ La présence: la saisie de la présence (percevant un objet, un animal ou un homme saisit la présence de cet objet). Il y a de l'être, pour qui saisit, en tant qu'il y a de la présence...

/ On ne peut plus traiter du général. L'"objet" est particulier...

(18-7-1985)

/ On peut facilement édifier une philosophie à partir de comportements animaux... (Par exemple: le problème de l'aboiement – je ne plaisante pas – ...)

/ Question et questionnement. Le questionnaire. L'interrogation et l'interrogatoire. Le fait que l'on répond à des questions-stéréotypes. Les questions de l'interrogatoire.

/ Il y a un voir dans le désir qui n'est pas un regarder (par exemple: *voir* subitement les seins d'une fille qu'on *regardait*...).

(20-7-1985)

/ La joie, si oubliable.

... La parole, toujours le vrai... (tant qu'il y aura de la parole, il y aura toujours cette "visée de la vérité" – cette "tension" de la vérité...)

Une jouissance sans "vision", aussi...

Ma "causalité événementielle" (l'événement comme cause...). – La "primarité événementielle" (l'événement comme "premier"...).

La "continuité événementielle" (soit "un" événement qui est une "série" d'événements...).

L'émotion dans la joie. (Est-ce qu'il y a des joies "bonnes" et des joies "mauvaises"?...)

... Il y a quand même un "opérateur" (par exemple "je" passe à une autre question)... Qui est-ce? Ah! Moi?...

La joie, encore, "ouvre" (comme on disait) à des questions...

(21-7-1985)

/ Le *pouvoir* du voyeur.

/ "Fantasme" et jouissance...

/ La perspective événementielle.

/ L'oubli de l'être dans le désir.

("L'oubli du désir dans l'être".)

/ La poésie, c'est une forme pour le fragmentaire.

(Du 23-7 au 8-8-1985)

/ L'"optimisme" de la parole raisonnante.

/ "Je crois en le fragmentaire". (Peut-on y croire?)

/ Une *écriture* philosophique?... (Derrida?)

/ "La logique de l'événement".

(16-8-1985)

/ L'amour (reprise).

Au départ, un événement, certes, je le maintiens, une rencontre. Mais la position, au moment de ce départ, doit être spécifiée. (Pour ce qui ce passe après le déclenchement: je maintiens les deux pôles; ce qui est réaction, au début, au désir, peut dans la liaison disparaître, c'est-à-dire que la liaison d'amour peut inclure le désir, ne se poursuit pas comme réaction au désir.)

Donc, au départ, les choses ne sont pas si simples, me semble-t-il à présent. L'événement de désir – ce n'est pas cela seul qui détermine le processus. Il ne faut pas, en premier lieu, oublier la *position de vœu* inhérente au sujet. On peut même s'avancer à dire que c'est cette position qui rend l'amour possible. Avant même, donc, l'événement, le sujet est en quelque sorte *prêt* à l'amour.

Quand survient l'événement – ce n'est pas la seule intensité de désir qu'il détermine qui fait que l'on devient amoureux. Dans la majorité des

cas, c'est d'un "objet" que l'on a estimé "possible d'être atteint" que l'on devient amoureux. Il faut certes, au préalable, que cet "objet" soit plus ou moins désiré, soit "objet" d'un événement de désir.

Mais ce qui est parfois déterminant dans le *choix* de l'objet d'amour, c'est que l'"objet", provoquant non seulement le désir, non seulement étant "possible", suscite également l'*envie* qu'on le "possède", de représenter une *valeur*.

(19-8-1985)

III

ÉCRITS EN TROIS GROUPES

(*Écrits du service militaire en trois groupes: 1986-1987*)

PREMIER GROUPE

(Petit cahier blanc, Iskenderun, 23 mars - 20 avril 1986)

/ Tensions. Lieu. Temps. Cela n'a pas de nom. Le temps de (dans) l'enfermement. Bribes. Toujours. Le soleil, aussi, et le ciel, la terre, l'oiseau.

Tensions. Inventer. Lieu présent, réel. Aujourd'hui, le vent. Il y a du vent, vers midi. Il y en avait hier, la nuit.

Le temps pour moi passe avec écrire. Avec tensions de l'écrit. En écrivant, on domine le temps. L'écriture touche au temps. Chaque jour j'écrirai, désormais, enfermé (service militaire). Pour dominer le temps et voir. Je ne serai pas "roi" pour autant.

Nul lieu, un partout éclaté. La nuit c'était éclairé par un réverbère, là-bas. Ce ne seront pas des rêves, les tensions. Quel est le rythme de dire d'ici? (C'est un autre, me semble-t-il. On verra. Dix pages dactylographiées jusqu'à la sortie (la première sortie), ce sera bien. Voilà soudain un oiseau différent.

/ L'humain dans l'institutionnel. L'institutionnel, ce n'est pas extra-humain. C'est entendu, ce sont des formes, en apparence autonomes. L'homme n'est pas véritablement le "maître", le "détenteur". Tout le monde en est touché. (Etc.) Oui, mais nous voyons l'homme asservir l'homme, dans le cadre d'une institution (pas n'importe où). L'homme y prend un plaisir à dominer son prochain (d'aucuns nommeraient ce fait sadisme).

Les institutions existent *avec* ce facteur (la domination, le plaisir qu'on en tire). Elles n'existent pas en tant que l'instrument d'une volonté de domination. Non, mais la volonté de domination, elles l'englobent.

/ Nous suivons les routes, nous suivons les événements. La curiosité de ce qui s'est passé (l'attention à ce qui s'est passé).

/ Dans la "première différence" (la juxtaposition ou la superposition de deux ou plusieurs questions), il y a le hasard, certes. Mais ce n'est pas n'importe quel hasard.

/ "Tu pensais pour moi dans ma parole opaque, obscure et légère, qui t'appelait."

/ Revenir sur l'articulation et l'équilibre? (Ce sont des "premières pensées", insistance de celles-ci.)

/ Thème de la fidélité. (La petite fleur bleue d'hier, en pensant à la fidélité.) Il m'a paru soudain que c'était cela, la fidélité, si frêle et si intense, pensée secrète. La question de la fidélité, ici, dans l'éloignement, se pose. La petite fleur peut-elle être oubliée, égarée? Oui. Il faut veiller sur elle, sur sa beauté. (Qu'est-ce que la fidélité? C'est une pensée qui unit, la pensée d'un lien: il y a celle que j'aime, il y a mon amour. C'est la pensée émouvante du lien d'amour, dans l'éloignement surtout.)

/ Loin, je réinvente l'amour. Mais il était, déjà. L'amour et l'écriture se mêlent. Joie d'absence (alors ce n'est plus véritablement l'absence). L'espoir.

/ Une file de chenilles, très lente, avançant imprudemment parmi les soldats réveillés. C'est le matin. Personne ne les écrase. Que de ratures en ce matin pur! Que d'hésitation!

Hier, au téléphone, j'ai reçu des nouvelles. Puis j'ai été insulté. Il n'y a pas seulement, ici, le projet de dominer les corps, il y a aussi celui d'"atteindre" les esprits. L'aliénation y est double. Jusqu'où une contrainte peut-elle être justifiée? Ici on cherche à déposséder de soi. On en tire un plaisir "sadique". La mainmise, seulement, n'est pas systématique (elle n'est pas générale, non pus). Il y a des failles, des vides. L'idéologie de domination y est vague. Nous apprenons cela. Nous le savions et nous réapprenons. Nous sommes dans le lieu. Ce lieu est celui de la contrainte. Écrivant, nous ne pouvons l'omettre, même au risque de répéter ce que d'autres ont déjà, et beaucoup mieux, dit.

Nous penserons sur le temps. Ici, le temps, ici et partout. (Cherchant à capter l'*éclat* du temps.)

Nous reverrons la chenille et l'oiseau, et la montagne transparente sous le clair de lune.

/ Le lendemain les chenilles ont disparu. Hier, reçu, écrit des lettres (le malaise). Belle matinée.

L'éloignement, le temps. Eloignement comme dimension temporelle, et dimension de l'absence. Le temps et l'absence. (Le temps dans les rêves, mauvais rêves.) Il y a le temps. Il ne se passe rien en tant que le pur temps. *Dans le temps*, nous "mesurons" les absences, les présences.

(– Rhétorique de Blanchot, langue étrangère de Mallarmé: les deux, sans rapport défini. –)

Dans le temps, nous faisons l'épreuve de l'éloignement. A ce qui est absent, d'une certaine façon, nous lie le temps. Parfois, le poids de l'absence est plus grand que celui de la présence: pensée de l'éloignement (et de la fidélité, aussi). (Hier, dans une lettre, j'ai reparlé de la fidélité.)

La pensée de l'éloignement a plus rapport avec le temps qu'avec l'"espace". Le *lieu* même que j'ai désigné en commençant, et où je me trouve, a davantage rapport avec le temps. Pourquoi le temps prime-t-il ainsi sur l'espace? (En tant que le temps est question, nous ne savons ce qu'est le temps.)

/ *Où j'écris, toujours?*

Le “dynamisme” de la pensée événementielle. (La “vivacité”; une certaine naïveté du surgissement – “coups de théâtre”, “chocs bouleversants”...) Toujours des présupposés métaphysiques (présence de l'événement, ou son “actualité”)? Critiquer la perspective événementielle, non pour s'en défaire, mais pour la fonder avec plus de rigueur. Elle est comme une base, pour l'instant.

L'événement et le temps. La pensée “régulière” du temps est “défaite” par l'événement. Mais quelle est justement cette pensée régulière? Est-elle fixée avec précision (étant une pour tout le monde)? Il y a aussi, me semble-t-il, une indétermination du temps, dans le cadre même de la détermination institutionnelle. Le temps, pour ainsi dire, ne se prête pas facilement à la délimitation régulatrice (ou “régulière”). On peut toujours essayer de redéfinir ce qu'il en est de la présence régulière du temps. À la suite d'autres (Derrida, Blanchot), nous y avons saisi la primauté de la présence, ou de la pensée du présent. Un présent qui s'inscrivait dans une “suite” de présents. Le temps, de la sorte, se liait à la suite. Nous n'avons pas ici à répéter (essayer de répéter) ce que nous avons déjà dit il y a assez longtemps. Nous ne pouvons que reprendre la question.

/ Le temps, le vécu.

(Je ne pourrai peut-être pas écrire aujourd'hui.)

Qu'est-ce qui est temps? Une suite de vécus “conscients”. Le sommeil n'est pas véritablement temps. Le temps de l'amour (toujours à partir d'un présent) est appréhendé en tant qu'une telle suite. Nous “savons” par avance la modalité du temps “qui reste” (temps de l'avenir). Dans le temps qui reste, nous allons *vivre*, comme nous avons déjà vécu dans le temps “passé”. L'avenir, selon ce point de vue, n'est point chose légère, volatile, ou fugitive. Nous en “savons” le poids par avance.

Une suspension de la conscience (folie, coma, sommeil incessant, etc...), si nous supposons qu'elle dure par exemple deux ans, n'est point l'épreuve habituelle du temps.

/ Le matin redevient calme. De nouveau la fièvre d'écrire. Pourquoi n'écrit-on pas toujours? À quoi imputer les arrêts? Au besoin? A la position?

“Valeur” pour moi de ces signes, de ce cahier qui les contient. Joie d'écrire et d'avoir écrit. Tout cela est “naïf” aussi (comme la perspective événementielle!).

Récits des autres. Récits tragiques. Le malheur des autres est grand. Récits qu'on ne “suit” pas. La mort, l'enfermement, la maladie dans ces récits. Écoutant, je ne suis pas moi-même.

Le temps “trahi”. “Vouloir” d'une portion de temps déterminée, à venir, qu'elle ne soit pas (ou qu'elle “passe” très vite), n'est-ce pas trahir le temps, et par là l'être? Ce que je commence à vivre de ce temps (temps d'oppression, d'enfermement) est simple; est, pour ainsi dire, dans l'être; l'être, nécessairement, y est “contacté”...

/ Aussi la divagation de pensée (l'écriture rapide, légère).

Changer de lumière.

S'enfoncer dans le sol.

(J'use moins de la métaphore.)

L'ennui: le temps “inoccupé”, comme vide – la “vue” de ce temps. (Ce n'est pas le temps qui stagne; c'est sa “vue” qui est stagnation.)

Pour se sentir éloigné, quand on est autre part, il faut être lié, bien sûr, à quelque objet qui se trouve là où on était.

(Dans le silence, immobile, je “cherche” les questions.)

Cette lenteur, cette patience, dans le fragmentaire même.

(Oui, depuis longtemps nous devons l'avoir appris, la croyance en la vérité est elle-même naïveté. D'une certaine façon, elle dure pour nous.)

(Au fait, comment distinguons-nous ce qui est naïf de ce qui ne l'est pas? Le naïf est une “forme” stéréotypée, vieillie, dépassée...)

(La perspective événementielle, dans sa naïveté, n'est-elle pas proche d'une conception “physicaliste”, voire atomiste? Elle repose en effet sur le choc et la répercussion du choc. Le choc est posé comme rencontre. Etc...)

“Il n’y a pas (plus) de vérité”: alors, même cette affirmation est suspecte. Il y a une dérouté de la vérité. Mais la route, cependant, demeure. Il y a route et dérouté (de la vérité) simultanément. Il y a route en tant que responsabilité de l’écriture (en tant que choix, patience, “concentration” et “rassemblement” de l’écriture...).

Dans l’ennui, immobile devant le temps. “Ce que je vois”: “l’étant de l’être”... Là, devant moi, l’étant... (Le temps “inoccupé” *pour moi*... le temps qui est le durer – le persister – de l’être – ou, plus précisément, de l’étant – , c’est-à-dire sa présence, en tant que je la perçois...)

(Immobilité et devenir – “face” à l’étant, la question: comment il se fait qu’il y a temps? Une question sur le temps se pose (ou se repose) à partir de la “considération” de l’étant. Question primordiale peut-être: comment et pourquoi y a-t-il quelque chose comme le temps – le devenir en tant que temps – ? – Le “pourquoi” détermine un type de question nihiliste (Nietzsche) faible, réactif, très stéréotypé, dont la naïveté même est peut-être dépassée... –)

/ Dans l’ennui, la lassitude, l’indifférence. Des mots pour réveiller. (Seule compagnie – de lecture – ici: René Char. Hier soir, deux poèmes de lui m’ont fait le plus grand effet.)

Divaguer.

(Je me souviens, au Liban, à l’école, où l’ennui était grand: j’écrivais pour fuir.)

Déjà je suis un peu “réveillé”.

L’humain du temps. Le temps et l’homme (le temps pour l’homme). Le rapport temps mémoire. L’épaisseur du vivre humain. Il y a “mon” histoire. Le temps, pour moi, peut-il se concevoir sans “mon” histoire? Il y a, “parallèlement”, l’histoire des “autres”. Il y a un “historique” intersubjectif (valant pour moi). Le temps n’est ainsi pas tout simplement une durée pure qui “devant les yeux de l’homme” s’écoule mystérieusement; le temps est “aussi” déjà toute une histoire, mémoire, conscience de tout un passé (multiple).

/ Soit un mot d’ordre (“Vous serez gardés encore un mois ici”) qui change tout (qui change beaucoup de choses). Comment résister, comment supporter? Au moyen de quels autres mots (dont disposerait l’écriture)? Quand c’est l’écriture même qui semble menacée par ce mot.

(L’instant épouvantable. Nouvelle d’un désastre. L’écrit recueille. L’écrit, à sa limite.)

/ Avec une lettre reçue, le bonheur... Je viens de relire, ce matin, la lettre. Comme une certitude, qui en émane... Je veux parler d’autres choses. Le bonheur est possible, ici, en ce lieu d’oppression. Le bonheur y vient d’ailleurs. Il y a différentes intensités (ou tensions) dans l’écrit (différents tons).

Le temps est aussi lien au futur. C’est la question du futur – l’incertitude, pas forcément gaie ou “légère”, du futur.

Il y a temps pour moi – cela signifie donc aussi: il y a la question, l’incertitude du futur (le souci du futur) pour moi.

Il y a un cercle, un champ du temps pour moi: cela comprend la mémoire du passé, le souci du futur, avec le “vide” (ou le “nul”) d’un présent supposé, toujours le même et toujours renouvelé de par le devenir d’une durée... La question du temps est question multiple. Il y a plusieurs questions: la durée, l’écoulement en tant que tel, fait question. Le champ (circulaire?) fait question. C’est un champ *agité*. Il y a va-et-vient de la mémoire au souci. Il s’agit d’une activité imaginaire. L’écoulement et l’“imaginaire” du temps vont ensemble.

/ Sol, seul. Plus d’un mois. Cloué. Qu’est-ce que j’ai pu dire ici? Que se passe-t-il? Encore dans l’écriture. La question *vers* le passé. L’événement dans le passé. “Noyé dans une écriture qui ne finit pas.” J’ajuste des jets. (Plutôt: “Que s’est-il passé?” que “Que se passe-t-il?”) Or, l’écriture est lien, est la continuité (la route). Dans et par l’écriture, on re-trouve. Le monde se refait. Mais quel monde? Je n’ose dire: le monde essentiel. Mais c’est un peu cela. C’est le monde qui compte pour

moi, qui se trouve refait. Il y a bien sûr à expliciter ce “qui compte”... Aussi: monde.

Quelle étrange charge que celle de l’amour en ce lieu d’enfermement! Quelle lourde charge! Comment te dire – lui dire – mon immense bonheur lorsque j’ai lu la lettre! J’attends de toi des signes, d’autres signes, ayant la même signification.

Dirai-je: “Chacun a son monde” (comme la parole d’Héraclite: “Chacun son daimon”)?

“Je parle proche du sol, seul, tourné vers des arbustes.” Le sol, le niveau comme limite. Limite de la douleur. Et aussi de la joie dans la douleur.

/ Dans le vent je pense à toi. Dans le vent de rien.

Après – après quelque chose. Étonnement de ce que du temps se soit écoulé. Comme: après-rien.

Dans l’autre langue (celle de l’écriture). Nul n’écoute. Oiseaux à midi. Encore une patience. Dans le silence du vent. Abris. Ecrivain pour le présent, pour l’avenir. Fidélité. J’inscris. Je renoue. Monde, de nouveau. “Monde essentiel” reformé, redonné. (J’interromps de peur de m’exprimer mal.)

/ Le manque. Ici, lieu du manque. Peut-on se détourner du manque? Je n’en fais pas la louange. Je ne m’apitoie pas sur mon sort. Ce que je dis nomme le manque, inévitablement. Manque pluriel, plusieurs manques. Le plus grand, celui de l’être aimé. On ne peut s’y faire.

Dans les rares moments où *elle* devient présente (moment d’une lettre que je lis pour la première fois, moment d’une conversation au téléphone), la proximité est d’une intensité insoutenable...

Parler d’elle maintenant me fait plus de mal que de bien.

/ Entretien. Temps parlé (parole dans le temps). Quelle est la question, ici? (Question de la question.) Bribes, de plus en plus. Pas de

fin. Est-ce le temps? Est-ce la séparation? Est-ce le manque? (Et la perte? Il faut le relater: j’ai perdu, dimanche, le seul livre que j’avais ici, “René Char”, dans la collection Seghers.) Lettres lues, relues, joie par ces lettres. Voici l’événement. Large événement. Qui dure. Tout cela: l’événement.

/ Encore les lettres (enveloppes, classification). Lettres vieilles, qu’on ne lit plus, mais qu’on ne jette pas. Lettres confondues. Je demeure caché. C’est moi, aussi, le lointain. Puis-je devenir fou, devenir autre? Je ne le pense pas. *On pense* à moi. La position narcissique que j’occupe.

L’attente et le temps. La patience. L’ennui.

/ Nous avons tardé ici. “Tarder”. Définition inutile. Du temps est passé, en trop. Est en train de passer. Il y a un supplément de temps. Un temps inutile est passé, passe.

Qu’est-ce que la monotonie? L’absence d’événement. (L’absence d’événement peut à son tour faire question.) La monotonie engendre l’ennui. Et un certain abêtissement. La solitude semble plus propice à la monotonie.

Jour. Approche du temps par les mots. Le “passer” de la suite des mots n’est pas identique au “passer” du temps.

Jour. Un temps qui revient. Qui ne passe pas. Jour, de nouveau, jour neutre, transparent, sans histoire. Nous ne voyons pas ce jour. Nous avons souci du temps. Du temps en tant que “notre” temps. Il n’y a pas seulement souci du futur. Tout notre “champ du temps” est souci, inquiétude. On peut penser que le souci du futur prime. Mais dans la “mémoire du passé”, il s’agit aussi de souci.

/ La suite est aussi souci. La suite de mots n’est pas temps. Comment a-t-on pu parler, alors, d’un temps comme suite? En quoi le temps peut-il être éprouvé comme suite? Du fait seul d’être souci? Alors il faut préciser le mode de ce souci. En insistant sur la particularité du présent dans ce champ du temps. Le présent, rien en lui-même, est le point où est

supporté tout le poids, pour ainsi dire, du temps. Le souci du champ du temps se vit dans le présent. Le souci est conscience; le présent est ainsi le moment de la conscience. De quelle nature est cette conscience? C'est une conscience qui est *ordonnance*. Dans cette conscience, il s'agit d'une *mise en suite* des faits. La conscience est en quelque sorte *chronologie*. Non seulement les faits passés sont temporellement et logiquement liés entre eux (suites, plusieurs suites), mais dans la conscience du présent le lien est aussi effectué entre l'ordre des faits passés et les possibilités du futur. Bien sûr, *aussi*, la conscience est foyer de problèmes.

DEUXIÈME GROUPE

(*Feuillets, Bartin, 13 août - 3 décembre 1986*)

- / Un drôle de type, un ange peut-être.
L'étrange tronc d'arbre, derrière le cou de la madone (tronc sans feuille, sans branche).
Botticelli.
- / "Devenant croyant, d'attendre la grâce, dans la détresse. Besoin, dans la détresse, d'un autre monde (on l'imagine).
(Peut-être vers Botticelli. Je n'ai pas encore de style nouveau.)
Un "tout-bon" qui pense à nous."
- / Bonjour hier! (Retrouvant la page d'hier et d'avant-hier.)
De nouveau l'évocation du sol.
Disant: "sol". Pourquoi? Pourquoi toujours "pourquoi"? (Nihilisme de la question.)
Dans la détresse, se remettant à penser comme autrefois (et retrouvant, aussi, la joie de la pensée).
- / Un œil qui ne se ferme pas, même la nuit, même dans le rêve du sommeil.
Noms. Sacre du nom.
Dans la hâte où il y a de la paresse. (Moment du fragmentaire.)

(En un instant la jouissance du multiple.)

/ Flora dans le Printemps. La beauté où il y a du monstre.

/ Mon fils: l'enfant où il y a du moi. (L'enfant dans la perspective du père.) "Sandro mon fils qui a treize ans apprend à lire et est malingre" (1458, note du père de Botticelli).

/ Ne gardez-vous pas les yeux fermés devant la beauté de ce monde, à ne tenir compte que de l'oppression, de la clôture? Il y a pourtant ce lieu, ce parc, cette jeune fille qui se retient de vous regarder. Il y a ces quelques couleurs et ces formes ensemble. Il y a que nous nous trouvons sous un grand saule et que j'écris de bonheur.

/ Présence: différentes intensités. (Ce qui n'est pas vraiment présent quand c'est "là", n'est pas vraiment absent quand ce n'est pas "là".)
(La présence de la voix enregistrée.)

/ La question de l'intuition (l'évidence intuitive).

/ (Le monde: il est temps de le penser.)

/ Capacité de doute. (Dérives cartésiennes.)

/ La voie de la méthode et l'errance (Descartes parle beaucoup de cheminement).

/ L'errance comme point de départ philosophique.

/ (Problème: comment poursuivre la réflexion philosophique en milieu d'oppression?)

/ Tu dormais penseur, pensive; à vous deux vous formiez un clandestin réveil.

C'était presque de nouveau l'attente normale.

J'avais tant parlé de ton sommeil, du jour qui t'enveloppait, et de la nuit qui te jalousait.

Plus lointain, j'étais plus amoureux.

Plus silencieux, plus calme.

/ Je regarde vers le songe les sources disparues. (Buée.)

J'aime: ces mots, soudain apparus, dans une sorte de délire calme, ces mots au-dessus...

/ Nous vivons en période de dégénérescence (se le rappeler...).

/ L'approche, toujours.

(La question de l'approche. La question d'approche. Approche et cheminement.)

/ Le niveau moral dans l'*approche*.

/ Difficultés de la présence.

/ Sagesse introuvable. Sagesse nécessaire.

/ Je vais de nouveau chercher la nuit et ses étoiles.

/ Réjouis-toi: tu fais autre chose.

/ On ne se rend pas bien compte du temps qui passe, quand on parle. (Temps et parole. Le temps de la parole.)

/ Nietzsche, le stade suprême du nihilisme... (Peut-on abolir le nihilisme?... Le surpasser?)

/ Aller, voir (en liaison). (Deux “concepts” primordiaux.)

La fuite.

/ La suite inspirée (interprétation musicale, écriture, parole, composition musicale...). Caractéristiques: rapidité, écart par rapport à une intention, “fluidité” (articulation sans problème, sans “arrêts”)...

/ Que ça fasse l’effet d’un rêve, et tu es sauvé.

/ L’étonnement de la question (à sauvegarder).

/ Primauté de l’espace par rapport au temps? De la quantité sur la qualité? (Le temps, “du côté” du spirituel; l’espace, du matériel. Temps et âme. Temps et qualité. Temps et homme. Temps et pensée.)

/ L’écriture (rapport avec le temps). Vitesse, durée. Le temps de la fulguration.

/ Route et recherche.

La déroute.

/ Cigales dans le premier brouillard nocturne. (Ce n’est pas une image “inventée”. Cela dit un “réel”. Mais le “réel” peut être dit de plusieurs façons différentes. Nulle phrase ne “colle” au “réel”. La phrase qui dirait “idéalement” le “réel” n’existe pas. Soit: des phrases se rapportent à un “réel”. Saisie par phrases du “réel”.)

/ J’ai vu le soleil sur sa nuque. La pluie noire a agrandi la flaque.

/ Le présent compte davantage, c’est indéniable.

C’est difficilement qu’on sacrifie le présent pour le futur (ce que je suis en train de faire maintenant). Etrange calcul de l’homme, étrange sagesse.

/ C’est le désir qui renouvelle.

/ Aussi l’anti-narcissisme du désir. (Je désire l’autre; je ne puis que difficilement désirer ma propre fille, par exemple, car elle a “quelque chose” de moi, elle a du moi...)

/ Chaque jour refait ma philosophie.

Il y a du silence chaque jour. (Peu de paix m’est accordée chaque jour.)

Il y a don, journallement, sans donateur (apparemment du moins).

Il y a don et ravissement d’images.

Il y a langue rappelée et langue dormante.

Il y a tout le mal, tout le fracas du mal.

(Il y a “il y a”. Il y a que l’automne, qui s’annonce déjà, m’émeut.)

/ Mon regard suivant le sol dans la marche. Bleu de brûlure, le mouvement, la petite fleur orange.

Mon regard ne suivait plus le sol. Pensant, que regarde-t-on? Il y a le regard de l’oubli. Le sol, la terre ferme, terre d’oubli et sol de la pensée. Sol où la pensée s’abîme, et sol qui retient la pensée de tomber. “Sol”, rapproché de “soleil”.

Les fragments avaient quelque chose de commun. Communauté de la solitude.

Penser dans l’humiliation, l’ennui, la séparation – telle est ma condition, ici.

Le temps sacrifié n’est pas exempt d’événements.

Celui que surprennent des évidences (philosophe). Pour la plupart, ça leur est égal qu’on dise des évidences. (L’évidence différente de la parole poétique.) D’abord nommer les choses évidentes. (L’évidence comme question.)

/ Route, écriture, et temps bien sûr (ainsi qu’espace).

/ Qu'on cherche à paraître moderne, voilà encore un signe de la modernité "dégénérée".

/ Si peu de déraison supplémentaire avait suffi pour créer une atmosphère de folie...

/ Événements et centres (rapport; l'événement en tant que touchant un "centre" – ou plusieurs "centres" – ; l'événement *pour...*).

/ "Valeurs". Ce qu'on dit. Ce qui fut dit.

Souhait d'une mort légendaire.

(Il y a un an, le texte en turc: "Valeurs", dans *Beyaz* 9. "Valeurs". Contestées. Titre vague.)

L'approche de l'événement. Toujours la question de l'origine. Début, commencement dans l'approche.

Qu'est-ce qui décide du choix de l'objet à approcher?

Qu'est-ce qu'une approche du temps?

/ Que savez-vous du visage? Savez-vous ce qu'il deviendra?

Ma "nature". Impliquée dans quelle affaire?

Complot, en un coin. Besoin d'un complot.

Ma parole, en tant que liée à ma position. L'institutionnel de la position. Là où je suis (je ne suis pas en un lieu institutionnellement indifférent). *Là* marque non seulement l'espace, mais aussi le temps. Et divers rapports, divers sujets situés en un lieu. *Ma* position: l'espace, le temps, les rapports, les sujets en tant que j'en subis l'effet. Ma position est constituée de plusieurs positions particulières, de plusieurs "lieux" dans lesquels je suis "impliqué".

Visage décripé du sommeil, au matin, après une nuit agitée.

/ Certaines positions sont plus "importantes". Par exemple ma position "soldat". Ou la position "ouvrier". Ou celle "étudiant".

La position "principale" influe dans les positions particulières. (La "présentation" de la position "principale": l'uniforme me présente déjà, sans que j'intervienne, comme soldat; je me présente, par la parole, comme écrivain; l'étudiant ou l'ouvrier sont plus ou moins "présentés" par leur apparence, etc... – L'apparence comme un signe positionnel. – Je peux avoir deux ou plusieurs positions "majeures", plus ou moins présentées par mon apparence: ainsi le soldat-écrivain, l'étudiant-écrivain, l'ouvrier-étudiant...)

/ L'errance comme commencement. Errance sans commencement ni fin. L'approche errante. De l'origine. Découvre l'errance comme origine. Sujet traînant avec plusieurs inscriptions (de l'histoire, du désir, de la langue... inscriptions confondues...). Sujet "ouvert", sujet devenant. *L'aller* du sujet. *L'aller* occupant une place privilégiée dans sa langue. Qu'en est-il de la vérité? L'errance n'étant pas la conséquence d'un faire-défaut de la vérité (Heidegger).

(Toujours commençant *déjà en chemin*. Jamais nu – pas de page blanche, pas de naissance absolue.)

(J'erre, et me hante toujours le rayon de la vérité. J'erre, de fragment en fragment...)

Je tente des percées.

/ Penser l'inimaginable (le non-représentable). (Descartes, Quatrième Discours.) Dieu, l'âme, par exemple. Penser sans imaginer, est-ce possible? N'y a-t-il pas des représentations "abstraites"?

/ La pensée n'est pas l'appartenance du corps. La pensée n'appartient pas au corps.

/ Pourquoi "Paroles au temps vouées"? (Titre d'un livre de S. Karakoç.)

(De nouveau, le Temps.) On dit, beaucoup, et particulièrement la

poésie, *Temps*, avec ou sans majuscule. Le terme n'est presque jamais bien défini. Il y a une sorte de compréhension sans définition du terme *Temps*. Il a sa fonction, dans le vers, dans la parole littéraire. Quelle est cette fonction?

/ Et quel est ce prestige de la naissance, de la mort? Deux faits temporels. (Est-ce moi qui nais? Pas vraiment. Quelqu'un naît qui n'est pas moi, un autre naît à *ma naissance*...)

/ Le temps comme une divinité sans religion ("divinité laïque").

/ Le temps: approche sans approche.

Le corps jamais immobile.

Le temps, quelque chose d'humain (...Kant), pas dans les choses...

/ Le "montrer" dans la position.

La description d'une position. L'écrit positionnel. Position et hasard.

/ Le venir du futur. L'à-venir nous suppose en position d'attente.

/ Quelle est cette violence que je cache? Qui sommeille, que je laisse sommeiller en moi. Dont des éclats soudain apparaissent. Violence d'une colère. D'un cri. Etre par le cri. La santé du cri.

/ Ils font du temps une prison (l'enfermement institutionnel: école, prison, armée...).

/ Raison et raisonnement. Dieu-Raison. Dieu ne raisonnerait pas. Le raisonnement serait propre à l'homme, en tant que recherche de la vérité (Dieu, détenant la vérité, n'a pas à la rechercher – à raisonner). Le raisonnement est un se diriger-vers, est une conduite... Bonne voie ou non...

/ Aller, Voir, Dire. Aller en voyant: le dire juste.

/ *Détroits du temps*.

L'inconnu du temps (le temps comme question), et l'épreuve du temps. Le temps *subi*.

Dans la séparation, le temps fait que je ne cesse de m'approcher de toi – quoique très lentement, à *la vitesse du temps*.

Je pense dans le lieu – dans le moment – de la séparation.

Le temps ne cesse de se défaire. J'approche la chose temps.

Le temps fait que j'approche. L'*aller* a rapport au temps. Je ne cesse d'aller... de suivre une ligne, des lignes... (Rapports: Aller – Dire, Aller – Voir, ... Aller – Temps.)

/ Le temps et les institutions. Le temps réglé. "Le temps sans histoire." Le *jour*. La *situation* régulière du jour: la date, le nom du jour, le mois, l'année... Les heures, les minutes... Le jour: un "point" régulièrement déterminé. J'occupe ce "point"; je pense le temps à partir de ce "point"... Le *jour* sans régulateur – comment le penser?

/ Qu'est-ce que ça veut dire "la langue est un objet"? Elle est ce qui a rapport aux objets, et elle-même est un objet. Seulement, dans son usage quotidien, elle n'*apparaît* pas comme tel. "La langue est un objet, au même titre que tel autre objet, par exemple la pomme." La langue comme objet est rendue *manifeste* par une certaine écriture, par la poésie avant tout. "L'objet de tous les objets (la langue)": que veut dire une telle affirmation? La langue constitue en moi (le sujet) le lien avec toute forme d'extériorité (et d'une certaine manière, il n'y a que de l'extérieur); et elle-même m'est extérieure. À suivre la pente du signifiant, nécessairement on en arrive à cette dernière constatation. La langue est ce qui est objet en moi. Objet qui "me" fonde. (Sans la langue, "je" ne suis pas.)

/ Voulant mourir et se souciant tant d'immortalité (l'œuvre à laisser).

/ Déjanire, c'est son vœu même qui écarte à jamais Héraklès.

/ Bonjour, en turc, c'est "jour lumineux", dans le sens de: "que ton jour soit lumineux". Le vœu est attaché au jour. On ne doit pas penser le *jour* sans le vœu (le votif de l'homme).

/ La question. En commençant interroger, réinterroger le concept de question. Y a-t-il question ou non? Le rapport question-fondement. Y a-t-il une question fondamentale (soit l'Être, ou le Moi, ou l'Autre, etc.)?

Dans la perspective de l'*aller*, la question comme un obstacle, une barrière...

/ Avançant, je m'éloigne, je m'approche.

/ Question informulée aux débuts (dans la première enfance)?

/ Dans la question du Moi ("comment se fait-il que je suis *moi*, qu'il y a ce fait: *moi?*..."), c'est comme si la question me transcendait, me dépassait, était l'Autre (violence et "altérité" de la question)...

/ Il y a une position *dans* la philosophie.

/ *Les Trachiniennes* de Sophocle.

La non-rencontre, dans la tragédie, de Déjanire et de Héraklès.

Le temps chez Sophocle.

L'intensité. La maîtrise.

La *séparation* des hommes et des dieux.

L'amour et la mort.

/ L'aube de la pensée. L'écriture de la pure pensée. (Insister sur *écriture*.)

/ Le temps comme totalité. Le temps comprend le tout. On ne peut concevoir le tout qu'en tant qu'on peut concevoir le temps. Le tout est contenu dans le temps. Le temps n'est pas une partie du tout.

/ L'"inspiration philosophique", la question.

La Méthode, indication de la voie à suivre (Règle de la Suite).

/ Le temps comme totalité. La totalité comme vérité. Vérité non-résumable, irréductible.

/ La *position*. Le *Poser*. La Mise.

(*Position*: le thème – le posé – ; la thèse – le poser – , l'antithèse, la synthèse...)

Encore, semble-t-il, un "concept essentiel", le *Poser* (comme l'Aller, le Voir, le Dire...).

/ L'analyse thématique (mon étude sur Dağlarca). Les Rapports entre thèmes (l'essentiel de l'article consiste en une mise en rapport de thèmes). Qu'est-ce qu'un rapport entre thèmes (un rapport entre "posés")?

/ Lune ascendante.

Écrit sans adresse.

Je pense à un écrit.

L'arbitraire, trait poétique.

Libéré, par oubli, de l'amour: ouvert au ciel nocturne, à ses étoiles vibrantes (nuit en novembre). Le vœu dans le rapport à l'Être. L'homme est un étant *moral*. Le vœu voilerait-il l'Être? Étoiles blanches et jaunes sans mon amour: qu'est-ce? (Rappel du René Char d'*Aromates Chasseurs*, Orion... "Chuchotement parmi les étoiles". La joie charienne.) Utilité de l'oubli – momentané – de l'amour. C'est le vœu qui fait le temps insoutenable.

/ J'écris "la suite de l'errance".

/ "Les nouvelles du jour." Le *jour* et l'événement.

"Vivre au jour le jour." (Le "jour" s'opposant au futur.)

L'époque de la performance. (L'époque de la dégénérescence est aussi celle de la performance.)

/ La position de la liberté. Qu'en est-il de la pensée de la liberté aujourd'hui – et chez moi? (Niant l'autonomie du sujet, nie-t-on la liberté?)

/ Reposer la question: en quoi un discours philosophique sans référence (aux grands Noms, aux grandes Idées) est-elle possible aujourd'hui?

/ La question. L'évidence. *Une Suite*. L'énigme du se-suivre. Le temps comme énigme. La parole également.

/ Suite et changement. De ce qu'il y a suite, il y a changement. La suite est variée.

(Peut-on parler de suite à propos de l'harmonie, de l'accord, des "notes simultanées"?)

La suite *de fait*.

/ L'événement est ce qui semble briser la suite *de fait*.

À partir de l'événement une suite *régulière* peut se former.

("À côté" de la suite *de fait*, nous "observons" des suites régulières – suite temporelle, suite linguistique, suite votive – ; un événement est ce qui provoque une suite régulière – pour ainsi dire renouvelée et "intensifiée" – ; la question de la suite, que je pose, est une double question: celle de la suite régulière et celle de la suite *de fait* – j'ai insisté sur la première jusqu'à présent et je ne m'incline sur la seconde que nouvellement.)

/ Le changement est loi.

(Singulier rapprochement avec Bergson.)

La *suite de fait* est-elle Temps?

/ En quoi y a-t-il "fausse question" en philosophie (par exemple celle de la totalité)? (Soit des concepts auxquels ne correspond aucun objet apparent. La "définition" de ces concepts, en tant que réponse ou "explicitation" philosophique, n'est-ce pas en somme la "production d'un objet qui leur correspond"?)

/ Temps et pouvoir. (Nous n'avons pas la maîtrise du temps. Notre impouvoir face au temps. Nous ne sommes pas habitués au temps.)

Ma vie et le temps. ("Le temps de vie d'un oiseau enfermé dans une cage que touchent les rayons du soleil.")

Oppression et désir (marque de l'oppression sur une fille que je désire).

/ Commencer par la question de la question, par la question de l'événement – pas de méthode préconçue ni de question de la méthode –, par la constatation de l'Aller (du se-suivre) qui introduit à la question du temps, de l'écriture, de la condition de l'étant homme, par la question de la position de l'Être, par la question de la position de l'étant homme qui ouvre à la question du social, c'est-à-dire à la question du langage, de la production, et des institutions et de là à la question de la révolte et de la liberté, ...à la question du social, c'est-à-dire à la question de la culture. Continuer si possible par la question des précurseurs anciens et modernes dont Sophocle, Héraclite, Parménide, Platon, Aristote, Descartes, Kant, Hegel, Hölderlin, Marx, Nietzsche, Heidegger, Artaud, j'oublie Bergson, Wittgenstein (que j'ai à mieux connaître), Blanchot, Derrida (peut-être aussi Deleuze). Au préalable, traiter de la question du corps (si elle n'est contenue dans la question de l'événement) et du désir ("parallèlement" à la question du social). Dans la conclusion si possible

méditer sur les limites d'une telle tentative de "totalisation" de ce qui n'est que fragmentation et dispersion. Terminer, alors, par un retour sur et un retour de l'écriture comme Aller. La parole philosophique doit rester questionnement, sillage de la question, elle ne doit pas être leurrée par ce qui en elle est prétention à la totalité.

/ Le Faire, le Produire. La question de la production (pas seulement celle de biens matériels dans la structure économique).

(La production comme le "résultat" d'un *faire*.)

(Le Faire d'un Héraklès: un faire narré – dans la tragédie même – , lointain – l'éloignement mythique de l'acte héroïque – ; tandis que "nous" sommes sur le plan de la réalité – celui du vœu, de la solitude, de l'égaré d'une Déjanire; ce plan est aussi bien celui de la *chute* fatale du héros. Héraklès combat les puissances du Mal – son faire est un combattre – , il produit pour ainsi dire la mort des Méchants; mais à son tour il est mortellement atteint de par la ruse d'un Méchant (du Centaure) – lequel se trouve être mort depuis longtemps.)

/ Le se-suivre, *question*... n'est pas seulement temps, semble-t-il, mais aussi mouvement.

/ Avec la question du se-suivre, inévitablement revient la question de la répétition. La répétition est-elle possible?

/ Mouvement circulaire et répétition. (La répétition de l'"heure" sur l'horloge.)

/ Le temps me rend mobile (faisant que j'approche, que je m'éloigne).

"Objets" du temps (une ville, un être que j'aime...) – "objets" dont je m'approche, dont je m'éloigne, du seul fait du temps.

La mort, la naissance – dans le temps.

/ La pensée recèle l'autre. (L'autre attire la pensée – attrait de l'autre.)

L'appel. (Appel et Venir.)

Pensant, il y a distance. (Distance au corps, au moi...)

/ Toujours cette jouissance, qui m'intrigue, dans la jalousie.

/ Dès le feu...

/ Au commencement était... non pas le hasard, mais *mon* hasard.

/ Contact avec le blanc: la neige le nuage.

/ Ce "besoin" de philosophie...

TROISIÈME GROUPE

(*Cahier noir, Bataillon, 18 décembre 1986 - 11 août 1987*)

/ Écrire (la possibilité de l'écriture) permet que la *vigilance* de la mémoire intérieure se relâche. Je n'ai pas à me souvenir – à porter le souvenir en moi – , puisque j'écris.

Direction vers *Phèdre*.

Ainsi, en écrivant, on dépose, on se dessaisit.

/ Qu'est-ce qui fait qu'une idée (supposée vraie) est première par rapport à une autre (supposée elle aussi vraie)? (De nouveau la question du commencement. Je prépare...)

/ Dépréciant l'écriture dans *Phèdre*, Platon revendiquerait la possession tout intérieure de la pensée.

/ Le rituel économise en quelque sorte l'amour. Il empêche que l'amour investisse la totalité du temps, entraînant souffrance et affaiblissement (il empêche la dépense amoureuse – dépense de l'amour, et dépense du sujet amoureux). C'est la concentration de l'amour en actes et pensées auxquels un temps limité et un cadre déterminé sont impartis. Le fait d'écrire une lettre d'amour pourrait représenter un tel rituel.

/ Partir de “rien n’est sûr”? Encore une fois, la recherche de la certitude? Ce qu’il y a au-delà des phrases? “Rien n’est sûr” comme phrase directrice. Le “Je pense”, également.

/ “La critique de l’Être”, chez des penseurs tels que Héraclite, Nietzsche, Bataille, Blanchot, Levinas et Artaud.

/ Partir de: “Je parle”. “Je vois.” “Il y a de la pensée.” “Je vois que ça se suit” (le thème de la *suite de fait*). “Il y a l’Autre.”

/ Parlant, l’origine... Parlant, je suis d’une certaine façon coupé de l’origine. “Parlant, dans le présent.” “Et voulant commencer de parler.” “Cherchant un début de parole.”

/ J’essaie, resserrant ma pensée actuellement, de m’écarter de plus en plus de la rhétorique (en particulier de la rhétorique du paradoxal, du contradictoire... si courante chez un Blanchot, chez un Bataille, chez un Levinas même... je ne sais si c’est inévitable... ça marquerait une incertitude, une hésitation; l’échec de la vérité unique, peut-être...).

/ Oui, la parole philosophique – celle écrite, en premier – cherche la paix (de l’esprit).

(“Évacuation” et paix.)

/ Décevante justice...?

/ Mon souhait, bien entendu naïf, serait celui de concilier l’éthique et la politique. D’abord redéfinir le rapport éthique. Pour tenter de déduire de celui-ci une *mesure* pour l’action politique. Confrontation avec la pensée éthique de Levinas (à laquelle je dois beaucoup).

/ L’approche dans le rapport éthique (cf. aussi chez Levinas). C’est-

à-dire le mouvement vers l’autre, le tendre-vers. Rapport avec le temps. Avec la suite.

/ Rappel: le tendre-vers, chez moi, est *aussi* un tendre-vers l’Autre Condition possible de l’homme.

/ La première question pourrait être: Comment se fait-il que je suis moi? (Ma vieille question.)

/ Prendre en considération le fait que dans l’épochè de Descartes, la morale elle-même est suspendue (cf. ce qu’en dit Descartes dans le *Discours de la Méthode*: la morale provisoire...).

/ Ainsi, le tendre-vers, chez moi, est *actif*.

/ La question de Dieu dans le rapport éthique.

/ En quoi peut-on faire abstraction, définissant le rapport éthique, du rapport de désir, du rapport de besoin – d’intérêt – , et du rapport de vœu qui nous lie à l’autre tout aussi originellement, semble-t-il?

/ L’éthique et le régulier. Ethique réglée est éthique voilée. En quoi y a-t-il rapport éthique au sein même du champ régulier? (L’éthique comme subversive...?)

/ L’éthique dans l’érotisme (Levinas, *Le Temps et l’autre*).

/ La neige, comme le souvenir le plus ancien.

/ Le magnétisme de l’autre (attrait de l’autre, l’autre m’attirant). “Mon” magnétisme (l’autre que j’attire).

/ Traduction du rapport éthique.

/ Rapport éthique et Art.

/ En soi un mystère le rapport éthique?

/ La “sortie de soi” (dans la création)...

/ L'Art comme exprimant le rapport éthique.

/ “Sortie de soi”, à condition qu'on parle d'*autre chose* que de sa condition. C'est ainsi que “Les Inachevés I et II” (entrepris à l'origine pour “fuir”) parlant de moi-même dans ma condition d'exil (plutôt: à partir de ma condition d'exil) n'ont pu constituer une telle sortie.

/ L'*émotion* dont je parlais dans mes premiers écrits (début 72, Liban) – si je me souviens bien, une sorte d'euphorie perspective de fraternité – , à rapporter peut-être à l'effet de certaines lectures (je songe ici aux romans de Malraux), cette *émotion* aurait quelque chose de commun avec l'“éprouver” éthique (dont il s'agit dans le rapport éthique).

/ Grande portée éthique d'œuvres comme celles de Char, de Dağlarca. (Cette attention à l'autre...) Œuvres où se manifeste le rapport éthique.

/ Magnétisme parfois réciproque.

Je vais vers l'autre en pensée, primordialement (et l'autre vient vers moi en pensée).

/ Pas de vœu, semble-t-il, dans le rapport éthique.

/ Par contre il y a de l'éthique dans le rapport de vœu – dans l'amour.

/ Il y a aussi la répulsion de l'autre à considérer.

/ Euphorie: “perspective de fraternité”, *vœu positif*... (Ce que je nommai l'*émouvant*; l'émotion que provoque une lecture, une musique, la vision d'un paysage; une sorte de sentiment de bonheur – de bonheur non personnel, bonheur qui “touche” tous les existants, tous les hommes entrevus dans une lumière positive et comme alignés à côté de moi...) Le Oui (nietzschéen?) de cette euphorie. Un Oui éthique, principalement.

/ Niveau moral et éthique. Importante question. Tout rapport éthique n'entraîne pas cette jubilation (qui est finalement celle de l'être). Il y a la gravité, aussi, du rapport éthique; ce qui en lui empêche toute joie; imprimant dans le sujet une profonde douleur, un ébranlement de son être (et de l'être). Ainsi le rapport éthique peut être joie et peut ne l'être pas.

Ce en quoi il se “traduit”, telle est aussi la question à laquelle nous devons répondre (les “attitudes”, les “pensées”, les “sentiments”... en lesquels il se “traduit”).

/ Portée “morale” de ce qui est (de ce qu'on voit)?

/ Bonheur du simple fait d'exister – vœu positif.

/ Dans la joie même n'y a-t-il pas perspective de fraternité?

/ Ne pas perdre ce puissant regard moral.

/ Or, dans l'amour, d'une manière ou d'une autre, je fais l'expérience de la trahison de l'autre.

/ Il y a l'objet du sentiment (objet du vœu).

/ Aimer me dévaste.

/ La sagesse lutte contre le vœu. (Le vœu de sagesse?)

/ Dans quelle mesure l'amour tient-il compte de l'altérité de l'autre?

(1987)

/ Le chemin de la vérité est long. Car il n'y a pas de chemin "pur".
Premièrement: on ne sait par où commencer. Deuxièmement: il y a des coupures, des espaces vides – espaces de la distraction – entre les segments du parcours (la concentration – l'attention – continue est impossible)...

/ "L'être d'intérêts". Moi en tant qu'écart comme façonné par mes "intérêts". (Définir "mes intérêts".)

/ L'amoralisme de la "volonté de jouissance". La morale du couple. Rapport (et non-rapport) avec l'*éthique*. Désir et éthique.

/ "Ma" différenciation entre *savoir* et *faire*, la reprendre (la critiquer, ou la préciser). Peut-être commencer par l'"adoucir".

/ L'Amour: contingence d'origine qui se transforme en nécessité destinale.

/ Le Devenir attire plus que l'Un immobile. Pourquoi? Parce que dans le Devenir il y a la liberté? (L'insolence?) (Liberté... la possibilité d'improviser, d'oublier... la possibilité du multiple... de la coupure... la possibilité de toujours autre chose... la possibilité du hasard...)

/ "Mes intérêts": problèmes positionnels quotidiens.

/ Le "problématique" du quotidien. Le quotidien: le "temps" de "mes intérêts". Je lutte "en position" dans le quotidien. Le quotidien est "positionnel". Il y a donc un temps du positionnel. (Ainsi le temps que nous avons vu en rapport avec le vœu, l'est aussi avec la position.)

/ "Le problème a un jour." "Le jour est problématique." Passé comme passé positionnel. Présent positionnel. La perspective positionnelle. (Dans l'écrit en turc sur "La Position", dans *Beyaz* 8, que je compte traduire en révisant, le temps n'était encore que l'une des composantes de la position – avec l'espace, les personnes, les enjeux... Maintenant il semble que c'est la position elle-même qui devient dimension temporelle.) "Le temps colle à la position." (La position n'est pas une simple addition d'étants. Le présent positionnel n'est pas un simple "présent". Il y a le jeu, il y a la lutte, il y a les identités, les choses, le lieu, la date, les projets, le rapport au passé... et le vœu, et la langue, dans le *présent positionnel*.)

/ Le temps est donc "problématique".

Peut-on faire abstraction du positionnel, pour comprendre le temps?

Ce qui dure et varie, c'est la "confrontation positionnelle". (Bien sûr, je maintiens la question du "durer" – du "se suivre" – seul: par exemple le "se suivre" d'une musique, des pas dans la marche, de la parole, etc...)

/ À toute image, il lui faut la lumière. (Pas d'image sans lumière, la plus faible soit-elle. Toute image est lumière. Même l'image de la nuit sans étoiles.)

/ Expliciter "moi en tant qu'écart".

/ Le positionnel institutionnel, "régé" par les "suites régulières" (de langage, de temps, de vœu...); d'autre part "sujet" à la "suite de fait" ("y participant").

/ Le positionnel institutionnel “occuperait” le temps.

/ Nous sommes “pris” dans la position – consciemment, inconsciemment – . La position est l’ensemble de problèmes – rapports – dans lequel je me trouve “pris” (par exemple, dans la maison, rapport à ma mère, à ma chambre... etc.).

“Je suis en position” veut dire “je suis pris”, “j’ai rapport”..., et: “je” ne suis pas en dehors de cela, la position. “Je suis en position” veut dire “cela me détermine”. (Un pragmatisme?)

/ Dans la perspective positionnelle, la question (ou le “mystère”) du temps devient la question du “devenir” positionnel (comment et en vertu de quoi une position change-t-elle?). (Rapprochement avec la question de la “suite de fait”).

/ Il y a une idée institutionnelle du temps (tributaire de la “suite régulière” de temps). Selon cette idée, je suis dans un “présent” qui vient à la suite d’un “passé” (qui est un “présent” passé) et qui s’ouvre à un “futur” (à un “présent” futur) *qui le suivra*.

L’institution du calendrier.

Deux modalités de la pensée: le souvenir et l’attente.

Peut-on parler d’un temps de la pensée?

La mémoire et le temps.

/ Critique de la conception du pouvoir, à partir de la perspective positionnelle.

/ De l’idée institutionnelle, “courante”, du temps, à une “métaphysique” du temps. Il y a en effet une conception courante du temps. Elle découle de la catégorie de la “suite régulière de temps” qui, institutionnellement, me “saisit”, s’inscrit dans ma pensée. Les deux modalités de la pensée que sont le souvenir et l’attente rendent,

elles, possible une “métaphysique” du temps – “populaire” ou évoluée (conceptions philosophiques) – qui pose le temps comme mystère. L’invention institutionnelle du calendrier qui est une “projection” utilitaire de la “suite régulière de temps”: le calendrier également est l’un des facteurs permettant une “métaphysique” du temps (les “jours-but” du futur – jours de fête, jours de la libération, jours d’anniversaire... – ; jours du passé, “dissous”, “perdus”, ou “oubliés”... rendus à une insignifiance de date... ou jours d’événements, jours cruciaux, inoubliables... dotés d’une haute signification; l’obstacle de jours entre maintenant et le jour-but – qui peut être aussi un jour néfaste, craint, “qu’on ne veut pas”: alors il vaut mieux ne pas parler d’obstacle, mais de répit... – ...). On pourrait dire que le souvenir ou l’attente “investissent” le calendrier. Ou, inversement, que le calendrier fournit des points de repère, des points d’investissement ou de “fixation” à l’attente et au souvenir. Des mesures de “distance temporelle” sont effectuées (selon ces mesures, on s’étonne “que le temps soit passé si vite”, ou bien on éprouve une sorte de malaise ou de vertige... ou bien, quand il s’agit d’une date future, de l’impatience ou encore le sentiment que “ça ne va jamais venir”...). Toutes les considérations qui se rattachent à ces “mesures” (à ces va-et-vient) appartiennent à une “métaphysique” du temps (dont les conceptions des divers systèmes philosophiques seraient les expressions les plus développées). Il y a donc, outre la “sérieuse” qui en est issue, une métaphysique “populaire” du temps. Cette métaphysique vient “compléter” l’idée courante du temps.

/ Le futur (le comportement futur) m’est prescrit institutionnellement (par exemple je sais ce que je “dois” faire dans une demi-heure – soit manger, ou dormir... etc.).

/ L’idée institutionnelle du temps, c’est qu’il y a un présent, un passé et un futur.

/ Ne pense-t-on pas fréquemment le temps *en oubliant la position* (en oubliant le “problématique” positionnel dans lequel nous sommes et qui “se suit”)? Faire abstraction de la position (ou l’oubli de la position) est un trait de la “métaphysique” du temps. Le temps “décolle”, devient objet à part, s’isole... Illusoire d’un mystère! La représentation du temps en images ne fait que renforcer son “isolation” (par exemple l’image de la rivière).

/ On peut en arriver à perdre la conscience du présent.

/ L’institution détermine une forme particulière de “sensibilité” – variable suivant les institutions et les places qu’on y occupe. (“Sensibilité”... dont découlent des actes. Il faudrait peut-être dire: l’institution détermine des stratégies particulières – des manières d’agir, des comportements “positionnels” – , variables, chez les sujets qui y prennent place. Manières d’agir qui “expriment” une sensibilité.)

/ Je lisais – je ne veux pas Dire Dieu – l’esprit sur certains visages (qui me touchaient – visages de jeunes filles).

/ S’énervier en écrivant. La nervosité comme faiblesse. Ecrire intensément, ou violemment, mais sans l’altération de la nervosité.

/ L’écriture de l’extrême. (La seule que je tolérerais...?)

/ Dans mon élément quand je suis brusqué.

/ Pour reprendre une distinction bergsonienne, je peux dire que la *suite de fait* est aussi bien qualitative que quantitative. (Elle ne peut se définir par le seul mouvement.)

/ Dans le malheur, dans le grand ennui – un brin de salut par

l’écriture. Ce qui reste quand tout s’est effondré (du moins ébranlé). Là, se placer là, dans la place-écriture. Obstinément, résolument y demeurer. Non pour assimiler son malheur (ou l’assumer) mais parce que l’*autre vision* y commence.

...L’écriture, *don* à des limites, *don* des limites. (En ce sens, quand même rare.)

...L’écriture, qui dégage un ciel, qui ouvre l’horizon.

...Éloge de l’écriture: mais d’une écriture là seulement où je suis brusqué, où le malheur frappe.

/ Le désir du désir dans le rapport sexuel.

/ Le *ton* de la question.

/ De nouveau (Philosophie): le chemin est orienté, il y a une orientation du chemin, il ne va pas n’importe où. L’Aller de la pensée n’est pas un aller-n’importe-où.

La marche constitue-t-elle le modèle de l’Aller? (Le Jet de la pensée, la pensée comme Jet – comme une multiplicité de jets – s’opposerait à l’Aller.) “Cheminement”, “acheminement”... termes philosophiques, termes heideggeriens.

L’Aller philosophique, comme non-errance, comme une marche assurée... Fondé sur des Règles Directrices (découlant de ces Règles). En principe, il y aurait deux types d’Aller: l’Aller “sûr” et l’aller “errant”. (La question classique: au stade initial de la Recherche des Règles Directrices, comment “conduire” sa démarche? Autrement dit: sans Règles, et pour en découvrir, sur quelles Règles reposer?... “Systématiquement”, la recherche de Règles elle-même ne devrait pas se faire (se mener) sans Règles!... Et nous voyons bien la recherche de Règles appartenir à l’Aller philosophique comme marche assurée, c’est donc qu’il y a des pré-Règles présupposées...)

/ Faiblesse morale. En reposer la question. La “force”. La perspective éthique (nietzschéenne) qui se donne pour objectif la force (en tant qu’une intensité de vivre) et son maintien. On ne peut dire que ce soit une éthique égoïste, car comme on l’a si souvent répété, dans l’intensité le moi éclate ou se dissout. Ce n’est cependant une éthique “altruiste” que dans la mesure où l’autre ici est une possibilité subjective.

La faiblesse morale. (Mon “expérience”: je suis très faible durant ces derniers temps de réclusion – d’éloignement, de séparation... “Pessimisme”; très peu de joie, d’entrain; malheur, grand ennui; crise; suffocation; comme écorché...) Le “naturel” humain: une grande faiblesse morale s’y montre. On peut penser que c’est la misère de sa condition, la dureté des circonstances, qui détermine la faiblesse morale de l’homme. Ce n’est vrai qu’en partie. Car une telle affirmation ignore le fait que ladite faiblesse est en quelque sorte inhérente au “naturel” de l’homme tel que nous le rencontrons dans le monde moderne. Ce n’est pas que partout et pour tous vaille la condition de misère (pauvreté, tracasseries quotidiennes; ou oppression, enfermement, etc.). Or, nul ne semble échapper à la faiblesse. Alors il faut poser la question: comment, cette faiblesse, la surmonter, la vaincre? Surtout dans la condition de réclusion, de “rétention” (de privation, d’empêchement) où je me trouve.

/ Le “souci” du proche, que commanderait la sagesse de la “force”, déterminerait-il la trahison, sous une forme ou une autre, de l’autre lointain que j’aime?

/ L’autre lointain, la rencontre proche. La passion de l’Absent. Le désir de la Présente. Absence de l’Unique.

/ “Où ça s’écrit – écriture de l’extrême – c’est là le centre.”

/ L’Unique, plus “rayonnante”, qui attire davantage, dans l’absence.

/ Poésie, jouissance de parole.

/ “Souci” du proche, insouciance du lointain.

/ Approche et approximation.

/ Le temps, la succession positionnelle, le Réel.

/ On n’arrête pas la pensée.

/ Le Résistant à une réduction imaginaire: le temps, justement (la succession positionnelle... l’Histoire?...).

Il y a bien le Réel du temps, ce quelque chose qui résiste, qui ne peut être modifié par l’imagination. Il y a une véritable transcendance du temps, un “hors d’atteinte”... Aussi une immanence. Les deux.

/ Être croyant sans être pieux (le type du croyant rationaliste).

/ *Dans le temps*, on n’est pas neutre, on lutte.

/ La position-temps.

/ Le primaire par étages. Le primaire qui “se forme” par étages successifs. Signes devenants qui correspondent “à chaque fois” aux événements-rencontres en tant que ceux-ci “se répètent”. “Signes historiques.” D’où leur singularité.

/ Comment inscrire la problématique du primaire (du désir) dans celle présumée plus générale du *temps* (comme succession positionnelle)? C’est aussi poser la question de la relation entre désir et position.

/ Un ouvrage de philosophie, fort comme le printemps.

/ Vérité d'aube. Vérité de l'aube. Qu'est-ce à dire? Que la vérité est commencement? Que la vérité est la manifestation de la lumière? Que la vérité est la "première" lumière (comme une première différence)? Dans l'aube il y a fraîcheur et réveil. Il y a un voir qui commence. Il y a donc de l'être visible (un être invisible peut-il être conçu? – et l'être de la pensée?...). Ce n'est pas la pensée qui commence avec l'aube, la pensée a déjà commencé (pensée nocturne).

/ Les "autres intentions" de quelqu'un.

/ Différence entre l'étant et l'"étant qui vit". "Surplus" de vie.

/ Le désir sans sexe n'est-il pas ce "bonheur", ce simple bonheur de vivre dans la lumière du printemps? (Ici désir comme fort lien à l'étant. Une intensité de vivre. – Rapport vivant/étant – ... Une éthique "ontologique"?)

/ Le rapport à l'étant – et à l'"étant qui vit" – dont il s'agit dans le *désir* – rapport ontologique – constituerait-il une éthique fondamentale?

/ *L'éthique fondamentale*, la préciser. C'est un se-rapporter-à... Il y a ici un effet "intensifiant" de l'autre. Je me rapporte à l'autre, l'autre se rapporte à moi. L'autre a un "effet" sur moi – peut-on dire qu'il "agit" sur moi?... L'air printanier "agit" sur moi, à n'en pas douter. Cet arbre "agit" sur moi. Et cette "action" de l'autre sur moi me "pousse" simultanément vers l'autre. "Poussée" – *désir* (un désir sans sexe).

/ Épris de l'autre, attaché à l'autre, poussé vers l'autre... Attrait de l'autre. L'autre qui ne m'est pas indifférent. Contact de l'autre – intensité de contact (intensité "par moi éprouvée" comme résultant du contact de l'autre). Quelle est la nature de cette intensité? Vivre une intensité est un "exister plus fort". L'intensité vécue dans le contact est affirmation (ou

sur-affirmation) de l'autre qui me touche, c'est un Oui à l'autre. Il y a adhésion, affirmation dans le contact. "J'existe" plus fort, j'affirme l'autre – dans le contact. (Encore faut-il ajouter que le contact, en tant qu'intense, a lieu dans des conditions déterminées, qu'il faudrait indiquer.) "Éthique intensive", "intensité éthique". Il faut parler de l'émotion. L'"exister plus fort", en tant qu'intensité vécue, est émotion. Je suis ému par l'autre. Ému... poussé vers l'autre... *désirant* l'autre (désir sans avidité, le plus innocent désir; désir, encore, qui est jouissance) – l'autre non-indifférent qui me touche, provoque en moi une différence, me transforme.

/ Position, événement, histoire. Position et désir. Qu'est-ce qu'un événement positionnel? C'est un "fait" qui bouleverse un "état" positionnel (un "équilibre" positionnel).

/ Position et Aller. Dans l'Aller, *qui va*?

/ L'Histoire "totale" serait constituée de la totalité innombrable des positions particulières dans lesquelles "entrent" (ou plutôt: "entrent" et "sont entrés") les sujets humains (tous sans exception: vivants, ayant vécu).

/ Or il y a les "grandes positions".

/ L'"événement positionnel". (Rapport avec l'"événement de désir" et l'"événement de besoin".)

/ Les grandes positions, les positions qui passent dans l'histoire, les positions majeures – quelles sont-elles? Elles mettent en rapport des groupes humains importants: classes, nations, "secteurs" (par exemple le secteur étudiant contre le secteur police-armée, secteur institutionnel). Une guerre est une grande position. Une révolte également. Un coup d'état. La mise en application d'une nouvelle loi, par exemple loi fiscale

ou loi de l'enseignement, engendre une nouvelle position "similaire" pour un nombre déterminé d'individus – c'est-à-dire une grande position. Cela veut dire qu'à un moment donné un certain nombre d'individus "entrent" dans une position dont l'enjeu pour eux est crucial et qui est une position qu'ils se "partagent" ou "similaire". Position à la fois générale et particulière. C'est ce que le discours historique "retient". On peut mettre l'accent sur le caractère d'énoncé de la "cause" qui détermine une grande position (comme Jean-Pierre Faye et Deleuze-Guattari font).

/ L'"événement positionnel". L'"état positionnel". Doté d'un certain "équilibre" (l'"équilibre positionnel"). L'"état positionnel" peut comprendre un rapport de désir. Le rapport de désir peut primer dans l'"état positionnel". Une modification intensive du rapport de désir constituera alors un "événement positionnel". (*Intérêt*, dans ce contexte, renvoie aussi bien au désir qu'au besoin. "Je suis intéressé" aussi bien en tant que "je désire" qu'en tant que, d'une manière générale, "j'ai besoin". Dans l'"état positionnel", il s'agit de mes intérêts, mes intérêts sont en jeu.) Mais jamais, comme on l'a déjà affirmé, il ne s'agit d'un seul type de rapport – comme par exemple le rapport de désir – dans l'"état positionnel". Il y a une simultanéité (c'est-à-dire une multiplicité) de rapports. Or, dans le positionnel, c'est le "régulier" qui règne. Dans la position, nous usons de règles. Les "conduites positionnelles" sont ordonnées par les règles (ou "régulateurs") institutionnelles. C'est marquer combien le désir est toujours déjà "limité" dans l'"état positionnel". Par conséquent, même si le rapport de désir y prime, on ne sort pas de la délimitation institutionnelle. Dans l'"état positionnel", le désir est non seulement limité en lui-même en tant qu'il est réglé, mais il est freiné par les autres rapports qui valent simultanément dans la position (rapports qu'on pourrait peut-être nommer d'une manière générale "rapports de besoin"; il s'agit de "rapports sociaux" multiples: rapport aux autres sujets qui "participent" à la position, rapport à des sujets qui n'y sont pas présents mais auxquels cependant nous sommes liés par différentes sortes

de lien, rapport à l'argent – en tant que manquant –, et rapport aussi, pourquoi pas, à nos vêtements, etc., et à la "propreté" de notre corps...). Cependant, pour revenir à notre question (l'"événement positionnel"), il nous faut reconnaître que dans un grand nombre de cas c'est un "fait" appartenant à un autre registre que celui du désir (appartenant au registre globalement désigné comme celui des "rapports de besoin") qui constitue un "événement positionnel": soit un "fait" qui est une modification de l'un des rapports composant la position.

/ "Vœu positif" et jouissance. La jouissance que constitue le simple fait d'exister. Etre et vivre.

/ Avons-nous oui ou non le temps de penser, *aujourd'hui*? (Nous n'avons peut-être pas le temps de jouir – idée déjà vieille –, mais le temps de penser?)

/ Dans la solitude, plus proche de la lettre.

/ À quoi m'accrocher: la *lettre*, qui reste avec moi (dont je ne me dépossède pas en l'envoyant).

/ La lettre, ce domaine, qu'après un silence je retrouve difficilement. Le *propre*, l'impossible *propre* – autre, plus "essentiel" mode d'existence et d'inexistence. Il s'agit, dans ce domaine, justement de "ce dont il s'agit", vérité!... Comment l'atteindre? Comment trouver le ton – ou la mesure – juste?

/ L'écriture, ça a rapport, c'est indéniable, à la *position*, ça n'en est pas séparable, mais dans le même temps ça fait sortir de la position...

/ Le fil et le souffle. Parole liée au souffle (aussi la parole d'écriture). Parole suivant un fil abstrait.

/ La vérité ayant dû être dite... mais dans le présent omise ou refoulée... elle a dû sortir de la bouche, de la plume... L'idée d'"une" vérité qui serait "passée", dont nous serions dans l'"après" (l'état d'"après-vérité").

/ Fil, fil nerveux. Parole, souffle (nous l'avons dit) qui ne tiennent qu'à un fil – fil fragile, qui peut très facilement se rompre. Le *canal* de la production écrivante.

/ Le rapport éthique au fou.

/ On ne se demande pas: "qu'est-ce que le monde?", mais "qu'est-ce que l'être?". Le monde est supposé connu. C'est une multiplicité connue, connaissable (avec ses labyrinthes et ses abîmes). C'est peut-être l'objet de la poésie. Mais il y a un autre attrait, ou "l'attrait": le Simple de l'Être, cette Chose simple.

/ Le "vif". Le "simple". Vie et âme. Instants de tension.

/ La position de "transmetteur". Par exemple le gardien, la "vigie" occupe une position de transmetteur virtuel. Il est chargé de transmettre certains signes qu'il reçoit à d'autres qui sont "à l'arrière", pour que ceux-ci décident.

/ Le positionnel appartient au *monde*.

/ À être pensé, dit-on, Dieu est. Mais à en douter, semble-t-il, il s'efface. C'est un paradoxe que la pensée de Dieu ne couvre pas la totalité du champ de pensée. Il y a l'idée du néant. La pensée de Dieu ne l'élimine pas.

/ La vitesse inspirée (écriture).

/ Le fait hiérarchique dans les institutions. Pas d'égalité. Rapport supérieur – inférieur. (Rapports verticaux.) Y insister. Ça détermine un type particulier de communication. (Où est la "franchise" humaine?) C'est contraire au rapport simple éthique.

/ Le fait que ça "communique", dans le sens de "donner signe", de "transmettre" – l'écriture. (Une sorte de "réflexion" quand même?)

/ La "barrière hiérarchique". (Barrière communicative.)

/ Il me semble que j'ai déterminé la "place structurelle" du vœu – la place, dans la "structure" de l'homme, du vœu (le vœu comme constitutif de l'homme – ainsi que le désir, que le besoin).

/ "Mon" Artaud est un Artaud forgé.

/ La contradiction dans la position.

/ Le défaut de question, le défaut d'inspiration.

/ Écriture glorieuse.

/ Le thème. L'a-thématique. La suite où il y a thème(s). Thème, de poser, *thesis*. (Monothématisme, polythématisme.) Le thème comme question.

/ "Où en sommes-nous?"

/ Poser – dans la pensée. Le fait que "ça se pose", dans la pensée.

/ Partir des questions. Mais lesquelles?

/ La question de l'Être, en quoi est-ce "première question"?

/ La question de l'Être, en tant que "ça se pose".

/ L'autre propre, le "corps sans organes".

/ L'Aller, le Poser – dans la pensée, l'écriture.

/ Tenter de penser la pensée comme *topos*.

/ La position, le dehors. "Ça se pose": "ça" vient du dehors. Le *topos* de la pensée l'accueille, ou plutôt le recueille ou le reçoit. La "position" en tant que le "se poser" de "ça" dans la pensée est question.

/ Deux "positions". La position "de" pensée. La position "institutionnelle". Deux choses différentes.

/ Peut-on dire: dans la position "institutionnelle" *je suis posé*?

/ La pensée. Que veut dire "je pense"?

"Ça se pose." "Je pense." Puis-je dire: "Je pense en tant que ça se pose"? Ou bien "ça se pose" et "je pense" se contredisent-ils? Ne pourrais-je pas, aussi, dire: "je pose"? N'y a-t-il pas à la fois dans la pensée le poser comme un "venir" du dehors, et le poser par "moi-même"?

/ "Je pense": "ça se pose" *et* "je pose".

/ "Ça se pose" et suite.

/ "Ça se pose" comme événement (question-événement), comme un "moment intense". En tant que tel, rare. Comme une perspective nouvelle.

/ Les deux positions. "Ça se pose" et "je pose" dans ma position.

/ "Le sens éloigne" (parole amoureuse). Ne jamais oublier la source amoureuse. Le contact amoureux a un sens premier qui repousse tout autre sens. Méfions-nous de la signification qui s'interpose entre nous. Ne soyons pas distraits par elle. Sachons, sans nous en détourner totalement, nous écarter d'elle. Vivons le contact pur. Du moins, tentons de le vivre. Approchons-nous en. Dans le contact, le vœu persiste. Vœu joie.

/ Importance du concept d'approche.

/ Le danger du penser.

/ L'écriture, c'est ce qui, en plein milieu du désastre, m'empêche de sombrer davantage. Double "point de vue" de l'écriture: point de vue sur le désastre, et point de vue de "résistance".

/ L'imagination désirante.

/ Trouver le délire. L'éloge du délire amoureux dans *Phèdre*. Le délire comme production "inspirée". Vitesse du délire. L'agencement du délire. Le délire dénie (ou omet) la position.

/ Trouver le Simple. (Faut-il pour cela se livrer à une réduction?)

/ L'attitude du penseur ancré à une pensée unique, soit la pensée de l'Être, me fascine.

/ Nous sommes à l'époque de la mise en question perpétuelle de l'écriture par elle-même.

/ (Rappel.) Les “mots inconscients” de la pensée (qui composent l’“espace de la pensée”). Rapport au désir (aux signes de l’“espace du désir”). Un tel espace, comme un lieu catastrophique. Déjà un dehors, qu’on porte en “soi”. Condition événementielle. La “traduction” en mots cohérents (la pensée consciente). L’arbitraire dans cette “traduction”. Un grand nombre de facteurs décidant du choix du mot (sonorité, rythme...). Ce qui se pose: quelque chose concernant le désir, après une série de rapports – rapport à l’espace désirant, rapport à l’espace pensant, rapport à l’organisation verbale de la surface consciente (la “traduction”) – se pose, nécessairement transformé au fil des “passages”, comme quelque chose venu directement du dehors; se pose devant la pensée consciente.

/ J’approche, par le chemin qui ne mène nulle part (Heidegger). (Idée de “notices” sur les philosophes, libres, déliées, sans prétention.) L’approche cartésienne est autre: j’approche par le chemin qui mène, qui doit nécessairement mener à la connaissance d’un objet (chemin rationnel). Si j’approche par le chemin qui ne mène nulle part, c’est que ce dont j’ai à m’approcher est l’Immédiat.

/ Toujours la vieille question: comment penser à la fois l’Un et le Multiple (ou le Simple et le Complexe)?

/ Quel est ce désir du Simple? Car il existe, n’est-ce pas, ce désir?

/ Quelle est la joie “schizo”? Joie de la coupure... Il y a une joie délirante.

/ Dans *approche* il y a *désir*.

/ “Ça ne fait rien”: parole du Sage.

/ Que veut dire “écrivain”, “penseur”? Peut-on se “poser” écrivain? “J’en viens à écrire”... Je viens à l’écriture, y étant poussé.

/ Monde, l’écriture. Ou “territoire”. Monde du repli et du dépli. J’y retrouve, dirait-on, une certaine identité – non pas fermée et se suffisant à elle-même – , une autre identité plus discrète et plus intensément liée aux choses. Où le corps éprouve plus fort. Point du tout monde abstrait ou monde de l’abstrait, mais monde du concret. Identité évanescence, doit-on avouer. Quelque chose s’en conserve dans le train quotidien, bien sûr. Mais l’écart est indéniable entre l’“écrivain” qui n’écrit pas, plongé dans le quotidien, et l’écrivain en acte.

/ “Paroles extérieures”, autre identité, vie. “Je me voue aux paroles extérieures.” Là est le monde “plus vrai”, dis-je. (Quel est ce désir de vérité?)

/ “La simple violence terrestre.” Se tenir, par l’écriture, en contact avec cette violence.

/ “Il ne s’est rien passé”: parole de nul, et parole quand même. Le “rien” de l’événement. Parle dérisoire, insensée. Parole peut-être enfantine (“c’était un rêve”). Parole dans le désastre qui n’est pas parole d’oubli. Parole d’apparence légère. Déni de l’événement, qui en est une conséquence.

/ La “condition d’exil” dans le poème de Saint-John Perse.

/ Supposé multiple le désastre.

/ La santé de soi. Un retour à soi comme pratique de maintien et de renforcement. (Qu’est-ce que le “soi”? Un domaine, soit. Mais ce qui le compose?)

/ L'autre incontrôlable, ingouvernable, "la fugitive" (et non "la captive"): la distance entre "mon" vœu et "sa" position. On en fait l'expérience dans l'amour.

/ Soi: où il est désiré une paix.

/ Soi: mon corps, ma mémoire, mon "œuvre"... Ma position, aussi? Il le semble. Et mon vœu? Alors là, on est très tenté de répondre non. Dans le retour à soi, il y a écart vis-à-vis du vœu. Du vœu comme nuisible. (Il y a de la mort dans le vœu. Pulsions de mort...)

/ Le retour à soi comme volonté d'anti-désastre?

/ Le retour à soi ne devrait pas contredire l'élan éthique.

/ Dans le retour à soi il s'agit d'un certain investissement de soi qui ne doit cependant pas être confondu avec le narcissisme.

/ Dans l'amour la faute est peut-être de trop se présenter à l'autre. L'approche angoissée doit être dissimulée. Peut-être faut-il laisser à l'autre le droit à l'altérité. (L'autre n'est pas l'autre absolu mais il baigne dans une autre atmosphère, il faut le lui concéder: de toute évidence on ne peut accaparer sa position, mieux vaut ne pas trop le brusquer en le sommant de l'extérieur – en le voulant contraindre à agir d'une façon déterminée.)

/ Je retourne à moi-même, je me réconcilie avec "mes forces". C'est-à-dire que je m'affirme tel que je suis dans "mon domaine". Le retour à soi est une voie de sagesse qui ne conduit pas à un "affaiblissement" mais au contraire à un "renforcement".

/ Cherchant la naissance.

/ Le retour de la Passion. Qui ravage. Essayant de résister, ne le pouvant, se laissant envahir. L'irrésistible de la Passion. Entre maîtrise (retour à soi) et soumission (retour de la Passion).

/ La naissance, les idées premières, la première différence. Dans l'approche et le désir de naître. La première question.

/ Je suis parti du mal que provoque la "suite régulière".

/ Suite "dans la pensée" (ou suite "spirituelle") et suite "matérielle" (suite dans le monde extérieur et dans le corps): deux formes de la "suite de fait".

/ L'"histoire de soi". ("N'ayant pas atteint ma naissance dans l'histoire – à rebours – de moi.")
Aujourd'hui origine.

/ Le lieu, le mot (rapport). Leur point de "fusion": le "nommer" de la "pensée écrivante". Par exemple, je dis: mer. (Par exemple quand je dis "mer" et que l'intensité, l'"essence" de la mer me sont par là données.)

"D'abord les mots n'ont aucun rapport avec le *pays*. Ensuite a lieu la jonction. Les mots et l'étant se révèlent indissociables. La mer des mots et la mer réelle se rencontrent. De cette rencontre procède la mer véritable, en tant qu'un objet dans lequel est donné pour ainsi dire sa propre essence." (Écrit préalablement.)

/ Aujourd'hui violentant le passé (le niant, le réduisant). Le passé perdant ses droits sous le regard actuel. Aujourd'hui un style. Le "travail analytique". Pourquoi mon passé? – Pour un exercice littéraire!... – Pour alléger!...

/ J'ai toujours pensé que la vérité résidait en peu de mots.

/ “Ce qui importe.”

/ Tout reprendre. (Comme une parole finale.)

/ La littérature des livres me dégoûte.

/ Qu’est-ce qui importe à la fin, au début? De savoir ce qu’est “la question”?

/ Trouble préparatoire. Silence préparatoire.

/ La question. Genres de question. (Par exemple: Pourquoi?, Qu’est-ce que?) Le “besoin” de “comprendre”. La question Que s’est-il passé? Plus rare: Que se passe-t-il? (question du “maintenant”, question positionnelle) – quand le “maintenant” constitue une mutation, se trouble. (Pourquoi plus rare?) La question de la question.

/ Inévitable: le rapport question-réponse. Complexe. Il y a quelque chose qui dès le départ fausse et les questions et les réponses. Il s’agit de montrer quoi, et de quelle manière.

/ Le “régulier” des réponses. Il y a les “vraies” questions (Quel est le principe du Tout? Comment la neige se produit-elle? Quel est le secret des météores?... etc.) et des questions-règles (par exemple les sujets classiques de composition dans les lycées). Chacun peut se poser à un moment donné une “vraie” question. Mais généralement c’en est une “fausse”, à laquelle vient correspondre une réponse également “fausse” parce que “régulière”.

/ La toute première question, la réponse décisive. (Mais la question de la question n’a pas été posée.) La question (pour moi ancienne): Pourquoi suis-je moi? Y a-t-il des questions sans réponse? (Et des réponses

sans question?) Par exemple: Pourquoi l’Être, plutôt que le Néant? Cette question ne paraît pas avoir de réponse. Pourquoi le Devenir? (C’est-à-dire: “la suite de fait”?) On pourrait ôter “Pourquoi”: Moi? L’Être? Le Devenir? Trois “premières” questions. Sont-elles sans réponse? On a ôté le “pourquoi”, mais il ne faut pas le remplacer hâtivement par un “qu’est-ce que”. Le “qu’est-ce que” requiert une “description”, et non pas la “réponse décisive”. Le “pourquoi” serait plus approprié à la “première question”, mais il renvoie trop à une finalité. La “première question” (avec ou sans “pourquoi”) vise autre chose qu’une finalité. Quoi, au juste? La raison d’être? L’essence? Le principe? Ne sommes-nous pas en pleine métaphysique?

/ Lassitude des questions. Sécheresse des questions. Limitation de la parole.

/ Avancerons-nous plus loin que les questions, les mêmes questions, inlassablement répétées (ces revenants)?

Ne pas craindre la pauvreté des questions, la naïveté des questions.

/ Le poétique de la pensée. (Je ne m’en tiens pas à la perspective positionnelle ou institutionnelle. Mais à l’omettre, ne se situe-t-on pas dans l’illusoire? – À “isoler” les questions, à les séparer ou les écarter du domaine positionnel...? – Ce serait la marque de la métaphysique. L’“isolement” déterminant une parole philosophique plus “poétique”.)

/ La poésie: l’énigme comme rencontre. Recherche de l’énigme et non de sa résolution. Mais l’énigme “trouvée”, aussi, comme *réponse*. L’énigmatique parole vient répondre. C’est un jalon – oubliable – dans l’avance.

/ L’ère de l’ordinateur et la “simplicité” de la pensée.

/ D'où, la beauté de l'énigme?

/ Quelle sera ma figure du Retour? (Histoire de ma vie.) Qu'auront changé en moi l'oppression, l'humiliation, l'enfermement, l'éloignement, la détresse, l'ennui? Je ne me sens pas avoir mûri. Je n'ai pas "appris" la patience. Côté écriture, pas de changement non plus. Ou bien seulement: l'attrait du Pur, du Simple, qui a augmenté. Même régime, quant aux Notes.

/ Je n'ai rien appris sur moi-même. Le Retour exige-t-il une nouvelle figure? Je suis tenté de répondre oui. (Une figure, c'est-à-dire un autre regard de moi.)

En un sens, c'est l'écriture qui m'a conservé. (A préservé mon ignorance et mon identité.) – Savoir eût été la folie, peut-être! –

(*Safranbolu*)

/ J'ai préféré le voyage au retour (aux Mêmes). (L'inconnu au connu.)

/ Emprise d'une ville. Émotion à Safranbolu. Qu'est-ce que cette emprise? Ce n'est pas la même chose que la fascination d'un paysage. Dans la ville, il y a l'homme. L'homme qui circule dans la rue (multiples aspects), et l'homme qui a construit ces maisons. L'anonyme. La présence d'un autre âge (ville presque entièrement conservée). Le bois et la pierre, entremêlés. Ville non-plate.

/ Le "soi" dans la proximité des autres (anonymes). Ce n'est pas la solitude. Le "soi" livré, dans le voyage, aux emprises.

/ "Finalités": par exemple – L'homme est fait pour jouir (un

visage de jeune fille "anonyme", hier, je songeais à sa crispation dans la jouissance...). Mais pourquoi se donne-t-il tant de mal pour s'empêcher (et empêcher son prochain) de jouir?

/ "Finalités" sans croire à la finalité (Nietzsche contre le nihilisme). L'homme est fait pour demeurer.

/ "Le mouvement, comme votre ombre, de la jouissance absurde et souveraine. Les regards affirment. Les regards ne mentent pas."

/ "L'homme est fait pour se bâtir la *cité* qui convienne le mieux à son âme sinueuse, éprise d'ombre et de silence. Surgit la maison aux pierres épaisses, au bois noirci, au jardin sombre. Surgit le lieu de l'homme (le lieu que l'homme a façonné le plus conformément à son être troublé). Et la lumière sera amie; et la prière sera naturelle. L'homme peut toujours émouvoir l'homme, à l'égal de la nature. Et autrement que la nature. (Malgré son côté bruyant, rouspéteur, rusé et sot.) Généralement, l'homme s'ignore. La culture n'efface pas cette ignorance – par exemple l'"humaniste discours". Mais pessimisme n'est pas désespoir. Espoir réaliste. Espoir de ce que l'homme c'est moi et c'est cette ville. Un horizon."

/ Retour du voyage contre voyage de retour.

/ Le *lieu* de l'homme est un lieu pour la pensée. (Athènes, l'Ionie devaient être de tels *lieux* .)

IV

(Nouvelle Série)

/ “Introduction”. Suivant un récent plan d’études que j’ai commencé à appliquer, deux jours (au moins) de la semaine seront consacrés à ce que j’ai nommé “l’élaboration de ma pensée”. Cela signifie que je reprends mes Notes (provisoirement intitulées *Jets*) “là où je les avais laissées”. Cela indique d’autre part que je me prescris un acheminement plus serré, selon lequel les différentes inscriptions auront davantage que dans le passé à se rapporter les unes aux autres dans le cadre d’un mouvement général. Bien sûr, je ne refoulerai pas les “pensées isolées”, parfois simples soupirs, mais l’ensemble aura l’aspect de quelque chose d’uni. Non pas que l’amour de l’unité ou de la totalité m’ait soudain saisi, mais parce que de plus en plus et “comme par jeu” je vise, peut-être même d’abord en langue turque, quelque chose comme une œuvre, en laquelle mes différents “sondages” devraient trouver une première expression cohérente.

/ La perspective d’une “œuvre”, on l’aura constaté, implique une certaine régression. Moins serai-je libre, c’est-à-dire moins serai-je à l’écoute de certaines questions qui fugitivement ne manqueront pas de faire appel, c’est-à-dire davantage je sélectionnerai les questions. La perspective de l’œuvre, surtout en tant que cette dernière est pressentie proche ou imminente, est ici une perspective totalitaire.

/ Sur le point de départ, le commencement, j'ai beaucoup dit, et finalement je n'ai rien dit. Ce sujet constitue à part entière une question de la première importance. Peut-être que dans l'ouvrage il devra former le premier chapitre (si tant est que le livre se divisera en chapitres). Par quoi commencer, en effet?

/ J'ai pensé à un titre: "Esquisses Directionnelles". Cela fait trop sérieux, trop froid, je dois l'avouer. Cependant, le terme "directionnel" ou "direction" convient très bien à la question qui depuis plus d'un an (mais sans doute aussi bien avant, sous le titre de la suite) ne cesse de se poser dans mes écrits: je veux parler du thème de l'Aller, de la marche. Celui-ci peut proprement constituer un autre chapitre de l'œuvre envisagée. Il y aura sur ce point à faire référence à Bergson, peut-être (particulièrement à ses pages sur la durée dans l'*Essai*, dont j'ai entrepris l'étude). Ce thème touche la question du temps, l'une des plus vastes et l'une des plus fournies en références dans toute l'histoire de la pensée. Des commentateurs, cependant, et parmi les plus autorisés, se trouvent d'accord quant à certains repères essentiels dans l'histoire de cette question. Bergson, justement, serait l'un de ceux-ci (cf. J. Wahl). Il y aurait encore Héraclite, Aristote, les Stoïciens, et Saint-Augustin; ensuite Kant et Hegel; finalement Nietzsche, Husserl et surtout Heidegger (dont j'étudie la Seconde Section du *Sein und Zeit*, qui débouche sur la question du temps). Est d'autre part signalée l'importance de l'ouvrage récent de Ricœur, *Temps et Récit*. Tant de textes... Pourrai-je et devrai-je en venir à bout? Ou seulement me référer à quelques-uns d'entre eux?...

/ Il n'est que trop évident que, quoique attiré depuis toujours par le Simple, c'est-à-dire par la simplicité d'une voie en quelque sorte pure (cf. *Être pur aujourd'hui*, dans *Beyaz* no 11), mes écrits ont pointé vers une multitude de directions. C'est ce qui fait la difficulté de leur unification, ou plutôt de la tentative d'unifier leurs thèmes dans le

cadre d'une œuvre. Une pareille unification ne pourra forcément qu'être ébauchée.

(22-10-1987)

/ La question de la multiplicité des voies. Dans mon "travail", il y a la partie disons psychanalytique, la partie "sociologique" (la position), la partie proprement philosophique si l'on veut (considérations de philosophie première), la partie de réflexion sur l'écriture, etc... Qu'est-ce qu'une voie? À qui demanderons-nous "qu'est-ce qu'une voie?" À Parménide, à Heidegger? Cela pose la question des références. Par exemple, à propos de l'événement, puis-je passer sous silence les textes de Deleuze (surtout dans *Logique du sens*) et de Lyotard (cf. *Discours, Figure*) entre autres?... Je n'aime pas les références, c'est entendu, mais puis-je m'en passer? Cela est discutable.

/ Ainsi, et cela ne nous avance pas (au contraire indique comme un nécessaire recul), non seulement les voies sont multiples, mais il y a des références, et celles-ci sont également multiples. Alors que ce qui me tente, c'est une voie simple, comme épurée. Commencer par une méditation sur la Voie et le Simple. Commencer par l'Idée de la Voie Simple?

/ La méthode. La marche simple sans préjugés pourrait-elle tenir lieu de méthode? (J'ai déjà parlé de méthode dans le cahier de Bartin.) Le doute de la méthode (le doute à propos d'une méthode pré-donnée à une parole philosophique).

/ Les préjugés, il est certain qu'il y en aura toujours. Ils sont inscrits dans la langue. La langue de Heidegger dans *Sein und Zeit*, si l'auteur lui-même avoue qu'il y parle encore le "langage de la métaphysique" – cf.

Granel – , n'est point dénuée de préjugés (le mixte de "traditionnel" et d'"inédit" lui donnant un aspect étrange et fascinant).

/ L'assurance, le ton assuré. Le ton angoissé. Le ton modeste. Le ton tragique. Le ton sceptique... Quel est le ton de *Sein und Zeit*? Il est différent des textes postérieurs, on ne peut le nier. Par exemple, l'image du chemin de campagne nulle part ne menant est une image pacifique ne convenant pas à *Sein und Zeit*. Il y a du non mûri, du troublé et du troublant dans cette œuvre unique.

/ Par exemple le départ que prend Derrida dans Husserl, celui de Deleuze dans plusieurs courants et auteurs (je désigne surtout le primordial *Logique du sens*)... Les questions initiales des grandes pensées de notre temps (peut-on en dresser un catalogue? Il serait intéressant ne serait-ce que de s'y essayer). Et "moi", je ne veux pas débiter à partir des textes des autres. Mais je ne peux éviter de commencer à partir de questions initiales... Et de nouveau le thème de la question. Encore une fois, à l'amorce d'un départ, les questions se multiplient. Voici de nouveau la fameuse question de la question. Je demande, j'ai toujours demandé: qu'est-ce qu'une question? Ainsi: je commence c'est quoi commencer je commence c'est quoi la voie et le simple je commence c'est quoi la méthode je commence c'est quoi la question?

/ Avec toutes ces questions, on ne pourra avancer très loin, dira-t-on. Or, rien de moins sûr. Les questions initiales recèlent les autres questions (du moins les miennes, à être bien attentif). En effet, la question de la question recèle un grand nombre de questions qui n'ont cessé de m'"affecter" depuis une lointaine époque. Par exemple la question de l'événement; la question du désir; la question de l'écriture; et pourquoi pas aussi la question des questions "régérées" ou "régulières" et par ce biais finalement la question des règles ou des "régulateurs", etc...

/ La question de la question s'affirme ainsi comme une question de la première importance. Il serait utile d'y insister dès ce seuil, ou cette pré-esquisse. On peut toujours "aller voir" chez les autres penseurs. D'autre part le "catalogue" des questions initiales des grandes pensées peut encore ici tenter la réflexion.

/ Dois-je récuser l'apparente paix et le vœu de paix habituels au discours philosophique? Il faut peut-être questionner (remettre en question?) tel rapport au pacifique de la philosophie.

/ Une voie. Une voie ne peut être "totale". Il semble que la catégorie de la totalité ne peut s'appliquer à quelque chose comme "la voie". Une voie qui se construit au fur et à mesure (cf. le fragment , dans le *Journal* de Kafka, destiné à la *Colonie Pénitentiaire*). Qu'est-ce que la Direction? Les deux sens de ce mot. Voie, ou chemin, ou route etc., c'est lié à un qui avance, ou qui est susceptible d'avancer; à un "marcheur", un passant possible. La voie comme image. Comme image du temps (cf. chez les Soufis). Illusoire image, si l'on se place dans l'optique bergsonienne. Le "Viens" (Derrida, Blanchot... mais aussi par exemple dans la poésie turque dite du Divan), cela me paraît aussi lié à la voie... C'est un appel, en tant que celui qui appelle est tourné vers un chemin (chemin d'absence, pourrait-on dire). Prière, parole de vœu, sans égard pour la possibilité réelle positionnelle (c'est-à-dire qui n'en tient pas compte).

/ "La direction". Définition dans le dictionnaire: Action de diriger, de veiller sur; Conduite, administration; (...) Tendence à s'orienter vers un point déterminé; Ligne de mouvement d'un corps (...). Latin *Directio*, de *Dirigere*. Le titre envisagé pour notre écrit était "Esquisses Directionnelles".

Dans cet emploi, *direction* est lié au thème de l'Aller, de la "marche", d'un "avancer"... c'est-à-dire à ce que nous avons sommairement désigné comme *suite*, en prenant soin de distinguer *suite* "de fait" et *suite* "régulière".

Dans le titre, *direction* réfère expressément à l'orientation d'un discours.

Mais portons d'abord notre attention sur ce que signifie *Diriger*, dont *direction* est issu. Dans le dictionnaire (le Petit Larousse): Porter d'un certain côté; Conduire, mener dans une certaine direction; Commander.

Il y a la direction que l'on donne. Il y a la direction que l'on prend, ou que l'on "suit". Dans le premier cas il s'agit de maîtrise. Si l'on est maître d'une direction, il faut que celle-ci ait été pré-donnée déjà. Il est entendu que diriger est un acte de pouvoir qui de la part du dirigeant ou directeur suppose élaborée une direction.

Diriger: faire suivre. Se diriger: suivre. Diriger comme faire suivre n'implique pas nécessairement que celui qui fait suivre ou donne à suivre, le dirigeant, lui-même ne suit pas ou n'a pas à suivre. Celui-ci dans notre contexte est l'auteur ou le penseur en tant que se donnant dans son discours une direction pré-élaborée. En tant que tel, c'est un *se faisant suivre*. Une sorte d'autorité de soi-même.

Dans le cas de la direction que l'on prend, du "se diriger", du "suivre", l'acte de maîtrise est moins affirmé. Il peut s'agir ici d'un "se diriger dans l'inconnu", c'est-à-dire d'une forme de suivre sans limitation pré-imposée (on vient de voir que la "direction donnée" est une telle pré-imposition). Dans ce cas, alors, la direction "que l'on prend", n'est pas la direction qui nous est limitativement "donnée". Cependant, même dans la position extrême du "se diriger dans l'inconnu", l'acte de maîtrise n'est pas totalement exclu. Peut-on *suivre* "librement", c'est-à-dire au gré de la "fantaisie" ou des événements-questions? (C'est à plus forte raison dans l'inconnu justement qu'une telle liberté serait à "décommander", car pouvant entraîner la perte fatale.) Sans se pré-constituer une direction, c'est-à-dire en somme quelque chose comme un parcours obligé, le "se dirigeant", comme celui qui avance ou celui qui suit, est dès l'abord appelé dans son effort à se soumettre à certaines prescriptions qu'on pourrait désigner comme *directionnelles*. S'il s'agit d'aller, on ne va pas n'importe où et n'importe comment. Surtout en philosophie. Même

sceptique vis-à-vis d'une direction dont on est maître, même repoussant une telle maîtrise directionnelle, on n'est pas affranchi de contraintes directionnelles. C'est en ce sens que l'on peut parler de l'existence comme d'un moyen terme entre le "diriger" et le "se diriger", entre le "faire suivre" et le "suivre", moyen terme qui est un "se faire suivre" moins radical que celui du "diriger", mais qui est soumission à ce que l'on a nommé "certaines prescriptions" (desquelles nous avons dès lors à rendre compte).

/ L'errance. À l'origine, errer signifie marcher. Cela vient de *iter*, voyage. "Aller çà et là, à l'aventure. Se tromper", dit le dictionnaire. Ce sens convient d'abord à l'improbable suivre "à l'aveuglette".

Reste à formuler le rapport général entre errance et marche. Il y a toujours de l'errance, me suis-je aventuré à dire dans les Notes de la dernière année. Cela signifie que même dans le "se faire suivre" il y a de l'errance.

D'autre part, l'expression "à l'aveuglette" nous indique un rapport, que nous avons d'ailleurs déjà effleuré, entre aller et voir, rapport qu'il nous faudra prochainement préciser. (Un autre rapport, qu'il s'agira également d'interroger, est entre aller et mettre ou poser.)

Tout avancer réel ou véritable est-il errance? Qu'est-ce qu'un avancer véritable? Une démarche originale, ou singulière (en tant que ne calquant pas bêtement une autre)? Même "se faisant suivre" selon une direction pré-établie, le discours, en tant qu'"original", serait une forme d'errance?

/ Le "se diriger à l'aveuglette", comme errance.

Le "suivre" du "se diriger" (à l'aveuglette) en tant que démarche caractérisée comme ne convenant pas à la philosophie, démarche quasi-impossible (prescriptions inévitables, comme on l'a mentionné), un tel "suivre" se démarque de ce que l'on a désigné jusqu'à présent dans nos écrits comme "suivre" proprement dit, lequel "suivre" n'était point du tout "libre", au contraire, mais était déjà délimité comme un "se faire

suivre” plus ou moins radical (degrés variés d’un “diriger”, depuis, donc, celui extrême où la direction générale est pré-donnée).

/ La question: quelles sont les contraintes (ou prescriptions) directionnelles? Le Thème en tant qu’une telle contrainte?

/ Le directionnel comme *suital*.

/ Un mot encore sur l’approche. Dans la marche, il y a approche, ai-je aussi dit. J’erre, j’approche – j’avance. L’approche reste à spécifier.

/ Dans *errance* et *approche*, ne pourrait-on pas dire qu’il y a, en un sens heideggerien, l’*élément existentiel*?

Le “non-fermé”, le “vacillant”, le “jeté” de l’homme?

(30 oct. et 3 nov. 1987)

/ Une “polyphonie thématique” (multiples départs).

Soit: La Direction – La Question – Le Commencement...

Marquer ainsi la “question de la question”? – “? ?”. Par deux points d’interrogation successifs?

L’errance a-t-elle un commencement? Est-elle “de toujours”?

Et l’approche?

La méthode comme indication directionnelle. Méthode et “direction pré-élaborée”. La méthode constitue-t-elle une telle direction? Cela dépend du sens que l’on donne à ladite direction. Si direction signifie programme thématique ordonné, on ne peut affirmer qu’elle s’identifie à méthode. Si direction est désignation de moyens par lesquels une voie pourra être frayée, elle s’apparente davantage à ce que l’on entend par méthode. “Methodos” veut dire “poursuite”, d’où “recherche”, et cela vient de “hodos”, “chemin”. L’étymologie montre ainsi que “méthode”

contient direction en tant que “chemin”, et suite en tant que “poursuite”. Le Lalande dit: “Programme réglant d’avance une suite d’opérations à accomplir et signalant certains errements à éviter, en vue d’atteindre un résultat déterminé”.

Si, comme nous l’avons fait jusqu’à présent, nous prenons “direction” dans le sens restreint de “programme thématique ordonné”, quel en sera le rapport avec la “méthode”?

(9-11-1987)

/ Il y a aussi l’autre éventualité: le commencement par Artaud, c’est-à-dire par le vide que fait Artaud, cette remise en question totale et sans pitié de toutes les valeurs occidentales à partir de la raison cruelle d’une pensée *et* d’un corps qui n’en peuvent plus.

Il y a des positions privilégiées et pour ainsi dire exemplaires: celle de Sophocle, par exemple, ou bien celle de Hölderlin. Artaud, à n’en pas douter, occupe une telle position. Nietzsche également.

Dans les lettres à Rivière, la désignation du mal d’une certaine pensée peut être interrogée dans le contexte qui est le nôtre. Il pourrait y s’agir d’un certain “mal de suivre”. La direction comme cause de souffrance.

D’autre part, ce qu’on pourrait nommer le “dénier de l’être” chez Artaud devrait nous retenir ici. De même que l’éclatement du langage, qui s’accompagne d’une dévalorisation générale du “discursif” (le projet du Théâtre).

Le commencement par Artaud, c’est un peu le commencement par le cri. Que peut-on faire du cri, et avec le cri? Que peut la philosophie? Avec Artaud le commencement philosophique n’est-il pas récusé? Une pensée qui se heurte à Artaud, qui le rencontre, et cela dès son début, peut-elle encore se dire philosophie?

/ Le seuil. Le seuil de la pensée et la pensée du seuil. Cela vient de *solum*, sol; avec influence possible, dit le dictionnaire, de *solea*, plante du pied. Rapport à la marche, à l'aller, donc. Ce serait quelque chose de sûr, d'assuré, le seuil. Comme le point de départ certain d'une marche dans l'au-delà (du seuil). Mais il se peut qu'il y ait encore à approcher d'un tel seuil. De quoi approche-t-on? ("Arrête-toi, trop récente est notre approche", Dağlarca, *Aylam*, 1962) D'un seuil pour la vérité? D'une vérité qui serait un seuil (pour la vérité)? L'approche se dirige. Errance et direction dans l'approche. Quelque chose de non-assuré. Quelque chose de sûr. Approche du seuil qui n'est pas la fin, qui n'est pas le début. Qui est comme un point de passage, un milieu, dans le parcours (d'errance et d'approche). Qui erre, qui approche? Peut-on dire qu'Artaud erre et approche? On est porté à affirmer qu'Artaud vise et atteint "sur-le-champ". Chez Artaud, il s'agit de lutte, de combat. Différence de perspective? La parole philosophique serait un type de parole convenant à un être qui, somme toute, n'endure pas le mal violent dont un Artaud a pu faire l'expérience.

(17-11-1987)

/ La fascination du premier. "Au départ la question". La pensée du départ est événement. Je ne dissocie pas la question et l'événement. On peut s'interroger comme Derrida (*Heidegger et la question*) sur le privilège qu'une pensée peut accorder à la question. Il me faut expliquer en quoi ce que j'entends par question diffère d'une acception heideggerienne. La question, dans la perspective qui est la mienne, est essentiellement question partielle, en tant qu'un événement de pensée "ayant lieu" dans des conditions singulières. Lequel événement est lié au désir. À côté de cette conception, il faut admettre l'autorité de questions stéréotypées. Donc, il faut moins dire "la" question que "les" questions, en rattachant aussitôt ces dernières à de l'événementiel où toujours du désir il s'agit.

La question se posant ici serait: En quoi une série de questions partielles formeraient-elles une suite dirigée?

Retour aussi à la question de la "question philosophique". En quoi une question réputée philosophique est-elle partielle, en quoi est-elle stéréotypique?

La philosophie serait un champ de discours ouvert seulement à une certaine "catégorie" de questions, et les "traitant" ou les "élaborant" dans une forme déterminée qui lui serait propre. Le philosophique se distinguerait d'autres genres de discours "questionnels" et "événementiels" (comme par exemple la poésie) par le mode particulier de suivre qui serait le sien.

Il faut donc considérer à part le directionnel philosophique. Certaines questions, et un certain suivre. Par exemple, la question "Qu'est-il de l'Être?" est une question pouvant concerner aussi bien le champ philosophique que le champ poétique; mais au sein de ces champs les "réponses" se feront dans des modes différents.

/ Le "se diriger" philosophique. Y a-t-il une première question radicale? Le "directionnel programmatique" suppose nécessairement une telle priorité, et partant ce qu'on pourrait nommer une "hiérarchie" des questions. "L'Être?" serait la première question d'une philosophie ontologique. Mais en quoi une telle question peut-elle constituer une question partielle? "Ce qu'il faut se demander" est-il "ce qu'on se demande" au tout début? Et d'abord, quel est ce "tout début"? Le début de l'écrit en tant que se donnant comme le début radical. Le début de l'écrit ne mimerait-il pas un tel début radical ou absolu? N'est-il pas obligé de le faire, dans le contexte du "directionnel programmatique"?

Le philosophique comme jeu. "Linguistique", évidemment (clin d'œil à Wittgenstein), et "ontologique" (on devine à qui "je montre ma langue"). Jouer, autrement dit, dans un langage déterminé, au commencement absolu, en se posant "comme" pour la première fois la

question considérée comme prioritaire, et se la posant “comme si c’était” une question “actuelle” ou “réelle”, c’est-à-dire partielle.

(25-11-1987)

/ La Recherche. Chercher, de *circare*, aller autour. L’aller qui est également un “tourner autour”. Voir aussi l’ancien “quérir”, de *quaerere*, chercher; d’où aussi “quête”, synonyme de “recherche”. Signaler aussi que “question” vient de *quaestio* qui veut dire recherche et qui est également issu de *quaerere*, quérir.

L’aller philosophique comme démarche questionnante est aussi un “tourner autour”. Il s’agit d’une sorte d’aller tournant. On va et on tourne. On va tourner autour. On tourne autour et on va. Pour aller il faut tourner autour... Autour de quoi, justement? Questionnant, je cherche. Soumis à la question, à sa pression, sous l’effet de la question, “je me meus” d’une certaine façon, je “cherche” – une “réponse” adéquate, “quelque chose” qui comble la béance par elle produite, comme un vide dans l’ordre des choses, comme un défaut de l’être (le côté “noir” de la question). C’est aussi “en moi” que le manque est introduit. Une question – ça ne va plus. Il faut que ça aille, “je” dois intervenir, “je” est sommé.

Dans l’aller ou le directionnel philosophique, il s’agit du sujet, d’un “je” qui jette sans s’éliminer en un jeu toujours plus ou moins contrôlé.

La Question – “je” cherche. Il s’agit de recherche dans l’aller. Recherche qui est mouvement à partir de la question et autour de la question. Recherche qui est la question en tant que son propre devenir “répondant”.

La Question en tant qu’elle “se pose”, le rapport question-position, j’y reviens: la question est en ce sens le “thème”. Nous parlions plus haut de la “direction” comme “programme *thématique* ordonné”. Autant dire, si l’on identifie thème et question, “programme *questionnel* ordonné”.

D’après cela, les questions sont “données à l’avance”. Ou mieux: sont données à l’avance – à *l’avance* (c’est-à-dire au mouvement de l’aller philosophique). Le parcours est tracé, vous n’en sortirez pas. En quoi, nous demanderons-nous de nouveau, en quoi donc une question donnée à l’avance comme thème incontournable d’une Recherche (générale) peut-elle valoir comme question “réelle”, c’est-à-dire événement? Car il n’est pas nécessaire qu’une question soit inédite ou inouïe pour qu’elle ait valeur d’événement.

(30-11-1987)

/ Il nous faut répondre à la question qui se posait tout à l’heure, à propos du rapport entre direction et méthode.

Dans la ligne d’une “direction programmée”, la méthode, comme ensemble de moyens pour avancer en pensée, comme “appareil opératoire”, est ce dont use la pensée à chaque présentation de thèmes ou questions, l’instrument par lequel elle traite ces questions et en vient à bout. Méthode est en ce sens ce qui permet ou ouvre une direction (restreinte) au sein ou dans la ligne de la Direction (générale, programmée), c’est-à-dire une sorte d’intra-direction.

/ Quel est le discours culturel institutionnel? Consistant en règles et transmettant des règles, une institution – soit une Faculté de Philosophie – ne peut accueillir ou admettre n’importe quel type de discours. La Direction, telle que nous commençons de la délimiter – et justement comme limitative – , paraît convenir à ce que l’on pourrait appeler “le critère institutionnel”. Quel est un tel “critère”?

(8-12-1987)

/ S'agit-il du critère "institutionnel" d'une production culturelle? En tant que son critère de "receptibilité" dans une institution (culturelle)...

Sur l'analogie "formelle" entre institution et production discursive "institutionnellement recevable": Que peut bien être "forme" institutionnelle? L'Ordre? – La Direction est-elle Ordre? – Ordre... ou ordonnance?

L'élément réductif. L'ordonnance réductive. D'où vient le rapport formel entre le discours dit recevable et l'institution? Il s'agit d'une analogie entre deux faits bien différents.

L'institution véhicule des Règles de pensée et de faire (par exemple les institutions "médiatiques" comme la télévision). D'autre part, ses propres Règles constitutives (Règles de faire de son fonctionnement: par exemple des formes de la torture, de l'interroger, du sommer, etc...) se réfléchissent dans le niveau social en autant de Règles de faire. (Nous avons préalablement désigné – dans *Jets, Retours* – ces Règles constitutives comme des régulateurs-référence, régulateurs-forme de pouvoir dits "définir" les institutions, dans le cadre d'une conception qui en fait une référence pour la généralité des régulateurs. Cf. *Jets, Retours – Esquisses philosophiques I –*, Deuxième Partie, Section II, Supplément 2.)

/ J'ai mentionné les Règles – je disais alors Régulateurs – culturelles. Ou la culture comme ensemble multiple et devenant de Règles se distinguant des Règles institutionnelles. J'ai donc dans des textes aujourd'hui assez lointains distingué deux types de Règles.

Les Règles culturelles étaient ainsi les Règles du penser et du faire culturels valant dans les domaines multiples de la culture. Un concept – par exemple L'Être – est une Règle, dans la définition singulière que celle-ci reçoit dans un "discours" déterminé. Règle en tant qu'une certaine acception définie et réglée valant au sein du discours. Un

concept peut être renouvelé en tant qu'on lui donne une nouvelle définition. Et sous certaines conditions, la Règle comme renouvelée peut "institutionnellement" valoir, c'est-à-dire faire école.

La Règle entre en de certains rapports avec d'autres Règles: il y a des ordres particuliers de Règles, jamais fixés une fois pour toutes, qui sont la détermination de types particuliers de "discours".

Or, le questionnement, se demandera-t-on, n'est-il pas justement la remise en question de tels Ordres? La philosophie comme questionnement et non comme investigation à l'intérieur d'Ordres fixés (par exemple le bergsonisme en tant qu'on le considère comme fixé) – quel en sera le rapport à ces Ordres?

L'épochè est un geste philosophique connu qui s'impose comme incontestablement à tout questionner en son départ initial. Mais quoi, l'épochè...?

Le questionnement comme début, que fait-il des concepts en leur acception reconnue ou *d'école*? Un tel questionnement du début, d'autre part, peut-il avoir une place dans l'institution? L'institution peut-elle accorder une place au vide?

Le caractère de réduction de l'Ordre... La réduction réduit quoi? La Vérité comme complexité? Cela réduit forcément, la pensée, pouvons-nous dire... Réduit quelque chose, bien sûr, en tant que cela le "façonne", l'"expédie" à sa façon. Rate aussi, en même temps. Cela ne voit pas tout, occulte, est en ce sens "perspective". Réduit et rate. L'Ordre réduit et rate. Et pas seulement l'Ordre, c'est-à-dire ce qui s'inscrit dans un Ordre, mais toute définition, tout questionnement qui répond et passe à autre chose.

La réduction est ainsi non seulement le caractère de ce qui entre dans un Ordre, mais aussi de ce qui à l'écart (l'épochè) de tout Ordre re-répond à la question. La réponse même inouïe réduit. Et il n'est pas sûr que toute réponse commençante soit inouïe. Ce qui la démarque des autres réponses – qui peut avec précision le déterminer? Mais il est plus facile de chercher des similitudes.

Revenons à l'analogie entre certain type de discours et institution.

Règles des deux côtés, à deux niveaux distincts. Le caractère d'Ordre (Ordre de Règles).

Peut-on affirmer qu'il n'y a d'Ordre en tant que tel que de Règles "bien" présentées? Tout essai de systématisation ne fait pas "isme"...

La Direction est questionnement réduit. Lui-même composé de réductions (réponses réductives).

La réduction comme chance (en tant que l'époque commençante) et malchance (en tant que "réductivité" de tout répondre) de la philosophie.

(9-12-1987)

/ Or, qu'est-ce qui *dicte* son caractère (*régulier* et ordonné) à tel discours?

Qu'est-ce que le "travailler à *établir règle*"?

Lien loi-discours. "Comme si ce devait être une Loi." On parle à la Loi.

(Ce qu'on disait du comprendre: comprendre comme acquérir un pouvoir – la perspective sadique de l'écrire d'enseignement.)

La Direction-Loi.

(10-12-1987)

/ Plutôt la question: D'où vient le régulier, l'ordonné d'un discours? – De la "structure de la phrase"... Ainsi le régulier du discours résulterait de la structure de la phrase.

La mise en question du discours philosophique (par lui-même ici fatalement).

Le discours philosophique a rapport à la Règle. "Ça fait règle". "La position régulière" (le "poser règle").

Le caractère du dit philosophique: on "avance" quelque chose – on "met en avant" – sur une "voie", qui est "voie" de vérité; la proposition reste, a son "prix" dans la constitution du vrai – le segment (propositionnel), en tant que couvrant un champ particulier, soit celui de la "définition" d'un concept, vaut comme Règle.

Le discours philosophique ainsi "fait règle" immanquablement. (Et le fragmentaire nietzschéen? Il faut peut-être distinguer l'autre fragmentaire de Nietzsche, celui des fragments destinés à la *Volonté de Puissance* et qui se rapprocheraient davantage de ce qu'on entend ici par discours philosophique...)

Le dit poétique, il semblerait, au contraire, que non, "ça ne fait pas règle"... Grande différence! Interroger... Il y a de la suite dans le poétique, c'est indéniable. Mais ce n'est pas la même chose.

Direction et totalité. La Direction générale comme totalité. En vue le total, la totale vérité. Tout commence, au début. Au début *Tout* commence.

Ce que je nomme "discours philosophique". Le terme paraît convenir aux philosophies Systèmes, où le Tout est en jeu. Jusqu'à Husserl environ, et Nietzsche compris (même si c'est un Projet chez lui). Peirce aussi, par exemple. Bergson, de même. Avec Heidegger, il y a le déplacement déconstructeur (de la métaphysique occidentale...) Mais il est légitime de continuer à parler de Direction, en ce qui le concerne. Mais que dirons-nous du discours "critique" (discours des "sciences humaines", de la sémiotique, de la critique littéraire, etc...)?

(12-12-1987)

/ Il est entendu que les Règles ne sont pas seulement philosophiques, mais s'étendent à tout le domaine de la parole culturelle, en tant que nous distinguons celle-ci de la culture institutionnelle quotidienne. Ainsi, dans d'autres domaines également (soit la linguistique, soit la psychanalyse), le discours est lié, si l'on peut dire, au régulier, ou bien *fait règle*...

Question de la reconnaissance des Règles. La position (renom de l'auteur, du lieu de publication – telle ou telle revue, telle ou telle maison d'édition –, le pays et la langue où l'intervention a lieu, etc...) importe beaucoup dans ladite reconnaissance. Bien sûr, l'auteur peut toujours estimer à son propre compte avoir "déblayé le terrain", ou procédé à d'importantes modifications. Il aura *fait règle* pour lui-même, en attendant la reconnaissance. Celle-ci d'ailleurs ne sera jamais unanime. Les Règles, c'est quand même le domaine du flou et du relatif. Il n'existe pas quelque chose comme un Règlement Universel (de la philosophie, par exemple).

Le régulier relatif actuel de la philosophie n'offre pas le caractère d'un système fermé. La philosophie comme système clos de règles est une image qui appartient au passé. Nous avons parlé d'"ordres particuliers de règles". Une systématisation philosophique (par exemple le bergsonisme) est un tel Ordre. Mais on pourrait peut-être aussi bien parler d'Ordre pour des états de discours non fermés (le lacanisme?), récusant même d'avance toute prétention systématique (le "deleuzisme", ou "la pensée de Derrida")... Le régulier relatif actuel de la philosophie réunit tout cela.

(Il va de soi que les vieux "systèmes" ne sont pas définitivement enterrés, en tant que les Ordres actuels entretiennent toujours, à des degrés divers, un rapport comme on dit "vivant" avec eux.)

(24-12-1987)

/ La philosophie est-elle parole de création? Parole d'investigation... Mais quoi de la création, en philosophie? Car à considérer une certaine poésie, on voit que ça crée. L'événement parfois, en poésie, serait *indication* d'un "monde" inouï, inconnu, à créer...

S'il ne s'agit pas de la création en philosophie, alors on peut dire que la parole philosophique est de celles qui *font retour*. Au Même. Qui dans le Même cherchent l'inconnu, ce qui y est "à trouver" comme la vérité. La question de "ce qui est", la question de l'être de l'étant peut-elle faire advenir de la "création"? Non, semble-t-il.

De cela ressort qu'il y a toujours profit à méditer sur la différence/ relation entre philosophie et poésie. Lent retour, passion de la vérité (*Aletheia*...). Prompte fuite, passion de l'inconnu. Pas toujours, cela va de soi.

(10-1-1988)

/ Qu'est-ce que dire veut dire? (La citation d'Éluard par Char.) Après, passer à: que veut dire "dire philosophiquement" – faire de la philosophie – ? L'attention à ce qui est en jeu dans le langage et dans la langue est essentielle, incontournable. D'où la lecture de la linguistique, de Wittgenstein, Searle, etc...

/ La jouissance et le sens. Le sens c'est lié au nerf: d'où la nervosité, mal de la pensée surtout lorsqu'elle produit, écrit. À la nervosité j'attacherai ici la "manie représentative", le pointilleux maladif qui "veut voir sa vérité". Et la jouissance, qui n'est certes pas l'ataraxie... Mais quoi de son rapport, nous demanderons-nous préalablement, à l'ataraxie comme non-nervosité? La jouissance n'est pas calme, mais elle est fin de la tension – de la tension désirante qui n'est pas nerveuse, et de la nervosité elle-même. Son trait ontologique ne sera pas omis: la jouissance comme accomplissement et plénitude – quoique momentanée – du Là-être.

C'est le sens suprême, alors, en tant que a-linguistique, ou hors-langue – peut-on dire “in-sensé”? Or, il doit bien y avoir un point où sens et jouissance coïncident... Lequel? Dans le “plaisir du texte” (Barthes)? On peut – mais rarement – jouir de la lecture. Qu'en est-il exactement du sens, alors?... Et, d'autre part, le penser ou l'écrire en tant que produire, peuvent-ils quand même donner lieu à jouissance? Quelle “pratique” du produire est-elle requise ici? (Ne pas oublier que penser est lié au désir! Qu'est-ce qui “passe” de jouissance même dans l'acte “producteur” le plus “nerveux”?)

(15-12-1987)

TABLE DES MATIÈRES

Esquisses Philosophiques I

“Présentation”	7
Première Partie	13
Deuxième Partie	
Section I	29
Section II	37
Section III	61
Troisième Partie	83
Quatrième Partie	127

Esquisses Philosophiques II

I	143
II	
1	171
2	183
III	205
IV	263

© Ahmet Soysal
octobre 2013